

Le Samedi

VOL. X. No 13
MONTREAL, 27 AOUT 1898

Journal Hebdomadaire Illustré de 32 Pages

PRIX DU NUMERO : 5c

AU PAYS DES FLEURS



LA JEUNE FILLE AUX ROSES.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR : LOUIS PERRON

ABONNEMENT : UN AN, \$2.50 ; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centimes

Tarif d'annonce — 10c la ligne mesure agate.

POIRIER, BÉSETTE & CIE, Éditeurs - Propriétaires,
No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 27 AOUT 1898

UN EX-CHERCHEUR D'OR



Le tramp.—Dix dollars seulement, monsieur, pour empêcher un pauvre homme de mourir de faim.

Le monsieur (interloqué).—Dix dollars pour...

Le tram.—Oh, pardon, je me croyais encore à Dawson.

BOUQUET DE PENSÉES

Il y a, dans la vie de tout homme, un moment où sa femme l'aurait cru, même s'il lui avait assuré que les rues de Montréal étaient des rivières remplies d'éléphants qui nageaient. Mais le temps s'envole.

x

Il paraît sage de mettre ses œufs dans plus d'un panier. Pourtant, s'il arrive un accident à un de ces paniers, vous êtes porté à regretter de n'avoir pas tout mis dans un autre.

x

Quel est l'homme qui pensera de sang froid, au temps que sa femme peut lui faire perdre quand, passant devant un magasin, elle a déclaré y entrer pour une minute?

x

Le grand défaut de beaucoup de personnes, c'est précisément le mauvais vouloir qu'elles apportent à ne pas se laisser dire leurs défauts.

x

La seule chance que vous puissiez retirer d'un for à cheval suspendu au-dessus de votre porte, c'est qu'il ne vous tombe pas sur la tête.

x

Si c'est vraiment l'habit qui fait l'homme, il n'y a rien d'étonnant à ce que les hommes doivent généralement beaucoup aux tailleurs.

x

Ne remettez jamais au lendemain les bonnes choses que quel qu'un paraît être disposé à faire pour vous aujourd'hui.

x

La femme pense à une douzaine de choses à la fois, tandis que l'homme a une douzaine de pensées pour une seule chose.

x

C'est une jeune fille sans mérite que celle qui ne rend pas meilleur l'homme qu'elle épouse.

x

La critique, ça doit être comme la charité : commencer par soi-même.

UN SOLITAIRE.

PAS GRAND CHOSE

Elle.—Vous avez dit souvent, Charles, que vous feriez n'importe quoi pour l'amour de moi?

Lui.—Oh, oui, tout ce que vous voudrez, ma chère amie.

Elle.—Je vais vous demander quelque chose, Charles.

Lui.—Demandez, mon amour et tout ce que je serai capable de faire je le ferai.

Elle.—Cela m'afflige d'avoir les cheveux aussi roux que je les ai, je voudrais vous voir teindre les vôtres de la même nuance afin de me donner une contenance.

IL N'Y EN A SUREMENT PAS

Lui.—Je t'assure qu'il n'y a pas de femmes dans le ciel.

Elle.—Allons donc! En voilà une idée et pourquoi cela serait-il?

Lui.—Ne te souviens-tu pas, quand ce pauvre saint homme de Lavertu est mort, tous les journaux ont dit qu'il était allé rejoindre la majorité silencieuse.

LE BOITEUX ET LE BOSSU

Un boiteux rencontre un jour un bossu : "Eh bien! lui dit-il, quoi de nouveau dans ta valise aujourd'hui?—C'est toi, répond le bossu, qui dois savoir les nouvelles, puisque tu vas toujours de côté et d'autre."

PHILOSOPHIE DE NUIT

Madame.—Baptiste!... Baptiste!...

Monsieur.—Quoi donc? Qu'y a-t-il?

Madame.—Reveilles-toi, Baptiste! Il y a certainement un voleur en bas.

Monsieur.—C'est bon. Nous pourrions voir cela demain matin en comptant l'argenterie.

PAS POUR MILLE DOLLARS

Le tramp.—S'il vous plaît, monsieur, pourriez-vous me donner quelques sous? Je meurs de faim.

Le monsieur.—Seriez-vous disposé à vendre le chien que vous avez là? Je vous en donnerai un bon prix.

Le tramp.—Non, monsieur; je ne laisserai pas partir ce chien-là quand même vous m'en offririez mille dollars.

IL A BESOIN DE RACCOMMODAGE

La petite Pauline (qui entend juser un petit garçon bègue).—Maman! maman! Écoutez donc le petit garçon qui parle là. Sa langue n'est pas bien en place, hein?

AU MARCHÉ

L'acheteur.—Comment, une piastre et demie un poulet?

La marchande.—Eh oui. En ce moment vous le paieriez au moins cinquante piastres, à la Havane.

ÇA DÉPEND POUR QUI

Lui.—Ne pensez-vous pas, mademoiselle, que je ferais un bon mari?

Elle.—Pour une pauvre fille, oui!

IL L'ENTENDAIT

Louise.—Je voudrais bien savoir si le monsieur d'en face m'entend quand je chante?

Emma.—Comment, s'il t'entends! Il ferme sa fenêtre aussitôt que tu commences.

La bonté de la faiblesse n'est guère séduisante; c'est souvent encore de la faiblesse; mais la tendresse de la forme a un charme divin.

VICTOR COUSIN.

CANDIDE IGNORANCE



La maman.—Et de quel animal provient le lait?

Freddie.—Du laitier, maman.

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DDII

LA CHANSON DES BLÉS MURS

Quel ciel pur ! Je ferme mon livre.
Allons voir les blés, ma Suzon !
La forte chaleur nous enivre,
Embrasse-moi dans ce buisson,
Tous les nids nous font la leçon,
Dans ce champ dont l'épi nous frôle,
Aimons nous loin de tout soupçon :
Les blés sont à hauteur d'épaule.

Les pauvres auront de quoi vivre.
Quelle récolte à l'horizon !
C'est le pain à trois sous la livre !
Et, lors de la dure saison,
Pas de famine à la maison.
Quels épis ! L'oïselet y piaule ;
Le bleuet y pousse à foison.
Les blés sont à hauteur d'épaule.

Les beaux blés ! L'œil se plaît à suivre
Leur onduleux et vert frisson.
Ils deviendront couleur de cuivre,
Grâce au soleil, ce bon garçon.
Juin resplendit. L'aigre ohanson
Des fauvettes d'eau sous le saule
Se mêle au trille du pinson.
Les blés sont à hauteur d'épaule.

ENVOI
Voici bienfaits de ta façon,
Cher vieux pays, fertile Gaule !
Tenons-nous prêts pour la moisson :
Les blés sont hauteur d'épaule.

FRANÇOIS COPPÉE.

CE QUE J'AI VU AU PARC SOHMER



I

Le jeune lorrain s'est enrhumé à l'ombre des grands chapeaux de ces dames.

INSTANTANÉS PARISIENS

LES CHÈVREFEUILLES

Au long des murs, autour des grilles, leurs brins au feuillage bleuâtre, grimant, s'entortillent et élancent leurs pouces hardies jusqu'aux chéneaux du toit, jusqu'au chaperon des clôtures. A chaque aisselle des feuilles géminées, à chaque extrémité des tiges, s'épanouissent en panicules leurs fleurs couleur de chair et pareilles à de frêles doigts de jeune fille. Toute la plante, du reste, a une grâce féminine, une grâce souple, fantasque et enveloppante. Au mois de juin, presque simultanément, l'arbuste entier déclôt ses houppes de boutons et, dans la nuit, on sent tout autour une pénétrante odeur vanillée qui gagne le cœur. On dirait que les jolis doigts roses dont je parlais tout à l'heure, vous ouvrent tout d'un coup les portes enchantées du Souvenir. J'ai beau vieillir ; quand je respire cette odeur suggestive des chèvre-feuilles, je me sens comme soulevé et transporté dans une barque fée, qui appareille sur une mer de rêve vers les lointains bleus d'autrefois. Je me retrouve en Touraine, au crépuscule, dans ces chemins qui côtoient la Loire, et où d'espace en espace des grilles tapissées de tiges grimpantes laissent entrevoir de blanches villas. Les chèvre-feuilles balancent au-dessus des murs leurs flexibles branches où fleuronnent les houppes rosées. Le ciel d'un bleu sombre commence à s'étoiler. L'air est imprégné de parfums de vanille. Et, de cet enchevêtrement de brindilles frissonnantes, de ce frissonnement de corolles digitées, il me semble voir ma jeunesse surgir sous la forme d'une svelte jeune fille à la taille onduleuse, aux yeux de mystère, à la voix de sirène, aux bras enveloppants. Et nous nous en allons de compagnie à travers ces sentiers, d'où, entre les grands arbres assoupis, on aperçoit la Loire, la royale rivière, qui roule son eau moirée, et garde encore un pâle reflet des lueurs mourantes du crépuscule.

ANDRÉ THEURIET

LE MOYEN

Madame Jeunemariés.—Maman, quand tu veux avoir cinq dollars de papa, comment fais-tu pour les obtenir ?
La mère.—Je lui en demande cent, ma fille.

Un sage suit la mode, et tout bas il s'en moque.—DESTOUCHES.

TEMPS CHANGÉS

Elle (soupirant).—Que les temps sont changés ! Est-il possible que tu sois devenu aussi paresseux pour écrire.

Lui.—Moi !

Elle.—Avant notre mariage, n'avais-tu pas l'habitude de m'écrire jusqu'à trois lettres par jour ?

Lui.—Comment, j'ai fait cela ?

Elle.—Mais oui, tu l'as fait. Et maintenant tu grogne lorsque je te demande, une fois par hasard, de m'écrire un tout petit bout de chèque.

INDICE CERTAIN

Bouleau.—La femme de Bil-lantoc dois sûrement revenir à la maison la semaine prochaine.

Rouleau.—Il vous l'a dit ?

Bouleau.—Pas positivement, mais il m'a dit, à plusieurs reprises, que cette semaine était bien, certainement, la plus courte qu'il ait jamais passée.

IL LA LUI A DONNÉE

Madame (furieuse).—Cette lettre, j'en veux voir cette lettre !

Monsieur.—Quelle lettre ?

Madame.—Celle que tu viens de mettre dans ta poche. Je t'ai vu pâlir en la lisant et je sais par l'écriture qu'elle est d'une femme. Je veux la voir.

Monsieur.—La voilà, ma chère, c'est le compte de ta modiste.

L'OBSERVATION DU DIMANCHE

Madame.—Ce dentiste-là ne connaît certainement pas son affaire. Il m'a rempli hier ma dent malade avec je ne sais quelle drogue anglaise et m'a dit que cela allait me guérir. Et j'ai souffert le martyre comme devant.

Monsieur.—Tu oublie, ma chère, que c'est aujourd'hui dimanche ; les romèdes anglais ne travaillent probablement pas le dimanche.



II

Mais c'est le résultat qui a été terrible.

UN DÉPUTÉ MUET.

Un député ayant une pique d'amour-propre avec un de ses collègues, lui disait : "Enfin, Monsieur, vous n'avez point ouvert la bouche dans la Chambre. — Vous vous trompez, lui répondit celui-ci, justement froissé d'un tel reproche, car toutes les fois que vous avez parlé, je n'ai pu m'empêcher de bâiller."

AU RESTAURANT

Le client.—Garçon, regardez donc ce fromage... il marche tout seul !
Le garçon.—Il n'a pas encore une vitresse dangereuse pour les piétons.

Lorsqu'un abus est enraciné, il n'y a qu'un coup de foudre qui puisse le détruire.—VOLTAIRE.

PAS LE JOUR



La maîtresse d'école.—Voyons, Paul, tu ne t'es pas encore lavé la figure, aujourd'hui ?
Paul.—Mais c'est pas dimanche, mademoiselle.

REFROIDISSEMENT



I
Brigitte.— Ne voilà-t-il pas que ma maîtresse dit que vous restez trop longtemps à la cuisine quand vous apportez la viande ! Heureusement que je ne m'occupe pas de ce qu'elle peut dire. Asseyez-vous donc là, un moment, on causera un peu pendant que j'achèverai mon lavage.

II
Le garçon boucher.— Ah ! elle trouve que je reste trop longtemps ici, votre patronne ? Est-ce que je m'occupe de ce qu'elle fait, moi ? Comme si l'on ne pouvait pas causer un peu avec sa belle Brigitte !

OCEANO NON

Oh ! combien de marins, combien de capitaines...
 V. H.

Oh ! combien d'électeurs, combien d'anciens édiles,
 La veille encore sûrs d'être élus, bien tranquilles,
 Lors du dépouillement se sont évanouis !
 En affiches ayant déposé force thune,
 Combien ont disparu, dure et triste fortune,
 Par l'aveugle votant à tout jamais bannis !

Bagnol, qui promettait moins de pain que de beurre,
 A Necker est roulé par notre Humbert ; il pleure !
 Muzet, gai fossoyeur, met Goblet au tombeau ;
 Sous les coups de Baudin, Fabérot roule à terre ;
 Toussaint git, pantelant, au boulevard Voltaire,
 Et Lerolle, joyeux, érabouille Frébault !

Qu'allez-vous devenir, pauvres têtes perdues ?
 La Seine lève au ciel ses deux mains étendues,
 Fou d'être recalé par le quartier Monceau.
 (Oh ! que de candidats qui n'avaient plus qu'un rêve
 Sont morts !...) Et l'on entend, la nuit, gémir sans trêve,
 Monsieur Leroy-Beaulieu resté le bec dans l'eau !

Où sont-ils, les "chou-blanc" sombrés dans les nuits noires ?
 O scrutin ! que tu sais de lugubres histoires !
 Devant les électeurs s'être mis à genoux
 Pour la peau ! Je comprends vos âmes ulcérées,
 Vous qu'on distingue à vos hures désespérées,
 Candidats blackboulés, quand vous venez vers nous...
 WILLY.

DOUCE ÉPOUSÉE

Onze heures du soir. Une petite gare provinciale. Monsieur et madame viennent d'entrer dans une salle d'attente, chétivement éclairée par un maigre quinquet.

ELLE.—Alors, nous allons attendre deux heures dans cette salle d'attente !

LUI.—Il le faut bien !

ELLE.—Il le faut bien ! Oh ! vous avez vite pris votre parti des choses !

LUI.—Mais que voulez-vous que j'y fasse, ma chérie ? Vous plairait-il que j'assassinasse les employés ou que je démolisse la gare ?

ELLE.—Il me plairait que vous prissiez un peu mieux vos renseignements.

LUI.—Oh ! permettez, ma chère, vous êtes injuste. Pouvais-je prévoir que notre train aurait cinquante-trois minutes de retard et que nous manquerions la correspondance ?

ELLE.—Il fallait prendre vos précautions en conséquence.

LUI.—Voyons, réfléchissez. Nous prenons le train à six heures. On nous dit : "Vous arriverez à Sainte-Europe à dix heures et, cinq minutes après, la correspondance vous conduira à Châteauville, où nous nous rendons." J'ai supposé que des gens qui me parlaient ainsi, des employés de la gare de Lyon, devaient être bien renseignés.

ELLE.—En quoi vous avez eu tort, puisqu'ils se sont trompés.

LUI.—Mais ce n'est pas ma faute, puisque le train a eu du retard. C'est un contre-temps fâcheux, voilà tout.

ELLE.—Il n'en est pas moins vrai que nous voilà obligés d'attendre trois ou quatre heures dans cette salle d'attente. Comme c'est agréable !

LUI.—Mais ce ne serait pas si désagréable, si vous vouliez faire risette à votre gros chéri qui vous aime tout plein. Voyons, asseyez-vous là, près de moi.

ELLE.—Sur cette banquette, où je ne sais pas qui s'est mis avant moi !

LUI.—Mais nous sommes dans la salle d'attente de première classe, et je vous assure que les personnes qui vous ont précédées ici...

ELLE.—Comment pouvez-vous m'assurer qu'il n'a pas passé dans cette salle des personnes malpropres ?...

LUI.—Mais vous vous êtes assise dans le wagon, tout à l'heure.

ELLE.—Ce n'est pas la même chose !

LUI.—Croyez-vous ? Il me semble, au contraire...

ELLE.—Il vous semble ! il vous semble ! Ah ! il commence bien, notre voyage, cela promet d'être gai. Aussi, quelle idée de partir, alors qu'on serait si bien chez soi.

LUI.—Mais, ma chère amie, il ne tenait qu'à vous...

ELLE.—Hé ! Pouvais-je dire quelque chose, moi ? M'a-t-on jamais consultée ? D'ailleurs, m'eût-on consultée, mon rôle de jeune fille n'empêchait de répondre. Mais vous...

LUI.—J'ai pensé que ce voyage vous ferait plaisir. C'est d'ailleurs l'habitude ; le soir de son mariage, on fait un voyage, un voyage de nocces... je suis parti.

ELLE.—Vous me faites passer une heure dans une salle d'attente, alors que je tombe de sommeil, épuisée

par toutes les émotions de la journée.

LUI.—Mais que ne vous reposez-vous là ? Tenez, je vais arranger les banquettes, vous serez très bien, absolument comme dans votre dodo.

ELLE.—Je vous ai déjà dit que ces banquettes me répugnaient, que je ne tenais pas à attraper des vermines.

LUI.—Oh ! des vermines !

ELLE.—Vous riez ! Ça vous est bien égal, n'est-ce pas ? que la pauvre fille que vous avez épousée ce matin soit dévorée par les puces qui ne peuvent manquer de grouiller dans cette salle d'attente.

LUI.—Mais non ! Je ne ris pas. Seulement, je trouve cette salle très propre, je dirais même très confortable.

ELLE.—Puisque vous êtes si bien dans cette salle, il faut demander au chef de gare la permission d'y demeurer. Vous y prendrez vos repas et pourrez y passer les quinze jours de vacances qu'on vous a accordés.

LUI.—Je ne dis pas cela.

ELLE.—Il ne manquerait plus que ça.

LUI.—Voyons, vous n'allez pas bouder, le premier jour que nous nous trouvons en tête-à-tête, tous les deux seuls, loin de vos parents, de votre mère...

ELLE.—Oh ! ne parlez pas de ma mère, je vous prie. J'ai assez de chagrin de l'avoir quittée, ne ravivez pas ma douleur. Oh ! pauvre mère, ce n'est pas elle qui m'aurait laissée morfondre, en pleine nuit, dans une gare de province.

LUI.—A moins de commander un train spécial, je ne vois pas comment votre mère...

ELLE.—Vous ne voyez pas, vous ; mais elle aurait vu, et je suis persuadée que tout cela ne serait pas arrivé.

LUI.—Que voulez-vous ? Regrettons alors que votre mère ne soit pas là !

ELLE.—Oh ! pour sûr que je le regrette !

LUI.—Il n'est pourtant pas dans les habitudes de se faire accompagner par sa belle-mère quand on fait un voyage de nocces !

ELLE.—Oh ! oui, l'habitude ! vous ne faites que parler de l'habitude. Il est une habitude qu'il faudra prendre, c'est de ne pas contrarier votre femme comme vous le faites depuis une heure.

Tout en parlant, Madame s'est assise sur une de ces affreuses banquettes qui lui répugnaient tout à l'heure. Monsieur s'approche d'elle.

LUI.—Voyons, ne nous fâchons pas ! On est si bien, tous les deux, dans le silence de la nuit ; voyez, on n'entend rien que le battement de nos deux cœurs. N'est-ce pas que vous l'aimez un peu, votre petit mari, et que vous n'avez pas peur de lui, et que vous voulez bien qu'il vous embrasse ?

Il embrasse sa femme en s'asseyant à côté d'elle. A ce moment, un employé entre brusquement, criant : "Les voyageurs pour Griveles-Vignes, Castelnori, Polus-le-Chenu, en voiture."

REFROIDISSEMENT — (Suite et fin)



III
Brigitte.—Quand je vous dis qu'ils ne savent qu'inventer, les maîtres... Levez donc un peu les pieds, Joseph.

IV
 —!!!—!!!—!!!

UN POISSON QUI GROSSIT



LE CARTOMANCIEN

Un homme allait demander l'avenir à un tirour de cartes.
 "Monsieur, cela vous coûtera quinze sous pour tout connaître.
 —Voici la somme ; en garantie de l'avenir..., dites moi le passé.
 —C'est facile... Vous avez été malheureux en ménage.
 —Je ne me suis jamais marié.
 —Vous avez eu des déceptions d'amitié.
 —Tous mes amis me sont demeurés fidèles.
 —Je me trompe peut-être... Vous avez fait de longs voyages.
 —Je n'ai jamais été plus loin que le village voisin.
 —Allons ! allons ! dit le devinour, donnez moi votre main... j'y lirai plus couramment... J'y suis maintenant... Vous avez fait une perte d'argent ?

UNE IMPOSSIBILITÉ

Berlureau.—Avez-vous eu connaissance, docteur, de cette horrible histoire à propos de ce malheureux Lapanade qui aurait été enterré vivant ?
 Le docteur.—Enterré vivant, Lapanade ! Impossible, monsieur Berlureau, impossible.
 Berlureau.—Mais...
 Le docteur.—C'était un de mes clients.

LUGUBRE PARTIE DE PÊCHE

Rouleau.—Ah, oui ! voilà ce que l'on peut appeler une lugubre partie de pêche.
 Bouleau.—Que vous est-il donc arrivé ?
 Rouleau.—Nous commençons à peine à mettre nos lignes à l'eau quand Lagourgan, en voulant prendre un coup, perd l'équilibre et tombe pardessus bord. Je vous assure que nous n'avons plus eu de cœur à pêcher, à partir de ce moment-là.
 Bouleau.—Comment, s'était-il donc noyé ?
 Rouleau.—Non, mais il avait laissé la bouteille aller au fond.

L'ATHÉE MIS A SA PLACE

Dans une société, un jeune imberbe se vantait d'être athée, et s'efforçait de mettre quelqu'un de son parti, sans y pouvoir réussir. Ennuyé de se trouver le seul qui ne crût pas en Dieu, il s'écria dans son dépit : "Il n'y a donc que moi ici qui ne croie pas à l'existence de Dieu !... Non, Monsieur, se hâta de répondre une jeune dame spirituelle, nous avons ici un chien, un chat, un serin et un dindon qui n'y croient pas non plus ; mais ces pauvres bêtes ont le bon esprit de ne pas s'en vanter."

UN HOMME COMPLAISANT



La dame de la maison.—Inutile, mon pauvre homme, je me suis fait une règle de ne jamais rien donner à la porte.
 Le tramp.—Qu'à cela ne tienne, madame, je n'ai aucune objection à vous suivre au salon.

Berlureau.—Joe m'a dit qu'il avait pris un brochet de dix livres, juste à cet endroit-ci !
 Billentor.—Est-ce que ce brochet-là continue à grossir ? Il ne pesait que huit livres et demie la dernière fois que j'ai rencontré Joe ?

A ce cri, Madame se dresse, effrayée... La banquette bascule et Monsieur tombe, les quatre fers en l'air. L'employé disparaît et Monsieur se relève, tout penaud.

ELLE.—Cet employé a dû nous voir.
 LUI.—Mais... je ne crois pas qu'il soit aveugle.
 ELLE.—Aussi, quelle idée, de m'embrasser ici, dans cette gare, autant dire en plein vent !
 LUI.—Mais, est-ce que je pensais que cet employé entrerait si brusquement... pouvais-je prévoir ?
 ELLE.—Oh ! tenez, vous m'agacez, vous ne devinez rien, vous ne prévoyez rien, vous êtes d'une imprudence !
 LUI.—Puis, après tout, quel mal ai-je fait ?
 ELLE.—Comment ? Cet employé nous surprend au moment où vous m'embrassez, et vous demandez quel mal vous faites ?
 LUI.—Enfin, on a bien le droit d'embrasser sa femme.
 ELLE.—Mais cet employé sait-il que je suis votre femme ? Il va me prendre pour une pas grand-chose. Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! que je suis malheureuse !
 Madame se met à pleurer. Découragé, Monsieur la laisse sangloter et se promène, songeant : "Oh ! elle est jolie, ma nuit de nocce !"

RODOLPHE BRINGER.

BIZARRERIES DE PROCÉDURES

Billardeau.—Que c'est bizarre la procédure. Quand j'ai soumis les faits de la cause à mon avocat, il a décidé en cinq minutes que j'avais pleinement raison.
 Caradoc.—Eh bien ?
 Billardeau.—Et quand c'est venu en cour, cela a pris trois semaines aux juges pour décider le même point et encore l'ont-ils décidé contre moi.

UN AMBASSADEUR ESPAGNOL

En 1586, Philippe II avait envoyé le jeune connétable de Castille à Rome pour féliciter Sixte-Quint sur son exaltation. Le pape, mécontent de ce qu'on lui avait député un ambassadeur si jeune, ne put s'empêcher de lui dire : "Eh quoi ! votre maître manque-t-il d'hommes, qu'il m'envoie un ambassadeur sans barbe ? — Saint Père, excusez ma hardiosse ; mais si mon souverain eût pensé, répliqua le fier Espagnol, que le mérite consistât dans la barbe, il vous eût envoyé un bouc, et non un gentilhomme comme moi."

CŒURS TENDRES

Lui (ironiquement).—Je suis toujours douloureusement surpris quand je vois le cadavre d'un pauvre oiseau sur le chapeau d'une femme. Pourtant, toutes ont le cœur tendre et je ne comprends pas comment elles peuvent porter dans leur toilette la dépouille d'un pauvre animal innocent.
 Elle (sèchement).—Je suppose que le veau dont la peau a servi à vos chaussures a dû mourir de vieillesse ?

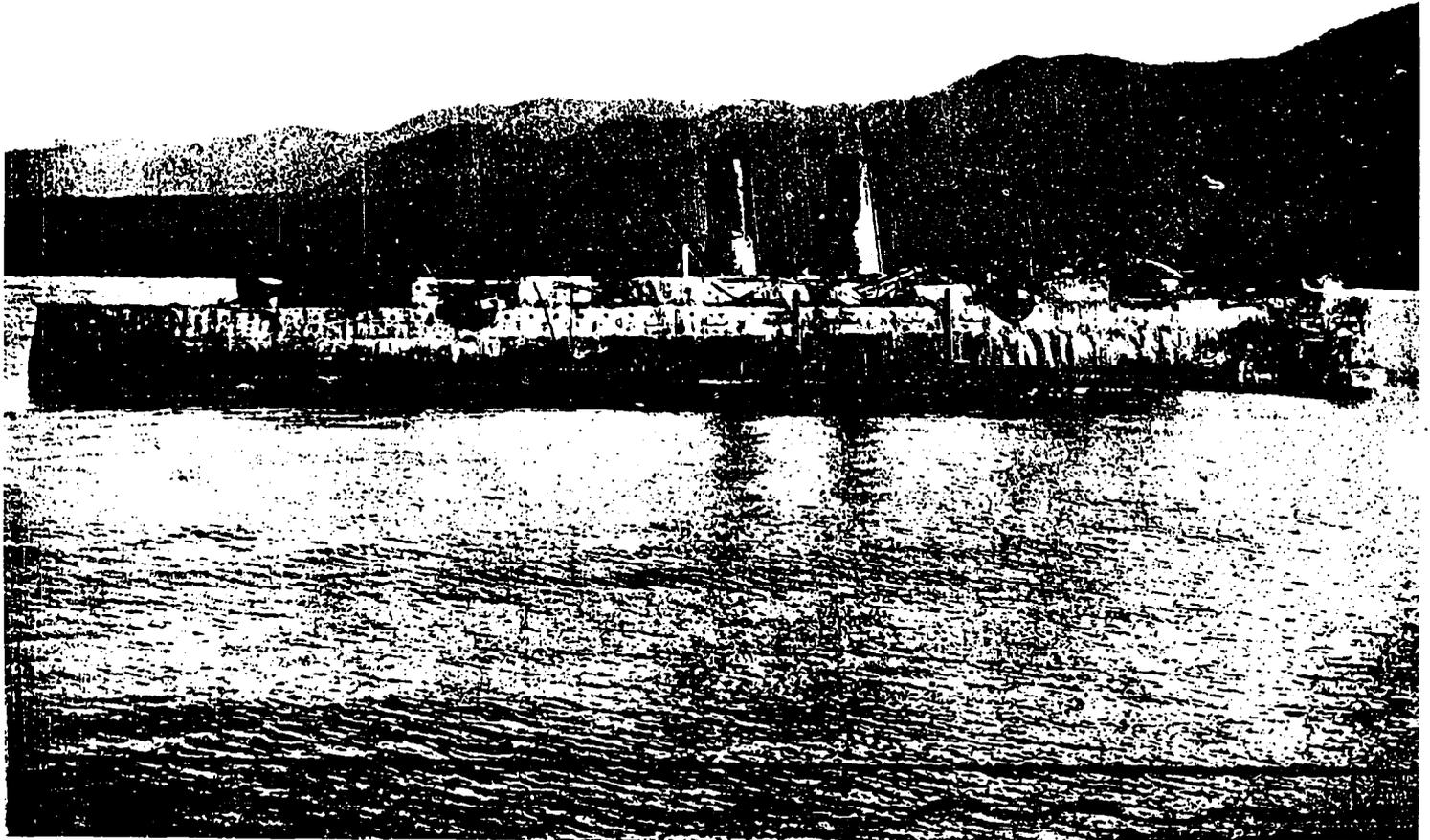
N'IMPORTE QUI

Monsieur Dude.—Louis, mon petit Louis, penses-tu que ta sœur m'épouserait ?
 Le petit.—Oh ! elle épousera n'importe qui, d'après ce que maman dit tout le temps.

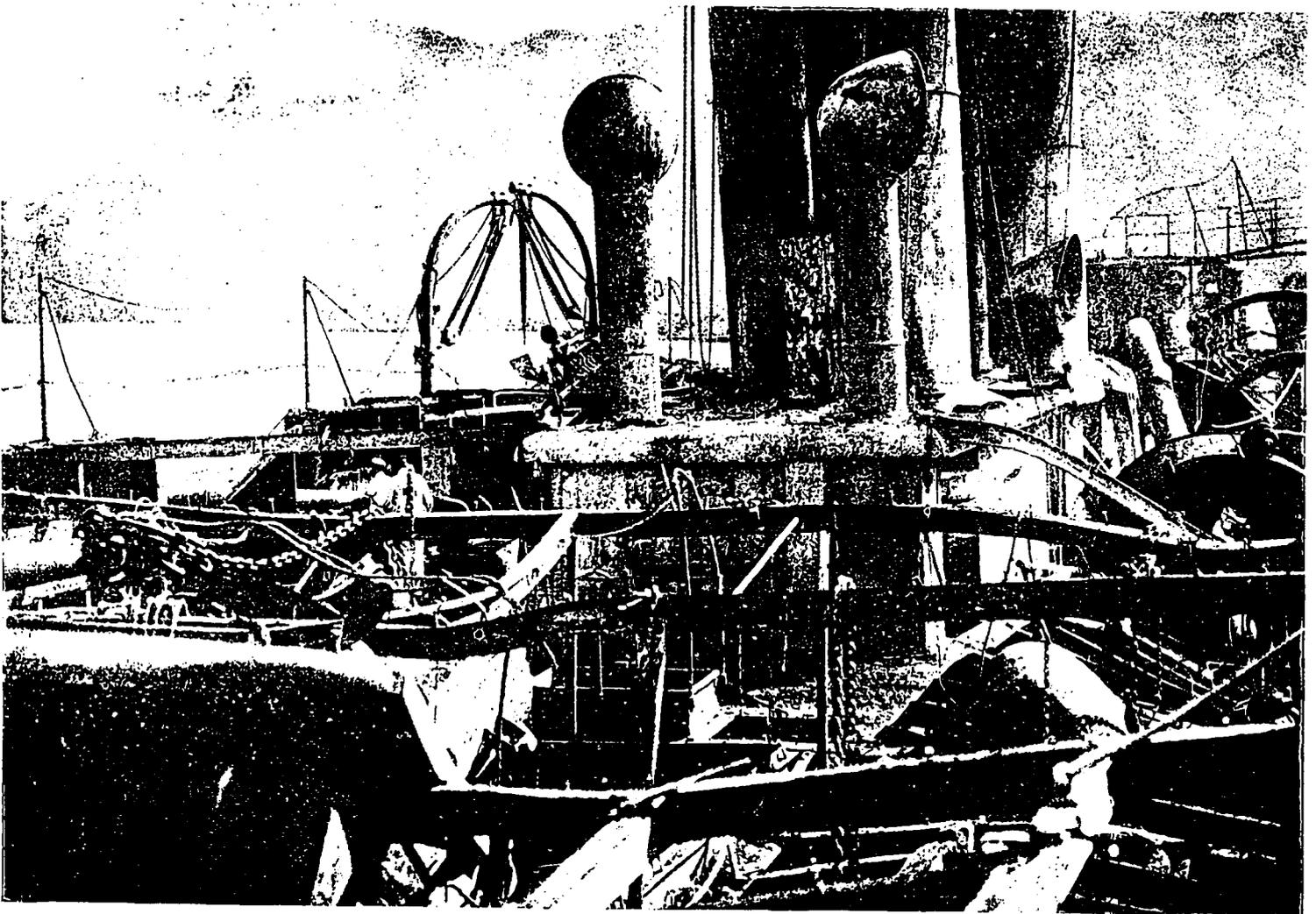
Si vous toussiez prenez le BAUME RHUMAL

CHRONIQUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE

ÉCHO DE LA GUERRE HISPANO-AMÉRICAINÉ



LES DÉBRIS DU "VISCAYA" DE LA FLOTTE ESPAGNOLE.

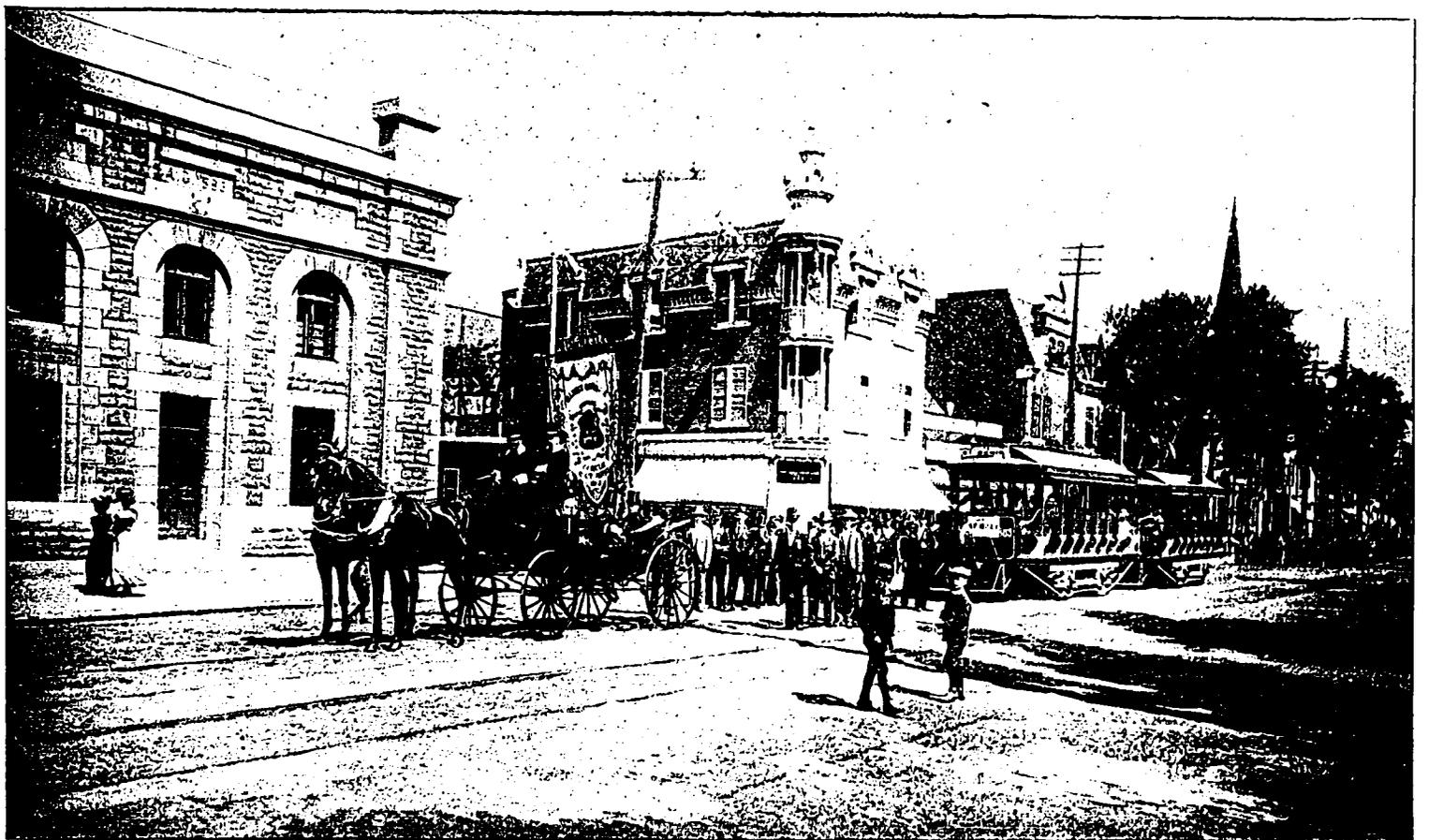


LE PONT DU "VISCAYA" DE LA FLOTTE ESPAGNOLE.

CONVENTION DE "L'ALLIANCE NATIONALE"

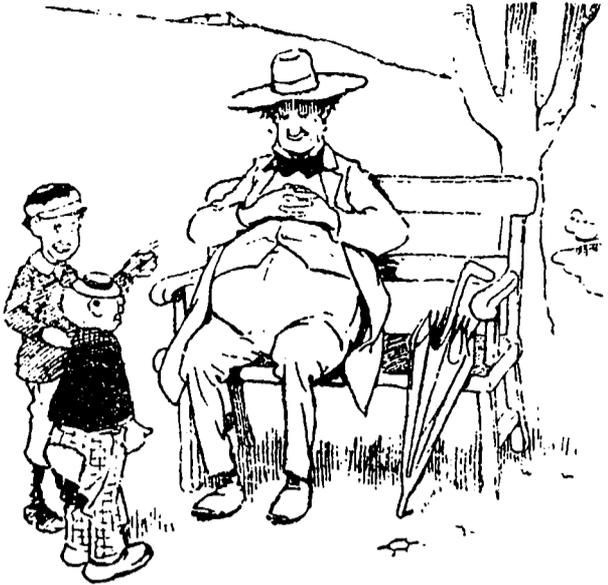


L'ENTRÉE DE LA PROCESSION A L'ÉGLISE SAINT PIERRE.



LA BANNIÈRE DU CERCLE MONT ROYAL N° 2.

LES FAISEURS DE PLUIE



I
Louis et Paul ont découvert un pauvre vieux monsieur qui faisait la sieste à la montagne et décidé de lui jouer un tour.



II
Après avoir rempli de jeunes grenouilles le parapluie de l'infortuné,...

CAUSERIE

De quel sujet vous entretenir aujourd'hui. Je vous ai parlé de l'homme assez longuement, vous voulez sans doute de la variété. Voici une petite histoire, si non vraie, bien trouvée, que j'entendis dernièrement.

La scène se passe dans l'autre monde.

St-Pierre se tenait à son poste à la Porte Celeste, avec un air de grandeur et de dignité, lorsque vinrent un homme et une femme demander leur admission. Tous deux firent bonne contenance devant un si haut personnage, se voyant au terme de la vie et en face de leur destinée.

La femme était grande, mince, très élancée, portant au menton une petite barbiche, le nez pointu et les dents saillantes, accident dû à un coup de langue, sans doute.

L'homme était petit, gros et gras, bien portant, une figure toujours souriante, laissant voir le type du bon garçon, de l'homme docile, en anglais "trained".

On entendait au loin le chœur des anges, une harmonie propre au Céléste Empire, le petit homme écoutait en silence, tandis que sa femme parlait à St-Pierre: "Oh! vous, illustre saint qui gardez cette porte sacrée", dit-elle, nous, moi et mon mari, venons vous trouver vous suppliant de nous admettre au Paradis, pour participer au bonheur des élus et jouer avec eux sur la harpe du bonheur. — Quand à moi, mon bon St-Pierre, il n'y a nul doute! rien ne peut m'y fermer la porte, j'en suis certaine. Voyez, trois fois la semaine, je suis allée aux réunions des confrères, souvent, très souvent aux offices, où j'étais connue comme la plus dévote, j'enseignais à tout le monde la manière de prier, exhortant les infidèles à se convertir, et leur expliquant les joies du jour, auxquelles je vais prendre part; j'ai dit aux pêcheurs de se repentir de leurs fautes et de mener une vie meilleure; à mes voisins, à mes parents, à mes amis, je leur rappelais la faute de nos premiers parents, je leur enseignais ce qu'ils avaient à faire, leur disant s'ils seraient sauvés ou damnés; s'ils faisaient mal, j'avais fait mon devoir, il n'en était de ma faute, je vous assure, car mainte et mainte fois, je leur répétais la chose, tellement que ma voix et mes poumons en étaient fatigués.

Mon bon St-Pierre, vous voyez clairement que la porte est, pour moi, toute grande ouverte, assurément, mais, pour mon mari, il me fait peine de le dire, il n'en est pas de même, c'est pourquoi j'intercède pour lui, il n'a pas suivi mes traces et mes avis. C'est un homme qui fûmait, buvait, chiquait et sacrant, passez-moi l'expression, en somme, il avait tous les défauts, vraiment, je doute que votre bonté soit assez grande pour le laisser entrer; il ne priait jamais avec ardeur et d'un bon cœur, jamais ou rarement venait-il avec moi à l'église, pendant ce temps il lisait à la maison, lorsqu'il ne dormait pas. Ayant un appétit vorace, un jour que j'étais allée à un pèlerinage, il mangea une douzaine de blés-d'inde à lui seul, je l'aimais beaucoup, mais à mon retour je n'ai pas manqué de lui dire ma façon de penser, c'était plus fort que moi! Oh! pardonnez-lui, je vous



III
Ils procèdent à une imitation de pluie qui a du succès auprès du vieux monsieur.



IV
Mais c'est quand il ouvre son parapluie que la fête est complète. L'infortuné a toujours supposé une de ces pluies de grenouilles dont chacun parle mais que personne n'a vu.

prie, laissez-le participer au bonheur éternel, faites-le pour l'amour de moi, j'ai été une sainte sur la terre, mes mérites ne seront-ils pas pour quelque chose en cette cause? D'après l'Évangile que je n'ai cessé de lire et de mettre en pratique, je sais que les pêcheurs de son espèce doivent brûler pour leurs fautes; la porte du Ciel est étroite, je le sais et faite que pour des personnes comme nous, bonnes, exemplaires et parfaites, néanmoins n'y aurait-il pas possibilité de lui trouver une place, serait-ce au dernier rang? Allez, soyez compatissant, ayez pitié de ce pauvre pêcheur. — Qu'il y a donc longtemps que je voulais vous voir, grand saint que vous êtes, seulement je ne croyais pas vous trouver si bien assis; quel beau trône vous avez, un vrai chef-d'œuvre, mais votre barbe est bien longue, vous devriez la faire tailler, assurément vous paratriez mieux! pourquoi ne portez-vous

pas une perruque? vous auriez l'air moins vieux, vous devez être fatigué de votre besogne? hein! tant de monde passe par ici; voyez cette foule! votre figure est bonne cependant; bien voilà la porte qui s'ouvre; pouvez-vous nous entrer moi et mon mari?

St-Pierre, assis et tranquille, écoutait en silence, et malgré la dignité qu'il devait apporter à sa charge, il ne put s'empêcher de sourire ironiquement, et de lui dire: Avez-vous fini? Alors il appela à lui une cohorte d'anges, et les pria de conduire la dame aux limbes! Le petit homme se pressait le long du mur, pétrifié, tant il était stupéfait de voir sa femme descendre; lui qui était méchant, irait encore bien plus bas! il perdait toute espérance; il allait demander à son maître de le laisser, au moins, suivre sa femme, pour ne pas être châtié davantage, lorsque St-Pierre lui adressa ces paroles:

"Mon ami, combien de temps avez-vous été marié? Trente ans, répondit le petit homme avec un gros soupir! et pourquoi? St-Pierre se tint silencieux, la tête baissée, après quoi il reprit à demi-voix: Trente années avec cette femme là? rien d'étonnant que le pauvre homme ait perdu ses cheveux et la parole, qu'il ait sacré, fumé, bu, mangé et dormi; ce n'est pas bien, il est vrai, mais, grand Dieu, tout est pardonné, son purgatoire a été sur la terre. Gabriel! Gabriel! apportez lui une harpe et la plus belle, à cordes d'or, montée en diamants et sortie de pierres précieuses. Venez, mon brave homme, passez par ici et allez au paradis rejoindre les bienheureux; soyez heureux et éternellement, c'est là la récompense qui vous est donnée et certes vous l'avez bien méritée, il ne serait pas juste d'avoir deux paradis ou deux enfers."

Le petit homme entra avec joie, le croyant à peine, se répétant les paroles de l'évangile qu'il avait entendu: *Les premiers seront les derniers et les derniers seront les premiers.*

JOE.

L'étoffe de la vie est faite de soie et de coton. — CHARLES NORMANT.

LES FAISEURS DE PLUIE — (Suite et fin)

FEUILLETON DU "SAMEDI", 27 AOUT 1898 (1)

FANCHON LA VIELLEUSE

QUATRIÈME PARTIE

SIMONE DE BEAUCHAMP

XXV

(Suite)



Le médecin hêla le fiacre. (P. 11, col. 2.)

—Et puis, vous me forceriez à des choses... vous comprenez... j'ai promis...

—De me tuer, termina Catherine.

—Ça me ferait de la peine, mais, si je ne le faisais pas, c'est moi qui y passerais.

—Ceux qui vous paient sont d'affreux coquins.

—Ils veulent être servis pour leur argent.

L'homme avait fini de fumer sa pipe.

Il dit :

—Je vous souhaite une bonne nuit... Je suis fatigué, je vais me coucher... Je vous apporterai demain à déjeuner.

—Et nous déjeunerons ensemble, si vous voulez... Oh ! je ne suis pas fière !

Elle essayait de sourire.

—Moi non plus, répondit l'autre égayé.

Il pensait en s'en allant :

—Allons, ça va mieux que je ne l'espérais, je ne serai pas obligé d'en arriver à des brutalités.

Catherine demeurée seule, se reprit à réfléchir à sa triste situation.

Elle se convainquit que celui qui la séquestrait était bien l'homme de Bovernier.

Quel pouvait être cet homme ? Pourquoi s'acharnait-il après elle ? C'est qu'il voulait enlever Fanchon, l'assassiner peut-être.

Et, pour mettre son dessein à exécution, pour accomplir son crime avec impunité, il fallait qu'elle, Catherine, ne pût pas parler, le dénoncer...

—Oui, c'est cela... Fanchon est menacée dans son existence... S'il est vrai, je le crois, j'en suis sûre, que son innocence est reconnue, qu'elle soit libre, elle n'aura échappé aux juges que pour tomber sous les coups de ce brigand !

—Que faire, mon Dieu ? Que faire ?

—La pauvre enfant n'avait que Georget et moi pour défenseurs, ils m'ont réduite à l'impuissance !

—Georget reste pour défendre ma Fanchon, sa sœur. Oh ! puissoit-il la soustraire à ses ennemis !

—Dieu me punit de mon mensonge ! Je réparerai le mal que j'ai fait... Je dirai la vérité ; je le jure !...

—Oh ! mon Dieu ! faites que j'échappe à mes persécuteurs et je parlerai, je m'accuserai du crime que j'ai commis ! Vous m'avez sauvée de la nouvelle attaque qui devait m'emporter, vous avez voulu que je guérisse cette fois encore, pour que je me repente, pour que je rende Fanchon à ses parents !

—Oh ! si je les connaissais, comme j'irais me jeter à leurs pieds, implorer leur pardon et leur dire : " J'ai menti ; Fanchon n'est pas ma fille, je vous la rends ! "

La pauvre Catherine essuya les larmes qui inondaient son pâle et maigre visage.

Elle trouva dans son amour pour Fanchon la force de supporter la captivité, le courage de lutter contre ses ennemis qui songeaient peut-être à la tuer.

—Il faut que je leur échappe, il le faut pour sauver Fanchon, car c'est à elle seule qu'ils en veulent.

Catherine s'était mise au lit mais elle ne pouvait dormir. Mille pensées roulaient dans son cerveau ; quels moyens employer pour s'évader ?

Cela était le premier point. Elle se dit qu'elle avait bien fait de parler à son geôlier.

—Je continuerai à faire bonne mine à ce bandit, se dit-elle.

Puis, elle se vit libre. Que ferait-elle alors ?

Avant tout elle essaierait de retrouver Fanchon et Georget, puis, en présence de M. Delort, de Jacques de Beauchamp elle dirait la vérité.

Et M. Delort et Jacques rechercheraient les parents de Fanchon. Ils se mettraient aussi à la recherche de l'homme de Bovernier.

Une inquiétude vint assaillir l'esprit de la pauvre Catherine : quels étaient les parents de Fanchon ? A qui devrait-elle la rendre ?

—S'ils allaient ne pas l'aimer !... Non, ce n'est pas possible, ma Fanchon, si belle, si douce, si donc pourrait ne pas l'aimer ?

Une pensée subitement l'effraya, une pensée effrayante, insensée, horrible !

—Si l'homme de Bovernier était son père, son parent !

Elle se dressa sur son séant à cette supposition épouvantable et resta les prunelles hagardes.

Devant son imagination s'évoquait avec une netteté singulière et terrible la scène de Bovernier, cette scène affreuse dans laquelle sa raison avait sombré.

Elle entendait l'homme, les menaces qu'il proférait, les aveux qu'il voulait la forcer à faire.

Elle le revoyait. La physionomie du misérable, disparue de sa mémoire depuis la secousse terrible qui l'avait, pendant quinze ans, laissée inerte et stupide, cette physionomie lui apparaissait dans une lueur de feu éclairée et comme sculptée avec une vigueur et un coloris éclatants.

Les yeux de cet homme brûlaient ses yeux. Sa voix déchirait son oreille.

Elle cacha son visage dans ses mains pour échapper à cette vision sinistre.

Elle ne put dormir de la nuit. Le matin seulement, lorsque le jour grisâtre traversa les fentes des volets, épuisée de fatigue, dévorée de fièvre, elle s'endormit d'un sommeil agité peuplé de cauchemars.

Le lendemain ni les jours suivants elle ne put quitter le lit. En vain, essayait-elle d'appeler à elle toute son énergie, de lutter contre le mal, ses forces diminuaient de plus en plus, la fièvre la minait ; la malheureuse se dit qu'elle allait mourir sans revoir son enfant, dans cette prison semblable à une tombe !...

Mourir sans avoir confessé la seule faute de sa vie !

Mourir avec, sur la conscience, ce crime : le vol d'une enfant !

Cette enfant qu'elle adorait, sa Fanchon elle l'avait volée ! elle l'avait ravie à la tendresse des siens ! Elle, Elle Catherine, avait fait cela !

Les caresses, l'amour de Fanchon, tout cela était un vol !

—Je ne veux pas mourir ! Dieu, accordez-moi la grâce de vivre quelques jours encore, donnez-moi le temps de réparer le mal que j'ai causé, de confesser mon crime, de rendre Fanchon à sa mère !

Un matin, le geôlier de Catherine la trouva étendue à terre, évanouie.

Il grommela :

—Me voilà bien, moi !... La vieille va claquer ci !... Et le patron disparu... Personne pour me donner un conseil !... Si, plus tard, on trouve le cadavre, je serai accusé !... Me voilà propre !

Il posa Catherine sur son lit, sortit de la chambre et ferma comme d'habitude la porte à double tour.

(1) Commencé dans le No du 27 avril 1898.

Mme de Linières a fait connaître à Gaston et à Montaiglon la réussite de la mission dont ils l'ont chargée.

—Catherine Devoissoud est en sûreté à la garde de Mirdeux.

—C'est bien, nous pouvons agir, répondit Montaiglon. Cette femme seule nous gênait.

—Fanchon et Georget, acquittés à la suite d'un véritable coup de théâtre, ne savent rien de leur naissance et, par conséquent, sont inoffensifs.

—D'ailleurs, ils sont partis en Amérique.

—Le moment est venu, Gaston, de présenter à Renaud et à ta belle-sœur leur enfant, leur cher petit Georget !

—Pourvu que tout marche bien !

—Barbe bien savonnée est à moitié rasée ; ces paroles de mon coiffeur sont pleines de bon sens. Elles sont l'expression exacte de la vérité. En conséquence de ce sage proverbe, je puis assurer que nous réussirons parce que : travail bien préparé est à demi exécuté.

—En ce cas, partons.

—Ton frère et ta belle-sœur sont au Palais des Roses ?

—(Où, revenus depuis quelques jours, Montaiglon.

—Il ne s'agit plus que de préparer notre entrée en envoyant un télégramme à ton frère... Seulement ces mots : " *Mère adoptive et enfant retrouvés. Arrivons avec eux.*"

—C'est facile.

—Ecris et expédie, Gaston. Je fais faire, pendant que tu écriras, les dernières recommandations à Mme de Linières et à son fils.

Montaiglon passa dans le salon où se tenaient les deux personnages en question.

Au moment où Montaiglon entra, il entendit Mme de Linières dire : "Tu n'est pas raisonnable, René."

En le voyant, elle se tut et vint, souriante, au-devant de lui.

—Nous partirons demain matin, dit Montaiglon. Faites vos préparatifs. Répétez ensemble votre rôle... de l'ensemble... du mouleux... et surtout ne forçons pas les effets ; une dignité attristée ; rôle de la mère. Le fils, même jeu avec une nuance d'attendrissement, de la langueur en regardant ta véritable mère, Georges...
—Oui, la voix du sang, fit le jeune René Traversin, je connais cela... c'est...
—C'est stupide... j'interdis les prétendus mots d'esprit... Si tu as de l'esprit, prouve-le en montrant du tact, de la discrétion. Sois ému, simple... Tu es heureux de retrouver tes véritables parents, mais ton cœur est déchiré en apprenant que Mme de Linières, celle qui t'a élevé, est une étrangère... Elle ne sera jamais pour toi...
—Ah ! reprit Montaiglon sur un autre ton, tu pourrais glisser cette phrase : "Si mes parents sont généreux ainsi qu'on le dit, et si celle qui m'a servi de mère tombait dans le besoin, ils n'oublieraient pas..."
—Tu t'interrompras... l'émotion t'empêchera de continuer.
—Je comprends et j'exécuterai à merveille, monsieur de Montaiglon, affirma René.
Montaiglon se tourna vers Mme de Linières :
—Bien dite, cette phrase vaut de l'or.
—Vous avez raison, approuva la dame, c'est fort bien imaginé.
Le lendemain, Gaston, Montaiglon, Mme de Linières et son fils partaient pour le Palais des Roses.

M. Delort, on le sait, s'était adressé à la police, à l'effet de retrouver Catherine Devoissoud.

Il avait expliqué au chef de la Sûreté dans quelles circonstances avait eu lieu l'étrange enlèvement de la pauvre femme.

—Cette Catherine Devoissoud est la mère de *Fanchon la Violente* ?

—Oui, monsieur, de Fanchon, ma fille adoptive, accusée d'un crime aussi horrible qu'insensé...

—Et qui vient d'être acquittée... ?

—Il n'aurait plus manqué à l'infamie des juges que d'obtenir la condamnation d'une innocente pour être complètement odieux.

—Mlle Fanchon était fiancée de M. Jacques de Beauchamp ?

—Et elle l'est encore, monsieur : Fanchon est digne de l'ameur qu'elle a inspiré.

—Je n'en doute pas, monsieur. Et voilà pourquoi je vous adresse ces questions : M. Jacques de Beauchamp, il y a deux ans environ, m'avait demandé un agent chargé de ne pas perdre de vue Mlle Fanchon.

—Un agent pour suivre Fanchon ! Jacques de Beauchamp !...
—Oui, mon agent l'accompagnait sans qu'elle s'en doutât partout où elle allait...
—Jacques ! Jacques a commis cette mauvaise action de faire espionner celle qu'il aimait !
—Non, monsieur ; mon agent, en accompagnant partout Mlle

Fanchon, avait pour mission de la protéger contre un ennemi acharné.

—Un ennemi acharné !

—Cet homme, dont nous n'avons pu réussir à nous emparer, a quitté la France. On ne sait ce qu'il est devenu.

—Je cherche une corrélation entre l'enlèvement de Catherine Devoissoud et la tentative probable de l'homme disparu. En voyez-vous une ?

—Aucune, répondit M. Delort, aucune, monsieur le chef de la Sûreté.

—C'est une femme, une femme âgée, paraît-il, qui s'est présentée chez moi en disant venir de ma part.

—Je vais vous donner la plus habile de mes agents, celui qui, sur la demande de M. de Beauchamp, a protégé Mlle Fanchon à son insu.

—Je vous remercie, monsieur.

—Fadard, c'est le nom de l'agent, Fadard va se rendre chez vous ; il interrogera votre domestique, se procurera le signalement aussi exact que possible de la femme inconnue... Il agira en conséquence... Je lui donne carte blanche.

—Fanchon, aussitôt remise en liberté, accourra à Beauchamp avec son frère adoptif, le lieutenant Georges Bernard. Votre agent y viendra avec moi... Nous interrogerons Fanchon. Elle pourra nous dire le nom de l'homme qui la persécutait.

—Fadard va nous le dire.

Le chef de la Sûreté appela l'agent Fadard.

Celui-ci parut.

—Vous m'avez appelé, chef ?

—Vous avez gardé le dossier Fanchon ?

—Oui, chef.

—Allez le chercher.

Fadard revint avec une "chemise" — une couverture de fort papier — sur laquelle on pouvait lire ces mots : "Affaire Fanchon la violente. — Anspach."

Il tendit le dossier à son chef. Celui-ci en tira quelques feuilles de papier qu'il parcourut.

—Je vois l'affaire ; je me souviens maintenant.

S'adressant à M. Delort :

—Je ne trouve pas encore la corrélation entre l'enlèvement d'aujourd'hui et la persécution de jadis... Je vais vous dire quels renseignements la police possède sur l'homme qui fait l'objet de la surveillance de l'agent Fadard.

—C'est un nommé Anspach, autrefois musicien ambulante. Cet individu — pour des raisons que nous ignorons — avait tenté de s'emparer de Fanchon enfant et de son frère adoptif.

—Les deux enfants lui échappèrent, réussirent à faire perdre leur trace à celui qui les poursuivait... Mais, Mlle Fanchon a dû vous raconter tout cela ?

—La chère enfant cherchait à oublier les malheurs de son enfance : elle n'en parlait jamais et je ne la questionnais pas sur ce sujet pénible.

—Alors, je continue. Cet Anspach inspirait à Mlle Fanchon un effroi mortel, une répulsion profonde... Un jour, elle le revit. Elle faillit s'évanouir de frayeur... C'était au "Concert Français"... Elle l'aperçut dans la salle... Le lendemain, elle raconta sa frayeur à M. de Beauchamp. Celui-ci vint alors me prier de faire surveiller cet homme... C'est Fadard que j'en chargeai.

M. Delort se tourna vers l'inspecteur de police :

—Et vous ne réussîtes pas à retrouver cet Anspach ?

—Le jour où je commençais ma surveillance, Anspach, prévenu, je ne sais comment, quittait la France et passait en Belgique. Lorsque je l'ai appris il était trop tard, répondit Fadard. Mais, je le repincerai... s'il n'est pas mort.

Le chef de la sûreté, en quelques mots, mit l'agent au courant de ce qu'on attendait de lui.

—Vous accompagnerez le docteur Delort s'il le juge convenable. Vous tiendrez, dans ce cas, vos rapports à jour... Si un incident grave se produit vous me prévendrez. Allez, Fadard, et bonne chance.

—J'ai l'honneur de vous saluer, docteur.

—Monsieur le chef de la Sûreté, mes hommages, répondit M. Delort en saluant à l'ancienne mode, c'est-à-dire avec une petite révérence.

Le médecin et l'agent se rendirent à Passy. Fadard se fit donner par Germain le signalement de la visiteuse.

—Quel nom a-t-elle donné ?

—Elle n'a pas donné de nom, répondit le domestique. J'étais un peu ahuri... Je ne voulais pas la laisser entrer ; monsieur m'avait dit de ne recevoir personne en son absence... Mme Catherine était encore souffrante de ce coup... vous savez...
—Alors pourquoi as-tu laissé pénétrer cette guenon chez moi ? interrompit M. Delort furieux.

—Elle disait venir de la part de monsieur... Elle avait l'air bien... Une figure et des manières qui inspiraient confiance.

—Parbleu ! imbécile ! Tous les coquins ont cet air-là !... Au moins ceux qui ne sont pas en même temps des brutes.

—Pas de nom ! Un faux nom même nous aurait servi dans nos investigations, dit Fadard.

—Un faux nom, je ne vois pas...

—Si, monsieur, un faux nom aide à trouver le véritable. Quelquefois c'est le nom d'un pays où il ont demeuré, dont ils ont gardé le souvenir.

—Or, ce souvenir se rattache souvent à des faits que la police connaît : un vol, une escroquerie ; c'est un fil conducteur, s'il ne casse pas on trouve le personnage.

—En cette affaire, nous n'avons pour nous guider qu'un point : la femme qui est venue savait que vous étiez à Beauchamp, elle n'ignorait pas que la pensée pouvait vous venir d'appeler Catherine Devoissoud auprès de vous, que celle-ci ne s'étonnerait pas de cet appel.

Elle était renseignée sur vos manières d'être avec la mère de Mlle Fanchon.

—C'est vrai.

—D'autre part, jamais cette femme n'était venue chez vous, Catherine Devoissoud, d'après les quelques mots entendus par votre domestique, ne la connaissait pas.

—J'en conclus que cette femme était renseignée par d'autres, qu'elle n'est qu'un instrument... Mais, de qui ? Connaissiez-vous, en dehors d'Anspach, des ennemis à Mlle Fanchon ?

—Des ennemis ? à Fanchon ? Quels ennemis, en dehors de ce misérable, peut avoir cette douce et belle enfant ?

Soudain, une pensée traversa comme un éclair l'esprit de M. Delort :

—Montaiglon ! Ce M. de Montaiglon qui s'était rendu coupable d'un crime envers cette pauvre enfant ! Est-ce que ?...

—Vous avez une piste, docteur. Un souvenir oublié vient de réapparaître à votre esprit ; votre physionomie parle ; dites ce que vous pensez, fit Fadard de sa voix retenue.

—Oui, mais ce que je pense est tellement improbable, tellement affreux.

—Raison de plus pour ne pas me le cacher ; vous devez brûler, docteur, insista doucement le policier.

—Ce que j'ai à vous dire est grave et devra rester une confidence, répondit M. Delort après un instant de réflexion.

—Je vous le promets.

—Eh bien, voici à quoi je pense : il y a deux ans, en été, Fanchon, secrètement fiancée à Jacques, était à Beauchamp. Un jour, elle rencontra une vieille dame qu'elle reconnut pour être sa voisine à Paris...

—Mlle Fanchon demeurait quai du Louvre, n'est-ce pas ?

—Je crois... oui... c'est cela, quai du Louvre. Elle reconnut donc une dame âgée qui, — demeurant dans la même maison qu'elle — lui avait témoigné beaucoup d'amitié...

—Comment se nommait cette dame ?

—Je ne sais pas... Je ne me souviens pas...

—Pardon de vous avoir interrompu.

—Fanchon pria Mme de Beauchamp d'inviter cette dame à ses soirées en témoignage de gratitude. Mme de Beauchamp accéda au désir de Fanchon qu'elle aimait. Cette dame vint... Fanchon promit de lui rendre visite... Elle y alla...

Le docteur s'interrompit, tout pâle des souvenirs qui lui revenaient à l'esprit au fur et à mesure qu'il parlait.

Le policier cette fois restait silencieux. Ses regards devenaient fixes ou plutôt il n'en avait plus pour les objets extérieurs ; il regardait en dedans et ce qu'il voyait était sans doute d'un grand intérêt, car le coin gauche de sa lèvre supérieure avait un frémissement imperceptible.

M. Delort continua :

—Cette misérable femme avait attiré ma chère Fanchon dans un guet-apens ignoble ; M. de Montaiglon arriva chez cette femme... Il tenta d'abuser de la jeune fille... Fanchon appela à son aide la vieille dame qu'elle croyait son amie... Elle avait disparu... laissant le champ libre à celui dont elle était la complice...

—Ma pauvre et chère enfant d'adoption, continua M. Delort d'une voix tremblante d'émotion, ma pauvre Fanchon aurait succombé à ce complot tramé contre elle sans l'arrivée providentielle de son frère, de Georges Bernard...

—Le lieutenant Georges Bernard ?

—Oui, le lieutenant Georges Bernard, un pauvre enfant abandonné et recueilli par Catherine Devoissoud, répondit le docteur.

Il reprit :

—Voilà, monsieur, le souvenir qui, soudain, m'est revenu à l'esprit. Ce récit peut-il vous être utile ? Peut-il mettre sur la trace de la femme qui a enlevé Mme Catherine ?

Le policier battit les paupières comme s'il s'éveillait en sursaut. Il dit de sa voix blanche, de son ton discret :

—Si votre récit m'a servi ? Je sais qui a fait le coup d'ici...

Je sais qui a fait le coup de là-bas... Ce que c'est, docteur, que de s'expliquer...

—Vous savez... Vous connaissez l'auteur de l'attentat ?

—Des deux, docteur, des deux.

—Et nous retrouverons cette femme ? Nous retrouverons cette brave Catherine ?

—Je l'espère, docteur. Mais, voulez-vous venir avec moi quai du Louvre ?

—Comment donc !

M. Delort avec une vivacité de jeune homme, se coiffa, prit une canne et s'élança dehors.

Le policier le suivit en souriant.

Le médecin héla un fiacre. Ils arrivèrent quai du Louvre. Tous deux entrèrent dans la loge du concierge.

—Mme de Linières, je vous prie ? demanda Fadard avec une politesse exquise.

—Elle ne demeure plus ici depuis longtemps... Elle est partie bien avant la guerre, ainsi vous voyez !

—Elle vous a, sans doute, laissé son adresse ?

—Son adresse !... Elle est partie comme elle était venue : les mains dans ses poches.

—Vous n'avez pas demandé aux déménageurs ?

—Il n'y avait pas de déménageurs... Elle était ici en meublé... Elle avait payé ses six mois d'avance... Elle est partie sans rien devoir ; bonsoir !

—Vous ne connaissez personne qui pourrait nous renseigner ?

—Non, personne ne venait la voir... Et puis, elle n'était jamais chez elle ; je ne sais pas pourquoi elle avait loué un appartement, puisqu'elle ne l'habitait pas !... Ça avait l'air d'une dame bien respectable, mais maniaque.

—Quel contretemps ! exclama Fadard d'un air navré. Enfin !... Au revoir, monsieur.

—Est-ce que la piste est perdue ? interrogea M. Delort lorsqu'ils furent dehors.

—Au contraire, nous sommes en plein dessus.

Et Fadard s'adressant au cocher :

—Avenue de Villiers, au coin de la place Percier.

Il dit à M. Delort :

—C'est là où est son agence.

—Elle tient une agence ?

—Matrimoniale, répondit Fadard.

Après un instant, il reprit :

—Elle la tenait plutôt, car maintenant elle la fait tenir par une dame Céleste Croquet. Elle, Mme de Linières, de son vrai nom, Adèle Traversin, n'est plus qu'intéressée dans les opérations. Ces opérations elle les dirige.

—C'est elle qui recrute les orphelines riches "avec tache de famille" et les naïfs qui se croient malins.

—L'agence matrimoniale voile un tripot.

—C'est du propre !

—Non, c'est très sale mais très productif : les métiers honnêtes exigeant une mise de fonds, des connaissances approfondies et de la persévérance ; en exploitant le vice il suffit d'être sans scrupules pour avoir de grandes chances de réussir.

—La police laisse faire ?

—Presque toujours. A moins de scandale trop bruyant. Ainsi, Adèle Traversin a été inquiétée déjà ; elle encourageait ses "jeunes premières" à dépouiller les clients.

—Et, naturellement, ceux-ci se sont plaints.

—Ce qui est très rare. Les victimes de ces escroqueries sont, d'ailleurs, peu intéressantes, à quelques exceptions près. Elles ont été volées, c'est vrai ; mais, elles étaient venues dans l'intention de voler les autres.

Ils étaient arrivés.

—Je vais vous présenter comme un client. Je suis connu... Oh ! cela n'a pas d'importance. Je ne donnerai pas votre nom, c'est pour nous faire une entrée ; ces dames sont défiantes.

—Faites ce que vous croyez devoir faire pour réussir, je consens à tout.

Fadard et M. Delort entrèrent dans une antichambre meublée avec un luxe tapageur.

Un domestique vint à eux. Fadard lui remit sa carte.

—Si ces messieurs veulent attendre au salon.

Ils entrèrent dans un salon d'un luxe plus criard encore que celui de la salle précédente.

Fadard dit à M. Delort :

—Causons de choses indifférentes ; les murs ont des oreilles... Voyez là... accroché au mur, en face, un tableau représentant une étude de tête de femme.

—Oui, eh bien ?

—Ce tableau nous voit.

—Vous dites ?

—Que ce tableau nous voit. Les prunelles sont percées et derrière ces prunelles sont les prunelles noires d'Adèle Traversin ou

les yeux bleus de Céleste Croquet... Ces dames nous examinent, nous scrutent.

— Vous avez l'air d'un client sérieux, elles vont venir... Moi, j'ai l'air humble d'un courtier, vous êtes ma marchandise... elles s'attendent à ce que je demande une commission.

Fadard avait parlé à voix basse.

Il continua la conversation à haute voix :

— Oui, monsieur le comte, dit-il, c'est un charmant spectacle... Les femmes sont fort jolies, fort gracieuses, toutes... Il est rare de rencontrer un pareil ensemble.

M. Delort était un peu ahuri. Il approuva du menton.

Fadard parlait du ton d'un barnum faisant du boniment sur une estrade et le docteur, de plus en plus interloqué, ne savait plus quelle contenance tenir.

Une porte s'ouvrit livrant passage à une grosse dame blonde d'une quarantaine d'années. Elle avait de grands yeux d'un bleu délavé dans un visage bouffi et l'air sentimental.

— Comment allez-vous, chère madame ?

Et Fadard se porta vivement à sa rencontre :

— Client épatant, dit-il à l'oreille de la dame.

Il présenta M. Delort.

— Je vous présente monsieur le comte Carré de l'Angle, qui veut bien me permettre de me dire son ami.

Le comte Carré de l'Angle — absurdi d'être affublé d'un pareil nom — s'inclina devant la grosse dame et serra la main que Fadard lui tendait.

Il ne prononça pas une parole.

— Vous nous permettez de venir à vos charmantes soirées ? n'est-ce pas ?

— Je serai heureuse de recevoir monsieur le comte ; les amis de nos amis sont nos amis.

Mme Céleste Croquet prononça cette platitude en minaudant et la bouche arrondie en croupion de poule.

— Est-ce que nous n'aurons pas le plaisir de présenter nos hommages à Mme de Linières ? interrogea Fadard d'un ton d'exquise galanterie.

— Hélas, non ? Cette chère amie est partie ce matin en voyage.

— Pour longtemps ?

— Je ne sais. Une affaire imprévue... une affaire de famille, je crois.

— Désolant ! Désolant ! Les Linières sont des Vosges, n'est-ce pas ?

— Il y en a plusieurs branches... On trouve des Linières un peu partout.

— C'est vrai, acquiesça Fadard.

Il prit congé en promettant de venir aux charmantes soirées de la dame blonde, qui lança au comte Carré de l'Angle des regards langoureux.

Quand Fadard se trouva en voiture à côté de M. Delort, il lui dit :

— Rien à faire ici... Elle n'y reviendra pas... Céleste va la prévenir que ça chauffe... L'autre ne répondra pas, elle sait que j'aurais ses lettres.

— Par qui donc ?

— Par le concierge, répondit l'agent de police.

— Devons-nous donc renoncer à tout espoir ? demanda M. Delort.

— Renoncer à l'espoir de retrouver Mme de Linières ! Nous devons, au contraire, y compter plus que jamais ! Songez donc, monsieur, quel pas nous avons fait !

— Nous aurions eu les bottes de sept lieues de l'ogre du *Petit Poucet* que nous n'aurions pu aller plus vite !

— Nous n'avions aucun indice, nous ignorions par qui le crime avait été commis ; nous le savons maintenant ! Et vous trouvez que cela n'est rien ? Mais, c'est splendide comme succès, monsieur !

Fadard paraissait enthousiasmé. Sa confiance gagna M. Delort.

— C'est que je voudrais tant retrouver cette pauvre Catherine ! Songez donc, monsieur Fadard, que sa fille remise en liberté puisqu'elle est reconnue innocente...

— Elle ira, et Georget avec elle, d'abord à Beauchamp où elle croit que je suis encore. Ne me trouvant pas, elle viendra chez moi pour embrasser sa mère...

— Si elle apprend la douloureuse vérité, que deviendra la pauvre enfant ? Elle a déjà tant souffert ! Accusée d'assassinat ! Elle ! chère petite ! Il ne faut pas que cela soit ! Non, il ne le faut pas ! Conseillez-moi... d'abord, je ne vous quitte pas... je veux savoir... connaître le premier résultat que vous obtiendrez...

— Je suis heureux de travailler en votre compagnie. Voici ce que nous allons faire, répondit Fadard ému de l'accent désolé du brave homme et résolu à tenter l'impossible pour réussir.

Il resta un instant les yeux fixes ; signe chez lui de méditation profonde ; puis :

— Établissons de façon certaine que Mme de Linières est le bras de M. de Montaiglon. Établissons-le par une preuve matérielle... Assurons-nous premiers pas afin d'avoir la certitude complète que

nous sommes sur la bonne voie ; cette certitude nous fera supporter toutes les fatigues, tous les dangers.

— Oh ! monsieur, ne pas douter du succès me ferait faire des lieues sur les genoux !

Fadard rayonnait. Il prendrait sa revanche de son ancienne et inutile surveillance.

Derrière Mme de Linières, il voyait distinctement M. de Montaiglon. Une belle pièce ! Un gibier inattendu !

Il éprouvait la joie d'un chasseur s'attendant à tirer une perdrix et abattant un aigle !

Car tout un travail s'était fait dans le cerveau du policier. Il s'était dit que Mme de Linières attirant Fanchon dans un guet-apens est la même Mme de Linières enlevant Catherine Devoissoud, agissait en vertu des mêmes ordres.

Les faits étaient différents, sans rapports appréciables entre eux, la raison était la même.

Montaiglon attirant Fanchon dans un piège, ce devait être l'intérêt qui le guidait maintenant qu'il faisait enlever, disparaître la mère de la jeune fille.

Possédait-elle, cette mère, un secret que Montaiglon craignait qu'elle ne révélât ? Fadard en fut convaincu.

— Allons chez M. de Montaiglon, dit-il.

— Vous savez où il demeure ?

— Il est descendu au Grand hôtel français avec M. Gaston de Pervençère.

Ils arrivèrent à l'hôtel.

— M. de Montaiglon est-il chez lui ? demanda Fadard.

— Non, monsieur, M. de Montaiglon est parti ce matin en voyage.

Fadard pensa :

— Tiens, lui aussi !

Cependant M. Delort prenait la parole à son tour.

— Pouvons-nous voir M. de Pervençère ?

— M. de Pervençère a quitté l'hôtel en même temps que M. de Montaiglon, répondit le gérant.

M. Delort ne savait plus quelle question adresser au gérant, personnage important et gourmé.

Fadard ne se démonta pas.

— Monsieur, dit-il en désignant M. Delort, est le médecin de la famille de Pervençère, il était chargé d'un message important pour M. Gaston...

— Oui, affirma M. Delort en remettant sa carte au gérant, et ce message ne souffrant pas de retard, je vous prie de me dire où je pourrai rencontrer M. de Pervençère.

— Le cocher a conduit M. de Pervençère, M. de Montaiglon, ainsi qu'une dame âgée et un jeune homme d'une vingtaine d'années, à la gare de Lyon... Mais, fit tout à coup le gérant, attendez.

Il alla consulter un registre et revint vers les visiteurs.

— M. Gaston de Pervençère a donné l'ordre, si des lettres arrivaient ici, de les faire parvenir chez son frère, M. de Pervençère, au Palais des Roses, en Savoie.

— Je vous remercie, monsieur, répondit M. Delort.

Il sortit de l'hôtel avec Fadard qui lui dit :

— Savez-vous que vous êtes un fameux policier ! Quel succès !

— Je ne le vois pas trop, je vous l'avoue.

— Moi, je le vois et je vais vous expliquer cela. M. Gaston de Pervençère et M. de Montaiglon sont partis auprès de M. Renaud de Pervençère, n'est-ce pas ?

— Oui, mais après ?

— Non, pas après, mais en même temps qu'eux, sont partis une vieille dame et un jeune homme. Or, cette vieille dame est Mme de Linières, le jeune homme, c'est son fils.

— Vous croyez ?

— Je fais mieux que de le croire, j'en suis convaincu.

— Partons au Palais des Roses ! s'écria M. Delort. Partons, monsieur. Je prends à mon compte tous les frais... Partons et forçons la misérable à nous dire où elle a conduit cette bonne Mme Catherine.

— Je suis à votre disposition. Entrons dans un café, je vais rédiger un bout de rapport à mon chef.

— Non, monsieur Fadard, retournons chez moi. Pendant que vous écrirez à votre chef, j'écrirai, moi, à Mme de Beauchamp.

— Si vous voulez.

M. Delort écrivit à Mme de Beauchamp la lettre suivante :

— Ma chère amie,

— Malgré les malheurs qui vous frappent, je m'adresse à votre cœur pour vous prier de songer aux douleurs d'autrui. Voici de quoi il s'agit :

— Fanchon et Georget vont être remis en liberté ; ils iront certainement à Beauchamp où ils croiront me trouver. Je vous prie d'oublier ce que leur vue vous rappellera de pénible ; ces enfants sont innocents et ont souffert, chère amie. Que la douleur ne vous rende pas injuste envers eux, gardez-les auprès de vous pendant quelque temps.

— " Vous vous demandez sans doute pourquoi je vous adresse cette prière ?

" Un nouveau malheur s'est abattu sur ces enfants à qui la Providence devait cependant bien quelque dédommagement. Il faut croire que la Providence est occupée ailleurs. Vous la remplacerez, chère amie, je n'en doute pas.

" Ce malheur qui frappe Fanchon et Georget, le voici : leur mère Catherine a été enlevée de chez moi, séquestrée on ne sait où ni dans quel but.

" Je suis allé trouver les gens de police. Des recherches sont commencées. On est sur la trace des coupables. Je ne veux pas quitter l'agent chargé de la mission de retrouver la bonne Catherine. Je l'accompagne pour stimuler son zèle en cas de besoin.

" Nous réussirons, j'en ai la conviction, c'est l'affaire de peu de jours.

" Je souhaite que vous gardiez Fanchon et Georget auprès de vous jusqu'à ce que je vous écrive que leur mère est retrouvée ; je veux éviter un nouveau chagrin à ces malheureux enfants que j'aime et j'ai compté sur votre excellent cœur pour m'y aider.

" Ma chère amie, ayez confiance en l'avenir. Simone recouvrera la raison. Jacques vous pressera bientôt dans ses bras ; son acquittement est chose certaine, ainsi que je vous l'ai dit dans notre dernier entretien. Vous savez que ma conviction est basée sur des renseignements que j'ai obtenus des magistrats du parquet de Nancy.

" Dites à Fanchon et à Georget que je les aime tous deux. Expliquez-leur mon absence par un voyage auquel je ne puis me soustraire, assurez-les de mon prochain retour, et

" Agrérez, chère et noble amie, les hommages de

" Votre bien dévoué,

" DELORT."

Cette lettre arriva à Beauchamp quelques heures après que Fanchon et Georget en parlaient désespérés.

M. Delort et Fadard, leurs lettres écrites, se rendirent à la gare de Lyon.

Ils avaient sur ceux qu'ils voulaient rejoindre un retard de douze heures. Ils ne s'en inquiétèrent pas ; ils s'avaient où les trouver et il n'y avait guère à craindre qu'ils ne restassent pas une journée au moins au Palais des Roses.

Dans le compartiment qui les emportait à toute vapeur, M. Delort et Fadard causaient.

Le policier disait au médecin :

— J'ai prié le chef de la Sûreté de faire décerner un mandat d'amener contre Adèle Traversin, dite Mme de Linières, sous inculpation de rapt et séquestration.

" Nul doute que ce mandat ne soit accordé par le juge ; les présomptions de culpabilité que nous avons recueillies et que j'ai exposées en détail sont plus que suffisantes pour motiver l'arrestation.

— Pourvu que cette femme ne nous échappe pas !

— Je ne crains pas ça.

— Que craignez-vous donc ?

— Docteur, je suis plus intrigué qu'inquiet. Je me creuse la cervelle pour deviner dans quel but Adèle Traversin et son fils — c'est l'enfant d'une pensionnaire qui le lui a laissé sur les bras du temps qu'elle était sage-femme, paraît-il — accompagnent MM. de Pervençère et de Montaiglon.

— Et vous ne trouvez aucune explication à ce voyage en commun ?

— Non, et cela me taquine. Pour quel motif M. de Pervençère présenterait-il à son frère cette aventurière et son rejeton supposé ? Je ne le vois pas. Quelles fausses qualités vont-ils lui attribuer ? Car, je ne suppose pas que M. de Pervençère présente à son frère et à sa belle-sœur une ancienne sage-femme, actuellement tenancière de tripot, et son prétendu fils, un cabotin en herbe, sous leur véritable jour !

Fadard murmura en se grattant le nez :

— Quel mic-mac y a-t-il encore là-dessous ?

— Si cette Mme de Linières et son fils ne faisaient qu'une partie du voyage, s'ils n'allaient pas jusqu'au Palais des Roses !

— Ils y vont, je ne crains rien de ce côté, répondit Fadard avec assurance.

M. Delort, lui, s'inquiétait beaucoup de cette pensée qui lui venait tout à coup.

— D'où vient donc cette assurance que nous trouverons ces gens ? demanda-t-il au policier.

— Des renseignements que j'ai pris ; les quatre billets ont été délivrés pour la même destination et les mêmes indications ont été collées sur les colis des voyageurs.

— Vous me rassurez un peu.

— Soyez tranquille à ce sujet, nous trouverons notre monde.

— Puissiez-vous dire vrai ! soupira M. Delort.

— Docteur, ne connaissez-vous pas M. et Mme de Pervençère ?

— Je me suis au contraire souvent trouvé en leur société chez

Mme de Beauchamp ! L'année dernière j'ai même été leur hôte... Je pourrais presque me dire l'ami de ces nobles cœurs.

— Vous pouvez donc vous présenter chez eux avec la cortilule d'être bien reçu ?

— Certainement ; pourquoi me demandez-vous cela ?

— Afin de n'être pas obligé d'expliquer, aussitôt notre arrivée, le motif de notre visite.

— Vous y voyez un avantage pour le résultat que nous espérons ?

— Si Mme de Linières est au château, il ne faut pas qu'elle me voie ; elle me connaît ; je ne me présenterai donc pas on même temps que vous. Si vous le voulez bien, vous irez seul, vous éclairerez la place... Je prendrai une chambre à l'auberge... Vous me prévendrez de la présence de Mme de Linières... .

— C'est très facile à faire.

— Nous éviterons ainsi tout scandale... J'arrêterai Mme de Linières dehors... Je l'obligerai à parler sans qu'on s'en doute au château... .

— Vous avez raison, monsieur Fadard, cela sera mieux ainsi, approuva M. Delort.

Lorsqu'ils arrivèrent en vue du Palais des Roses, Fadard avisa une auberge de pêcheurs sur le bord du lac de Genève.

— Je vais loger ici, dit-il. Je ne bougerai pas quo j'aie de vos nouvelles, excepté le temps nécessaire pour télégraphier mon adresse à mon chef.

M. Delort se rendit donc seul au Palais des Roses.

Allait-il arriver à temps ?

Mme de Linières serait-elle encore là ?

Il sentait ses nerfs se crispier d'inquiétude. S'il ne la trouvait pas ? Si Blanche et Renaud ignoraient où elle était repartie !

— Pauvre Catherine ! Ma chère Fanchon ! soupirait le bon vieillard.

Il arriva enfin. Au moment d'entrer, une nouvelle inquiétude s'empara de lui :

Si Renaud et Blanche étaient absents ! Si ceux qui étaient venus pour les voir s'en étaient retournés !

Sa voix tremblait malgré lui lorsqu'il s'informa auprès d'un domestique.

Blanche et Renaud étaient au château ! M. Delort poussa un soupir de satisfaction. Il se fit annoncer et fut aussitôt reçu.

— Quel plaisir de vous voir ! s'écrièrent Renaud et Blanche. Que vous êtes aimable d'être venu !... Combien allez-vous nous donner de temps ?

— Monsieur de Pervençère, madame, avez-vous de la société, des visiteurs ?

— Nous sommes seuls, mon cher docteur, et serons tout à vous, répondit Renaud avec une affabilité souriante.

M. Delort pâlit.

— Seuls, murmura-t-il. Seuls !... M. Gaston de Pervençère, M. de Montaiglon ne sont pas ici ?

— Nous les attendons, répondit Blanche, ils nous ont annoncé leur visite. Et, continua-t-elle avec une émotion qui fit trembler sa voix, je vous raconterai en détail avec quelle impatience je les attends et la cause de cette impatience.

A peine M. Delort l'entendait-il.

Il continua à questionner.

— Et Mme de Linières ? Et son fils ?

— Vous savez, mon cher monsieur Delort, vous savez ?... .

Des larmes roulèrent dans les beaux yeux de Blanche.

— Oui... oui, je sais que Mme de Linières doit venir ici... du moins j'espère la trouver ici... je... j'ai tellement besoin de la voir... de lui parler... .

— Mais, mon cher Delort, dit Renaud, cela tombe à merveille... Mme de Linières va venir... vous lui parlerez tant que vous le jugerez convenable.

— Ah ! vous en êtes sûr, monsieur de Pervençère ? absolument sûr ?

— Elle devait être ici ce matin. Un télégramme de mon frère nous a appris que fatiguée par le voyage, elle a dû s'arrêter à Lyon pour s'y reposer ; elle arrivera demain.

— Ah ! je respire !... Ouf ! fit M. Delort, je craignais d'arriver trop tard !

— Vous savez pourquoi elle vient ?... Quel bonheur elle nous apporte ?

Blanche joignait les mains en prononçant ces paroles.

— Mme de Linières vous apporte le bonheur ?

Si profonde était la stupéfaction éprouvée par la physionomie du médecin que Blanche lui dit :

— Je vois que vous ne savez rien... nous vous dirons cela tout à l'heure... Sachez que Mme de Linière nous sauve du désespoir... Oh ! noble et sainte femme !

Le docteur tombait des nues.

— Hein ? fit-il ; c'est de Mme de Linières que vous parlez ?

— D'ailleurs, vous la connaissez, n'est-ce pas, docteur ? et tous les éloges qu'on peut faire d'elle sembleraient au-dessous de la réalité.

—Moi, je ne l'ai jamais vue. . . .

—Et vous souhaitez de lui être présenté ?

—Oh ! oui, chère madame ! Oh ! oui, affirma M. Delort avec une chaleureuse conviction.

—Demain ce sera chose faite, docteur.

Renaud et Blanche s'entretenaient avec M. Delort des malheurs qui avaient frappé la famille de Beauchamp ; l'assassinat de M. Pulker, la folie de Simone, l'arrestation de Fanchon et de Georget, puis leur mise en liberté à la suite des révélations de Jacques.

—Que d'événements ! Que de tristesses ! Comme Mme de Beauchamp doit souffrir ! Que de tortures elle endure, elle qui mérite tant d'être heureuse !

—Oui, madame, répondait le médecin à Blanche de Pervençère, et vous êtes la preuve que la beauté, la noblesse du nom, de l'âme et du cœur, les plus hautes vertus, les sentiments les plus purs ne nous préservent ni des malheurs ni des crimes.

Renaud serra avec une effusion attendrie la main du docteur.

—Nos souffrances auront un terme, monsieur Delort, reprit Blanche ; j'ai eu le bonheur de retrouver vivant mon bien-aimé Renaud alors que personne ne croyait à son existence. . . Je vais revoir l'enfant qui, il y a vingt ans, a été enlevé à mon amour !

—Votre enfant ! Le petit garçon qui vous a été volé ? Oh, combien de fois Mme de Beauchamp, les larmes aux yeux, ne m'a-t-elle pas conté cette triste histoire !

—Cet enfant est retrouvé, docteur ! s'écria Renaud les yeux brillants de joie, demain, il sera ici. . . vous le verrez. . . vous serez témoin de notre bonheur !

—Comment, dans quelles circonstances son existence vous a-t-elle été révélée ?

—Voici la cloche du dîner, cher docteur, donnez-moi votre bras et, dans un instant, vous saurez tout.

Et Blanche, rose de joie, émue, appuya sa main blanche sur le bras du vieillard.

Après le repas, elle fit à M. Delort le récit suivant :

—Vous savez par Mme de Beauchamp que mon enfant, mon fils Georges, ne fut enlevé à l'âge de deux ans et que toutes les recherches faites pour le retrouver furent inutiles.

—Je n'avais pas désespéré de revoir mon mari, je ne désespérai pas davantage de revoir mon Georget.

—Il doit avoir vingt-deux ans maintenant !

—Depuis le retour de mon mari en France, retrouver notre enfant a été notre unique pensée. Nous nous sommes livrés tous deux à des recherches sans nombre. . . Hélas ! nous n'avons pas découvert une trace, pas le moindre indice.

—Au moment où j'allais me laisser abattre, où je perdais l'espérance si longtemps caressée d'embrasser mon enfant, une bonne nouvelle nous vint. Un secours sur lequel j'avoue que je ne comptais pas, un auxiliaire en lequel je n'avais aucune confiance avait retrouvé la trace perdue.

—Cet auxiliaire, dont je ne vous cacherai pas le nom à vous, c'est mon beau-frère Gaston.

—Je n'avais vu dans ses offres de service qu'un nouveau moyen de faire verser, sous prétextes de voyages nécessaires, des sommes plus ou moins fortes par mon cher Renaud, par son frère.

—Ma méfiance s'aggravait de la connaissance que j'avais de la compagnie de M. de Montaiglon dont Gaston prétendait ne pouvoir se passer pour réussir.

—Or, M. de Montaiglon est le mauvais génie de mon beau-frère, c'est M. de Montaiglon qui a poussé Gaston à la débauche, c'est lui qui lui a fait dévorer son patrimoine dans les plus honteuses orgies, c'est lui, j'en suis sûre, qui l'a poussé jusqu'au. . .

Blanche s'interrompit ; le mot "crime" qui lui venait aux lèvres elle ne le prononça pas.

Elle reprit :

—Ce sont pourtant ces deux hommes en qui je n'avais pas confiance, ce sont ces deux hommes qui ont retrouvé mon Georget. . .

—M. Gaston de Pervençère et son ami, M. de Montaiglon, ont retrouvé votre fils ?

—Oui, docteur, oui ! Pendant que son père et moi nous nous épuisions en voyages infructueux, en investigations vaines, Gaston et M. de Montaiglon réussissaient.

—Ils retrouvèrent en Amérique le ravisseur de mon petit Georget. Cet homme, au moment de mourir, confessa son crime et donna les indications nécessaires pour arriver jusqu'à l'enfant qu'il avait. . . qu'il avait vendu !

—Oui, ce misérable, un chanteur ambulante, un saltimbanque, avait vendu mon Georget ! Il martyrisait le pauvre petit et, prise de pitié, une femme de bien, riche autant que charitable, avait supplié le misérable de lui confier l'enfant.

—Il exigea dix mille francs. . . Cette dame les lui donna. . . Elle adopta mon Georget, l'éleva, le fit instruire, l'entoura de soins et de tendresse. . .

—Il fallait retrouver cette bonne et sainte femme ! Gaston, après

des mois de recherches, de voyages, après avoir suivi de nombreuses pistes qui se trouvaient fausses, découvrit enfin la bonne !

—Il revit cette femme à Paris. . . A Paris, dans ce gouffre où roulent les meilleurs et les pires, le diamant et la fange !

—Oui, après avoir parcouru en vain l'Europe et l'Amérique, c'est à Paris que mon beau-frère et M. de Montaiglon ont retrouvé celle qui servait de mère à mon enfant ! C'est à Paris qu'ils ont trouvé mon fils !

—Gaston nous a écrit cette bonne nouvelle. . . Ils vont venir, M. Delort, ils vont venir !

—Comprenez-vous cela, je vais serrer mon enfant dans mes bras, le presser contre mon cœur !

Blanche, en larmes, se jeta au cou de son mari qui la tint tendrement serrée contre lui :

—Du courage, Blanche, du courage, ma bien-aimée, lui disait-il tout bas en baisant ses cheveux d'or.

Elle vainquit son émotion, essuya ses yeux et souriante :

—Vous savez le nom de la vénérable femme à qui je dois de revoir mon Georget, n'est-ce pas, docteur ?

—Moi !. . . Moi !. . . fit M. Delort stupéfait.

—Pourquoi foindre, docteur !. . . Vous êtes venu ici pour la voir, pour être témoin de notre bonheur. . . Ce ne peut être pour une autre raison que vous vous informiez tout à l'heure, d'un air si anxieux, de la présence de Mme de Linières. . .

—Mme de Linières ! C'est Mme de Linières qui a adopté votre enfant, dites-vous ?. . . C'est elle qui vous le ramène ? C'est M. Gaston, c'est M. de Montaiglon qui ont découvert cette femme et ce jeune homme ?. . . Ce sont eux qui vont vous présenter celui-ci comme votre fils, celle-là comme une femme charitable, comme une sainte !

M. Delort éclata d'un rire qui ressemblait à un sanglot.

Il se leva, livide, voulut prononcer quelques paroles. Il ne le put ; ses lèvres blanches tremblèrent, ses yeux s'emplirent d'ombre. Il retomba accablé sur son siège. . .

—Qu'avez-vous, docteur ?. . . un malaise ! s'écria Renaud en soutenant le vieillard qui le regardait, hagard.

Ses prunelles se tournaient navrées vers Blanche qui lui fit respirer des sels, lui mouilla le front avec une serviette trempée dans l'eau glacée.

Elle avait frappé sur un timbre.

Un domestique arriva :

—Jean, vite, un médecin. . . Oh ! mon Dieu !

Mais le docteur Delort se raidit contre la douleur. Il appela à lui toute son énergie et, les mains crispées au bras de son fauteuil, pâle encore mais, avec, dans le regard, une lumière, une volonté étrange :

—Non, fit-il, que personne ne se dérange. . . C'est passé. . . Un accès. . . une affection cardiaque. . . le cœur qui est malade. . .

—Cependant, docteur, vous souffrez encore, lui dit Blanche en appuyant sa main blanche sur la main ridée du vieillard.

—Il y a longtemps que je souffre, madame, mais je connais mon mal ; un médecin n'y peut rien. . . croyez-moi, je m'y connais. . . L'accès est passé. . .

Il dit au domestique :

—Vous pouvez vous retirer, mon ami.

Le domestique consulta du regard Renaud qui lui fit signe d'obéir. M. Delort se recueillit pendant quelques instants.

—Pardonnez-moi, madame, fit-il d'une voix douce et grave à la fois, pardon de l'émotion que je n'ai su vous cacher, de l'inquiétude que je vous ai causée. . . Je vous prie de m'excuser, madame de Pervençère.

La physionomie du vieillard était triste mais calme, son ton solennel.

—Vous ne souffrez plus, docteur ? questionna Blanche avec douceur.

—Si, madame, je souffre. . . mais nullement pour les raisons que vous pouvez supposer. . . si, j'ai le cœur brisé par une douleur morale. . .

—Vous ne sentiez rien en arrivant, vous ne souffriez pas. . . le mal vous a pris soudain et vous parlez d'une souffrance morale, cher docteur, remarqua Renaud.

—Il faut que je m'explique, monsieur de Pervençère, répondit M. Delort, il le faut, oui, je le dois. . . Je dois tout vous dire. . . Il n'est pas possible qu'on profane les sentiments les plus sacrés. . . Oh ! ce que tentent ces misérables est pire qu'un assassinat, pire que le mal qu'ils m'ont fait.

Renaud et Blanche se regardèrent, effrayés. Ils crurent le vieillard atteint de fièvre, de délire.

—J'ai toute ma raison, dit M. Delort tristement. Ce que j'ai à vous dire va malheureusement vous le prouver. . .

—Malheureusement ? interrogèrent Blanche et Renaud.

—Oui, malheureusement, car, vous aussi, lorsque vous m'aurez entendu, vous, la plus noble, la plus charmante des femmes ; vous, monsieur de Pervençère, le plus loyal, le plus généreux des

hommes, tous deux vous souffrirez... Mon devoir m'ordonne de parler... Armez-vous de courage, madame...

—Parlez, monsieur, parlez, je vous promets d'être forte... J'ai donné assez de preuves d'énergie pour qu'on ne me traite pas en enfant; je saurai, je vous le promets, entendre la vérité, si pénible soit-elle.

—Ce que j'ai à vous apprendre est horrible... Mon récit vous fera connaître à quel degré d'abjection sont tombés ceux que vous croyez vos amis...

—C'est de mon frère, de Gaston, que vous voulez parler, docteur?

—Oui, de votre frère, monsieur de Pervençère, de votre frère, de son ami, M. de Montaiglon, de Mme de Linières... Oh! monsieur de Pervençère, croyez que le devoir m'impose les révélations que j'ai à vous faire...

—Je sais votre honneur inattaqué, votre dévouement envers la famille de Beauchamp, votre délicate générosité envers la jeune fille que vous avez recueillie, cette charmante Fanchon que je connais, que j'estime et que j'admire. Je sais que vous ne prononcerez pas un mot qui ne soit l'expression exacte de la vérité.

Après un instant de méditation, M. Delort commença son récit en ces termes :

—Il y a quelques jours, une femme inconnue se présentait chez moi, en mon absence. Elle venait, dit-elle, de ma part chercher Catherine Devoissoud, la mère de Fanchon, pour la conduire auprès de sa fille remise en liberté.

« Cette femme mentait. Je n'avais chargé personne d'une semblable démarche. Je savais imminente la mise en liberté de Fanchon et de son frère et je pensais les voir à Beauchamp dont une grave affaire, la maladie d'un vieux camarade, m'éloignait pour quelque temps.

« Mon ami hors de danger, je passai chez moi me disposant à partir à Beauchamp. Mon domestique m'apprit ce que s'était passé : Mme Catherine Devoissoud était partie avec la personne que j'avais mandée vers elle.

« Vous jugez de mon étonnement!... Je questionnai le domestique sur cette soi-disant messagère; elle n'avait pas dit où elle conduisait Mme Catherine Devoissoud.

« Ainsi, elle avait été enlevée de ma demeure à l'aide d'un mensonge! Dans quelle retraite inconnue était-elle séquestrée? Comment le savoir?

« Je n'avais d'autre moyen que de m'adresser à la police. C'est ce que je fis. Je racontai au chef de la Sûreté les circonstances du rapt de la pauvre femme. Il me donna un agent de son service, un garçon intelligent qui, à l'aide d'indices qui eussent échappé à bien d'autres, devina quelle était la misérable femme capable de l'enlèvement de Catherine Devoissoud.

—Vous connaissez cette femme? demanda Blanche.

—Cette femme, c'est Mme de Linières, répondit M. Delort.

—Mme de Linières! Celle qui a recueilli, sauvé mon enfant! C'est impossible! Il s'agit d'une autre portant le même nom, docteur!

—La prétendue mère adoptive de votre fille et l'aventurière qui, dans un but que j'ignore encore, a fait disparaître Catherine Devoissoud, c'est la même, madame.

—Quelles raisons avez-vous de le penser?

—Mme de Linières est l'amie de M. de Montaiglon, sa complice dans un guet-apens tramé contre Fanchon...

—La chère enfant m'a dit quelques mots de cette ignoble conduite de M. de Montaiglon envers elle; le jour de ses fiançailles avec M. de Beauchamp, Fanchon m'a confié son aversion, sa haine pour cet homme et aussi pour mon beau-frère, pour Gaston.

—M. de Pervençère, M. de Montaiglon et Mme de Linières sont associés pour une œuvre infernale.

—Laquelle?

—Dans l'espoir de vous arracher une fortune qu'ils attendent de votre reconnaissance, et pour que cette reconnaissance de votre part paraisse leur être due, ces personnages ont conçu un projet monstrueux, celui de vous présenter comme votre enfant le fils adoptif de Mme de Linières.

—Oh! mon dieu! s'écria Blanche en se tordant les bras.

—Comment avez-vous découvert ces affreux projets? questionna Renaud d'une voix rauque.

—L'agent de la Sûreté qui m'accompagne, qui loge dans les environs, connaît de longue date Mme de Linières, une aventurière qui se nomme en réalité Adèle Traversin; cet agent a appris le départ de cette femme, de son fils, de M. Gaston de Pervençère et de Montaiglon pour le Palais des Roses; il se demandait ce que la femme pouvait venir faire ici; ce que vous m'avez dit me le fait deviner: d'accord avec votre frère et M. de Montaiglon et certainement sous leur inspiration, Mme de Linières va vous présenter comme étant votre fils quelque garçon perdu de vices, abruti de débauche et couvert de dettes... Mais Dieu n'a pas voulu que ce projet infâme réussît, Dieu n'a pas voulu que vos baisers de mère ne s'égarassent sur un front indigne!

—Et Gaston, mon frère, prête les mains à ce crime monstrueux! s'écria Renaud en se dressant et parcourant la pièce à grands pas.

Blanche, la gorge serrée par l'horreur, la poitrine oppressée, regardait M. Delort avec une sorte d'épouvante.

—Je devais vous prévenir des complots tramés contre vous, des men-onges échafaudés avec art pour vous tromper, pour vous faire accepter comme votre fils celui d'une aventurière.

—Ne reverrai-je donc jamais mon enfant! sanglota Blanche.

Renaud avait repris sa place auprès de M. Delort:

—En arrivant ici vous ignoriez cet affreux complot: notre conversation seule vous l'a fait deviner?

—Oui, monsieur de Pervençère, c'est seulement en vous entendant causer que le plan de ces coquins m'est apparu.

—Pouvez-vous me dire pourquoi vous désirez voir Mme de Linières?

—Pour l'obliger à me dire où, sur l'ordre de M. de Montaiglon et de votre frère, elle a séquestré Catherine Devoissoud et si elle refuse de parler, d'exiger son arrestation immédiate. C'est pour procéder à cette arrestation que je suis accompagné d'un agent de police, répondit M. Delort avec force.

Il continua:

—Je veux arracher cette pauvre Catherine à ses bourreaux. Je veux que Fanchon, après les souffrances qu'on lui a fait injustement endurer, puisse se jeter dans les bras de sa mère!

« Monsieur de Pervençère, je vous en demande pardon, mais, si Mme de Linières, si votre frère, si M. de Montaiglon refusent de me rendre Catherine Devoissoud, je ferai un scandale, je déposerai une plainte contre ces bandits!

M. Delort avait parlé avec une exaltation croissante. Il considéra Renaud et Blanche, remarqua leur pâleur, le tremblement de leurs membres.

Il s'écria d'un ton navré:

—Je viens ajouter à votre souffrance... Vraiment cette situation est atroce!... Je ne puis pourtant pas laisser assassiner une malheureuse femme que sa confiance en moi a perdu!... Je ne puis vous laisser si cruellement tromper par ces bandits!

—Vous faites votre devoir, docteur, et nous vous aiderons de toutes nos forces, déclara Renaud d'une voix vibrante de résolution, car, nous aussi, nous ferons passer le devoir avant toute chose; n'est-ce pas, ma chère Blanche?

—Dieu me donnera la force de vaincre ma douleur. Il soutiendra mes forces qui chancelent sous le poids de cette nouvelle épreuve!... Je ferai ce que vous jugerez convenable, je dirai ce que vous me conseillerez de dire... En ce moment, j'ai la tête perdue!

Blanche tomba dans une morne rêverie.

Elle avait cru revoir son enfant. Il lui fallait renoncer à ce bonheur. Cet écroulement de toute sa joie l'écrasait, l'anéantissait.

Il lui semblait que la respiration allait lui manquer, que ses yeux allaient se fermer pour jamais.

Elle se raidit contre cette impression et s'adressant à son mari:

—Renaud, mon cher Renaud, comment avons-nous pu croire aux paroles des monstres qui ont voulu ta mort!... Comment avons-nous pu espérer que ces misérables fussent capables d'une bonne action!... Et il me faut les voir!... Je devrai leur sourire! les remercier lorsqu'ils me présenteront celui qu'ils prétendent être mon fils!

« Et je devrai rendre à ce jeune homme ses caresses! Je devrai répondre à ses baisers par des baisers!... Il me faudra presser dans mes bras la créature de ces misérables!

Blanche jeta un cri et cachant son visage dans ses mains:

—Non jamais!... Jamais, Renaud!... Je ne le pourrai pas!... Ne me demande pas de jouer cette honteuse comédie: mon cœur se soulève de dégoût à cette pensée! Ma chair frissonne de répulsion!... Non, Renaud, mon cher Renaud, je ne veux pas les voir! Je ne veux pas que ce jeune homme choisi par eux dans la fange où il vivent s'approche de moi!... Je ne veux pas endurer ce supplice de le presser sur mon cœur! Non, cela ne se peut pas!...

« Mon cher Renaud, monsieur Delort, évitez-moi cette torture, la souillure ineffaçable de ce contact!

—Mme de Pervençère a raison, elle ne peut se prêter à ce honteux stratagème de feindre l'amour maternel, de répondre aux criminels desseins de cette bande d'infâmes par une comédie indigne d'elle, déclara M. Delort.

—Je suis de votre avis, docteur, mais, que faire? demanda Renaud.

—Je ne vois qu'un moyen; il faut que vous soyez absents tous deux... Vous n'avez pas reçu le dernier télégramme de votre frère vous annonçant la maladie de Mme de Linières et le retard qui en est la conséquence.

Pris d'inquiétude vous êtes parti avec Mme de Pervençère au-devant de ceux que vous attendiez avec une impatience bien explicable... D'ailleurs, toute explication est bonne et devra suffire à ces coquins.

—Mais, qui les recevra en notre absence?

—Moi, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

—Oui, monsieur Delort, oui, s'écria Blanche, vous avez raison, c'est ce qu'il faut faire ! Je vous remercie de votre proposition. . . . Vous direz à ces gens ce que vous voudrez, vous les installerez ici si vous le trouvez bon. . . . Renaud, partons, partons. . . . S'ils allaient venir ! Si je les voyais entrer, je crois que je tomberais foudroyée !

Renaud frappa sur un timbre.

Un domestique parut.

—Faites atteler. . . vivement. . . nous partons en voyage. . . pour plusieurs jours. . . M. le docteur Delort demeure ici en notre absence. . . il recevra les visites que nous attendions. . . vous lui obéirez comme à moi. . . allez et faites vite.

Il se tourna vers sa femme :

—Ma chère Blanche, apprêtez-vous, nous partons.

—Où irons-nous ? mon cher Renaud ?

—Auprès de Mme de Beauchamp pour essayer de la consoler ou pleurer avec elle.

Une heure après, Renaud et Blanche avaient quitté le Palais des Roses.

XXVII

M. Delort envoya chercher Fadard. L'agent vint aussitôt. Il avait hâte de savoir.

—Eh bien ? questionna-t-il.

—Mme de Linières et ses complices n'arriveront que demain.

—Vous avez dit à Mme de Pervençère le motif de votre visite.

—Oui. Et j'ai appris la cause de la venue de Mme de Linières ici.

—Très bien ! s'écria Fadard ; cela peut être utile. . . Il est toujours utile de savoir. . . Est-ce intéressant ? questionna l'agent.

—C'est ignoble !

—Ignoble ! Ah ! ah !. . . Eh bien, cela ne m'étonne pas. . . Vous ne voyez pas d'inconvénient à me faire. . . .

—J'y vois, au contraire, de grands avantages que je vous expliquerai plus tard. . . Voici les faits en deux mots :

—Il y a dix-huit ans, je crois, un enfant, un petit garçon de deux ou trois ans, fut enlevé à Mme de Pervençère ; son mari voyageait en Afrique. . . .

—Je connais cette histoire et l'énergie de Mme de Pervençère.

—Bien : Mme de Pervençère demeurait ici avec son enfant lorsqu'il lui fut enlevé et jamais, malgré toutes les recherches, on ne put le trouver.

—Cette perte de leur enfant est pour M. et Mme de Pervençère un sujet incessant de douleur.

—M. Gaston de Pervençère et M. de Montaiglon, deux débauchés, deux joueurs, se dirent qu'il y avait une mine d'or dans l'exploitation de ce sentiment.

—S'ils retrouvaient l'enfant, M. Renaud de Pervençère les ferait riches.

—Mais, il leur parut plus facile, moins fatigant d'inventer un faux Georges de Pervençère — l'enfant se nommait Georges — que de se mettre à la recherche du véritable qu'ils craignaient fort de ne pas plus trouver que ceux qui les avaient précédés dans ces investigations.

—Ils s'adressèrent à Mme de Linières qui proposa son fils ; le jeune homme fut accepté par M. Gaston de Pervençères et par M. de Montaiglon, qui le stylèrent, c'est-à-dire qu'ils lui racontèrent en détail les circonstances de l'enlèvement.

—C'est du moins ce que je dois supposer. Puis, le garçon mis au point, ils écrivirent à M. de Pervençère et à sa femme qu'ils avaient, après mille fatigues, retrouvé l'enfant, qu'ils le leur amenaient ainsi que la brave et digne femme qui lui avait servi de mère.

—Tiens ! Tiens ! Tiens ! Pas mal imaginé ! L'opération pouvait être fructueuse, remarqua Fadard.

—Et elle eût réussi sans mon arrivée et les révélations que j'ai dû faire sur la prétendue Mme de Linières, j'ai donné, sur cette femme, les renseignements édifiants que je tenais de vous. . . .

—Et qui sont absolument exacts, souligna l'agent.

—Je n'en doute pas, M. de Pervençère n'en a pas douté non plus. En apprenant l'enlèvement dont elle s'était rendue coupable, ses relations déjà anciennes avec M. de Montaiglon et la tentative odieuse tramée contre Fanchon, M. de Pervençère a compris à quels ignobles calculs ces gens s'étaient livrés.

—Pardon, docteur, si je vous interromps, fit l'agent de police, mais comment se fait-il que M. et Mme de Pervençère ne soient pas avec vous ?

—Je vais vous le dire. En apprenant ces monstruosité, Mme de Pervençère fut prise d'un tel dégoût qu'elle supplia son mari de partir, il lui semblait impossible de recevoir ces gens, d'affecter de croire à leurs mensonges, d'accepter les caresses du jeune homme qu'on lui présenterait comme son fils et de les lui rendre ; à cette pensée elle frissonnait comme au contact d'un hideux et froid reptile.

—M. de Pervençère ne voulut pas que les coquins qui avaient conçu ce misérable dessein jouissent de la satisfaction de profaner les sentiments sacrés de Mme de Pervençère. Tous deux sont partis en voyage me laissant maître de la place, ordonnant aux domestiques de m'obéir comme à eux-mêmes. Voilà où nous en sommes, termina M. Delort.

—La situation est excellente, déclara Fadard. Il nous faut, docteur, dresser le plan à exécuter quand arriveront nos personnages.

—Je m'en rapporte à vous sur les moyens. Je n'exige qu'une chose : que Mme de Linières me conduise auprès de Catherine Devoissoud, qu'elle m'y conduise de suite où je dépose immédiatement une plainte contre toute cette bande de coquins, à commencer par M. Gaston de Pervençère !

—Je vous en prie, docteur, ne vous emportez pas. . . Il faut agir avec prudence. . . évitons d'avoir recours aux menaces. . . de la douceur. . . du moelleux. . . .

—Vous êtes bon, vous, avec votre moelleux !. . . Cette pauvre Mme Catherine souffre pendant ce temps. . . Fanchon va être remise en liberté d'un jour à l'autre ; ne me trouvant pas à Beauchamp elle partira avec Georget à Paris. Voyez-vous ces enfants apprenant que leur mère a été arrachée par surprise de chez moi !. . . Fanchon devinera au portrait qu'en fera Germain que la femme qui s'est chargée de cette besogne est Mme de Linières, la complice, la créature de Montaiglon. . . La pauvre enfant sera désespérée.

—Oui, il faut que Mme de Linières parle et, pour cela, ne vous occupez de rien, laissez-moi l'entretenir en particulier ; j'emploierai des moyens qui ne sont pas à votre disposition.

—J'ai confiance en vous, monsieur Fadard, oui, j'ai une absolue confiance en vous ; mais, je tiens à connaître ces moyens ! S'ils ne me semblent pas devoir réussir, j'en reviens à mon projet : je fais flanquer tout le clan en prison ! il faudra bien que ces gens-là parlent. . . On a eu tort d'abolir la torture ! Saperlipopette ! Avec des brigands pareils tous les moyens sont bons, légitimes ; je la tenaillerais, moi, cette vieille coquine !

Fadard éclata de rire.

—Vous n'y allez pas par quatre chemins, docteur ! Non, écoutez-moi, je vais vous exposer ce que j'ai l'intention de faire.

Fadard sortit de sa poche une feuille de papier.

—J'ai contre elle un mandat facultatif, je puis arrêter ou ne pas arrêter Adèle Traversin dite de Linières. Si elle nous conduit auprès de Mme Catherine Devoissoud je la laisse en liberté. Si elle refuse, je "l'emballe" elle et son fils.

—Sous quelle inculpation ?

—Réfractaire, il n'a pas tiré au sort. Il n'a pas d'état civil. Il y a longtemps que je surveille le louveteau. Il y a déjà des plaintes en escroqueries contre lui.

—C'est ce filou, ce lâche qu'ils ont imaginé de donner comme enfant à cette admirable femme qui a nom : Blanche de Pervençère.

—Dame, docteur, il y avait des millions à remuer !

—Ces bandits me retournent l'estomac de dégoût, pouah !

—Je me charge de Mme de Linières, elle parlera, docteur, n'en doutez pas. Mais, vous, qu'allez-vous dire à M. Gaston et à son ami, M. de Montaiglon ?. . . Comment allez-vous leur expliquer votre présence et l'absence de M. et Mme de Pervençère ?

—Je vous assure n'y avoir pas pensé encore. . . En effet, cela est assez embarrassant.

—Voulez-vous me permettre de vous donner un conseil ?

—Je vous en prie.

—Puisque vous êtes autorisé à commander aux domestiques, ordonnez-leur de dire que vous êtes arrivé après le départ des propriétaires, que vous ne les avez pas vus. Cela évitera des explications dangereuses avec ces gens-là que nous devons ménager.

—Vous prétendez être prêt à partir, n'être venu que dans l'intention de saluer M. et Mme de Pervençère. Vous prendrez congé de ces gens et les laisserez ici. . . .

—Je ne demande pas mieux ; si je parlais, je serais capable de dire tout ce que j'ai sur le cœur.

—Ne dites rien et venez me trouver à mon hôtel où je serai avec Mme de Linières. D'ici à demain, j'aurai inventé un truc pour la séparer de ses compagnons.

—C'est entendu, mais, je vous le répète, si Mme de Linières ne parle pas, assez de précautions, je casse tout !

—Vous n'aurez rien à casser, je réussirai.

—Si vous restiez ici ? . . . Non, vous préférez loger à l'auberge ?

—C'est indispensable ; il ne faut pas que l'on me voie.

—En ce cas, bonsoir. Aussitôt ces gens arrivés, je leur tire ma révérence et je vous rejoins. Ils se débrouilleront comme ils l'entendront.

—Je ne vois pas autre chose à faire.

—A demain, monsieur Fadard.

—A demain, docteur.

L'agent de police parti, M. Delort, avant de se mettre au lit, fit la leçon aux domestiques, qui promirent de faire ce qu'il désirait.

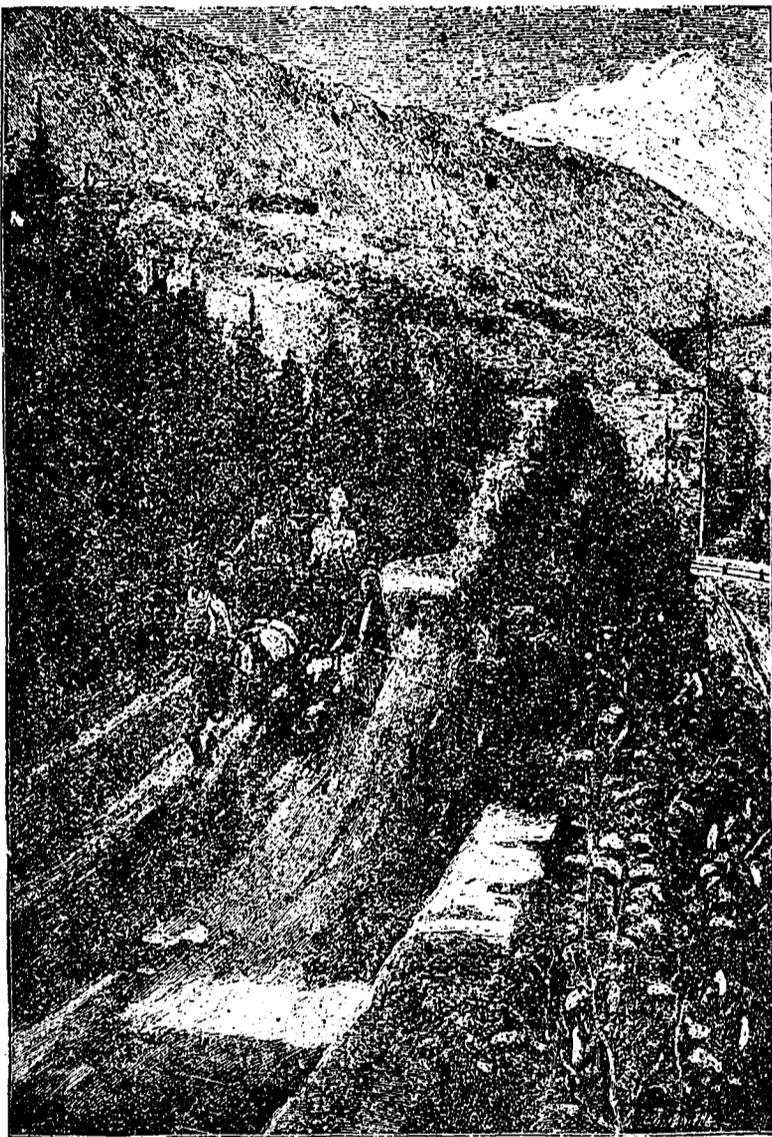
Le médecin dormit mal. Toute la nuit, il rêvassa à ce qu'il venait d'apprendre et, s'indignant, lançait contre Gaston de Pervençère, Montaiglon, Mme de Linières et son fils de véhémentes imprécations.

Puis, la pensée lui vint que, peut-être, ils avaient assassiné Catherine Devoissoud. Il ne put rester au lit. Il étranglait de colère et d'inquiétude.

Au petit jour, M. Delort se promenait déjà dans le parc.

Il était dans un état d'énerverment qui ne lui permettait pas de tenir en place. Après le déjeuner, il fit atteler et alla trouver Fadard à son auberge :

—Est-ce qu'ils ne vont pas arriver !... Je me brûle le sang !...



Une heure après, Renaud et Blanche avaient quitté le Palais des Roses. (P. 16, col. 1)

Est-ce qu'au dernier moment, ils n'auraient pas reculé devant les responsabilités à encourir ?

—Je ne le crois pas, docteur, s'ils sont pincés tout se prétendront de bonne foi. Ce ne sont pas gens à se refuser, par crainte ou scrupule, de mordre au splendide gâteau qu'est la fortune de M. de Pervençère.

—Vous avez raison, Fadard, je manque de sang-froid... Ah ! c'est que si je ne retrouve pas cette bonne Catherine !... Si l'anchon me demande sa mère et que je sois obligé de lui répondre : "Ma chère enfant, des bandits l'ont enlevée, je ne sais ce qu'elle est devenue", la pauvre fille en mourra de chagrin.

Fadard n'écoutait plus le docteur. Il prêtait l'oreille, se levait vivement, ouvrait la fenêtre, revenait vers M. Delort et, d'une voix haletante :

—Les voici... ils montent la côte... Retournez au château... Vous direz à Mme de Linières, en particulier, que vous êtes chargé, par Mme de Pervençère, d'une commission confidentielle... Vous me l'amenez.

—Si elle refuse de me suivre ?

—Si dans une heure vous n'êtes pas ici avec elle, je me présente

au Palais des Roses avec deux gendarmes et je l'arrête... Allez, docteur, allez !

M. Delort se fit reconduire au château, devant la voiture dans laquelle se trouvaient ceux que, depuis le matin, il attendait avec tant d'impatience.

—Voici M. Gaston et ses amis, dit-il au valet de chambre.

—Que leur dirai-je ?

—Vous les ferez entrer au salon sans leur faire connaître l'absence de vos maîtres... Lorsqu'ils seront installés, vous ferez semblant d'aller annoncer des visiteurs, vous reviendrez et prierez Mme de Linières de vous accompagner... Elle devra croire, à votre air, que Mme de Pervençère la demande.

—Que ferai-je de cette dame ?

—Vous la ferez monter dans la voiture qui vient de me conduire à l'auberge. Je serai dans cette voiture... Le cocher que j'ai prévenu enlèvera son attelage et...

—Et je me trouverai avec M. Gaston de Pervençère et d'autres personnes...

—Vous leur apprendrez alors l'absence de vos maîtres... C'est l'ordre de M. de Pervençère, ajouta gravement M. Delort.

—Ce sera fait et bien fait, monsieur le docteur.

M. Delort s'esquiva au moment où les personnes attendues montaient le perron. Il gagna sa voiture sans être aperçu d'eux et dit quelques mots au cocher.

—Nous y serons en deux minutes, répondit celui-ci.

Quelques instants après, Mme de Linières, précédée du valet de chambre, se trouvait près de la voiture. Le domestique ouvrait la portière en disant :

—Si madame veut bien y monter...

—Où me conduit-on ?

—Mes maîtres désirent vous parler en particulier, répondit le domestique.

Mme de Linières monta dans la voiture.

En apercevant le docteur Delort, elle ne put retenir un cri d'effroi. Elle voulut redescendre, mais le cocher enlevait son attelage qui partit au galop.

—Suis-je donc si fâcheux à voir, madame, fit le vieillard, que vous ne puissiez supporter un instant ma présence ?

—Non, monsieur, je vous demande pardon... Je m'attendais à voir Mme de Pervençère... Je n'ai pas su réprimer un mouvement de surprise... Mais, où allons-nous de ce train d'enfer ?

—Je vous avoue que je l'ignore, madame.

—Comment, vous ne savez pas où nous allons ?

—Ceci semble fort vous étonner. Avez-vous oublié ce refrain d'une chanson aussi vieille que nous : "Peut-on savoir où Dieu nous conduira ?"

Mme de Linières jeta sur le vieillard un regard chargé de méfiance et de haine.

La voiture s'arrêta. M. Delort aida galamment sa compagne à en descendre, lui offrit le bras et la conduisit dans la pièce où se tenait l'agent de police.

Elle le reconnut du premier coup d'œil et s'arrêta clouée au sol par l'épouvante.

—Je suis chargé de vous conduire auprès de Mme de Pervençère qui désire vous entretenir sans témoins... Mme de Pervençère nous attend, venez, madame.

Mme de Linières se dit qu'il ne fallait pas manifester de l'effroi... Ce que disait Fadard pouvait être vrai... Pourquoi, on laissant voir de la crainte, avouer en quelque sorte sa culpabilité ?

Elle suivit donc docilement Fadard et M. Delort. Ils remontèrent tous trois en voiture.

Ce que Fadard voulait avant toute chose, c'était éloigner Mme de Linières de ses amis, de l'avoir seule sous la main.

Ils gagnèrent dans un galop fou la première station de chemin de fer.

—Vous direz aux amis de madame qu'appelée par Mme de Pervençère, elle ne peut retourner au château, dit M. Delort au cocher.

—Bien, monsieur.

—Où m'attend Mme de Pervençère ? demanda Mme de Linières.

—A Lyon, madame, répondit Fadard en s'inclinant.

En arrivant à Lyon, M. Delort, Fadard et Mme de Linières descendirent dans le meilleur hôtel de la ville.

—Nous sommes arrivés, madame, fit M. Delort lorsqu'ils furent tous trois dans une pièce qu'ils avaient retenue et où ils commandèrent qu'on leur servit à dîner.

—Mme de Pervençère va-t-elle venir nous trouver ici ?

—Assez de grimaces auxquelles vous ne croyez pas plus que moi, dit durement Fadard, j'ai un mandat d'amener contre vous, le voici...

Il le tira de sa poche.

—Vous avez l'ordre de m'arrêter !... Que me reproche-t-on ?

—L'enlèvement et la séquestration de Catherine Devoissoud, répondit le policier. Si cette femme est morte, si elle a été assus-

sinée, l'inculpation sera transformée en complicité d'assassinat avec préméditation et guet-apens. . . .

—C'est là, vous le comprenez, une chose très simple.

Mme de Linières était atterrée. Elle essaya cependant de payer d'audace et, bien qu'elle fût pâle comme une morte, elle partit d'un éclat de rire strident :

—Vous êtes fou, mon cher monsieur ! . . . Quelle est cette histoire de brigands ?

—La vôtre et celle de vos complices, chère madame, et vos complices sont : M. Gaston de Pervençière, M. de Montaiglon et le jeune homme que vous appelez votre fils.

Mme de Linières fut prise d'une crise de nerfs.

Le docteur Delort la soigna.

—Ce n'est rien, dit-il. Cette dame a éprouvé une telle contrariété !

En effet, Mme de Linières revint à elle.

Longtemps, elle demeura silencieuse, méditant.

M. Delort et le policier devinèrent aisément qu'elle se demandait ce qu'elle devait faire. Continuer à nier ? Elle serait arrêtée, emprisonnée, jugée et condamnée inévitablement.

Son René serait perdu pour elle, accusé aussi peut-être ! M. de Montaiglon, M. Gaston de Pervençière ne pourraient la sauver !

Eux-mêmes ne seraient-ils pas également arrêtés ?

Ne l'étaient-ils pas déjà ?

Cette dernière pensée la décida. Puisqu'elle courait la chance d'échapper au châtiment, elle parlerait.

La partie était perdue. Il ne fallait plus songer à la fortune. Fadard avait vu dans leur jeu !

—Essayons de sauver ce qui reste, la liberté. On verra plus tard, se dit-elle.

Cependant, elle continuait à se taire, à réfléchir, elle cherchait, à tout hasard, à diminuer sa part de responsabilité dans l'enlèvement de Catherine Devoissoud.

Comment faire du crime une faute légère ?

Mme de Linières, soudain, se décida à parler. Ses regards étaints se ranimèrent. Elle avait trouvé le mensonge propice, l'excuse acceptable.

Elle plaidait la bonne foi.

Montaiglon s'en tirerait comme il pourrait !

—Je vais vous dire la vérité, messieurs, dit-elle d'un ton résigné.

Elle fit une pause après ce début.

M. Delort tremblait d'impatience :

—Où avez-vous séquestré Catherine Devoissoud ? Répondez sans ambages. . . .

—Et surtout dites la vérité, tout de suite, car, si nous ne trouvons pas Mme Catherine Devoissoud où vous allez nous conduire, c'est le bloc en cinq secs et sans explications ; vous vous entendrez avec le juge, ma chère madame.

—Je vais vous dire la vérité tout entière, sans restrictions. M. de Montaiglon, pour une raison qu'il ne m'a pas dite, pour un motif que j'ignore, désirait entretenir Mme Devoissoud avant qu'elle vît sa fille. Il était convenu qu'elle ne la recevrait pas s'il se présentait chez le docteur Delort.

—M. de Montaiglon connaît donc Catherine Devoissoud ? questionna Fadard.

—Je le suppose. . . . Toujours est-il que M. de Montaiglon me pria d'amener cette dame dans une maison de campagne qu'il possède aux environs de Paris. . . .

—Où cela ? demanda vivement M. Delort.

—A Mandres, sur les bords de l'Hyères.

—Je connais, continuez, fit Fadard.

—M. de Montaiglon m'assura que le docteur Delort serait témoin de cet entretien ; qu'il n'avait aucune intention coupable. . . . Il me conseilla, pour décider Mme Devoissoud à me suivre, à ne pas parler de lui, à ne faire mention que du docteur.

—C'est ce que j'ai fait, continua Mme de Linières, avec une simplicité, une candeur d'accent merveilleux, j'ai conduit cette dame auprès de M. Delort et de M. de Montaiglon. . . .

—Qu'y a-t-il de répréhensible à cela ?

—On vous le dira plus tard, répondit le policier.

Et, aussitôt :

—Nous partons pour Mandres, c'est sur la ligne de Lyon. En route, nous prenons le premier train.

—Je voudrais bien un kouillon en attendant, déclara Mme de Linières.

—Au buffet de la gare, répondit Fadard.

Une voiture les conduisit à la station.

Un train partait. Ils n'eurent que le temps de prendre leurs billets et de monter en voiture.

—Je serai morte de faim avant d'arriver, gémit Mme de Linières.

—Je vous prendrai un sandwich au premier arrêt, promit le policier.

—Qui vous a reçu à Mandres ? Est-ce M. de Montaiglon ? questionna M. Delort.

—Non, je n'ai pas vu M. de Montaiglon. Un domestique a fait entrer Mme Devoissoud dans un salon, moi, je suis partie. Ce que vous et M. de Montaiglon vouliez dire à cette dame ne m'intéressait pas. . . . Je ne pouvais deviner que M. de Montaiglon eût menti en m'assurant de votre présence, docteur.

—Hein ? fit Fadard s'adressant à M. Delort, elle n'est pas maladroite ma cliente ? . . . C'est assez ingénieux sa petite histoire. . . . Il y a du plaisir à travailler avec des gens d'esprit ! . . .

—Je n'ai pas la prétention d'avoir de l'esprit, il me suffit d'être honnête et sincère.

Mme de Linières lança cette phrase avec une dignité qui fit éclater de rire l'agent de police.

—C'est magnifique ! . . . Splendide ! . . . Épatant ! . . . fit-il en battant des mains.

Il reprit d'un ton de gravité comique :

—J'irai de deux sandwiches et d'une bouteille de vin. . . que nous partagerons.

—Bien volontiers, cher monsieur, répondit Mme de Linières avec une affabilité du meilleur ton.

Elle paraissait avoir recouvré son calme et son audace.

Ce voyage fut pour M. Delort un supplice, une véritable torture.

La tranquillité affectée de Mme de Linières ne lui ôtait nullement ses appréhensions au sujet de Catherine Devoissoud.

La retrouverait-il vivante ?

Serait-elle encore dans la maison dont parlait la misérable aventurière qui était devant lui ? Cette misérable, cette complice de Montaiglon, ne mentait-elle pas impudemment ?

Enfin, on arriva à Mandres.

Il faisait nuit.

Mme de Linières fit arrêter devant une grille la voiture qui les avait amenés de la gare desservant la petite ville.

Elle sonna. Personne ne vint.

Par les interstices des volets du pavillon où logeait Mirdoux, le concierge-geôlier, elle regarda et n'aperçut pas de lumière.

M. Delort et Fadard se regardaient et leurs regards disaient éloquentement :

—Cette femme a menti.

Le policier surveillait tous les mouvements de Mme de Linières. Il tâta si dans sa poche anglaise se trouvait son revolver. Par prudence, il avait donné l'ordre au cocher d'attendre et lui avait montré sa carte d'agent de police.

Fadard prenait ses précautions. Il ne fallait pas tomber dans un piège. Il savait l'ancienne sage-femme, Adèle Traversin, capable de tout.

Elle semblait inquiète, troublée.

De sa voix goguenarde, le policier lui dit :

—Je crois que nous allons repartir pour Paris voir le quai des Orfèvres. . . . Chère madame, vous nous avez joué un tour de votre façon, mais vous n'avez pas gagné la partie. Je vous tiens.

—Je vous assure que j'ai dit la vérité, que c'est ici que j'ai amené Mme de Devoissoud.

Elle paraissait vraiment inquiète, nerveuse. Elle tira de nouveau la sonnette, ne lâchant pas la chaînette qui la faisait tinter.

Rien ! Personne !

Mme de Linières éprouva une horrible angoisse ; est-ce que Montaiglon, sans qu'elle le sût, avait ordonné à Mirdoux d'assassiner Catherine !

A cette pensée, elle trembla de tous ses membres.

—Je suis perdue, se dit-elle.

Cependant, Fadard tournait le bouton d'une petite porte latérale et cette porte s'ouvrait. Il entra dans la propriété avec M. Delort et Mme de Linières, puis, dans le pavillon servant de logement au concierge.

Le local était vide.

—Cette maison est donc abandonnée ? Qu'est-ce que cela signifie ?

M. Delort frémissait d'inquiétude et de rage.

Il prit Mme de Linières par un bras et d'une voix rauque :

—Conduisez-nous, dit-il, dans la pièce où vous prétendez avoir vu entrer Catherine Devoissoud.

Mme de Linières suivit une allée bordée d'arbres, monta un perron, donnant accès dans la maison d'habitation, pénétra dans un vestibule, désigna une porte et dit :

—C'est là. . . Là. . . dans cette pièce.

Elle était pâle et sa voix tremblait.

Fadard poussa la porte, entra dans la pièce avec M. Delort et Mme de Linières.

Ils se trouvèrent dans une obscurité complète.

Il semblait n'y avoir personne. On n'entendait aucun bruit.

Le policier frotta une allumette.

M. Delort jeta un cri ; il venait d'apercevoir Catherine étendue sur un lit.

—Là. . . Elle est là, fit-il en s'avancant rapidement.

Catherine, blanche comme une cire, semblait morte.

M. Delort appuya son oreille contre la poitrine de la malheureuse femme inanimée.

Fadard et Mme de Linières attendaient silencieux, émus, la gorge serrée.

Le policier songeait à la douleur du docteur s'il constatait la mort de Catherine. Mme de Linières, elle, se disait, que si celle qu'elle avait séquestrée était morte, elle était perdue.

Aussi un éclair de joie véritable éclaira-t-il ses regards, lorsque le médecin se releva en s'écriant :

— Elle vit !... Une simple défaillance ! Des soins la tireront aisément de là.

Et s'adressant à Catherine :

— Fanchon est libre... je viens vous annoncer cette bonne nouvelle. Vous allez la revoir... je suis le docteur Delort... Nous m'entendez ? Vous reconnaissez ma voix... Revenez à vous... aucun danger ne vous menace plus...

Mme de Linières avait sur elle un flacon de sels anglais. Elle le tendit au médecin qui le fit respirer à la malade. Celle-ci ouvrit les yeux. Elle reconnut le docteur et essaya de se soulever. Elle n'en eut pas la force.

M. Delort la souleva et lorsque la bonne Catherine fut sur son séant :

— Fanchon ?... Georget ? questionna-t-elle.

— Libres tous deux, madame Catherine, vous allez les revoir.

Des larmes coulèrent des yeux de la pauvre femme et roulèrent sur son pâle visage. Elle joignit les mains et murmura attendrie :

— Mes enfants !... Mes chers enfants !...

M. Delort pria Fadard d'aller faire préparer une potion chez le pharmacien.

— Le cocher vous conduira, dit-il.

Fadard accepta la commission, mais il dit en regardant Mme de Linières :

— Chère madame, j'ai besoin de causer avec vous ; je vais prendre la liberté de vous enfermer avec M. Delort.

Il partit et l'on entendit la clef tourner dans la serrure.

Cependant, Catherine revenait peu à peu à elle.

— J'ai soif, dit-elle.

Mme de Linières prit une carafe sur la cheminée, un verre sur la table, l'emplit d'eau et le présenta à la malade.

Catherine les regards fixes, ne fit pas un mouvement !

— Misérable !... C'est cette femme qui m'a enfermée ici, fit-elle d'une voix que l'effroi faisait rauque.

M. Delort la tranquillisa.

— Il y a eu malentendu, expliqua-t-il, ne craignez rien, madame Catherine, je suis auprès de vous... Vous me savez votre ami ?

Catherine tourna vers le vieillard des regards remplis de reconnaissance, puis elle prit le verre d'eau et but avidement.

Elle se sentit mieux.

— Cela me fait du bien, dit-elle... Je ne sens plus qu'une forte douleur dans la tête.

— On va vous apporter une potion qui achèvera de vous remettre.

— Oh ! que j'ai souffert !... Je croyais ne jamais revoir mes enfants !

— Dans quelques jours, madame Catherine, ils seront auprès de vous.

— Pourquoi ne vous accompagnent-ils pas ?

— Ils sont à Beauchamp, répondit évasivement le médecin ; nous n'étions pas certains de vous trouver ici.

Fadard revint avec la potion dont la malade absorba une cuillerée. Bientôt après elle s'endormit d'un sommeil calme.

Le lendemain matin elle se sentit assez forte pour se lever.

M. Delort loua une voiture qui le ramena à Passy avec la pauvre Catherine ; Fadard et Mme de Linières étaient du voyage. Ils le continuèrent jusque dans les bureaux de la Sûreté.

— Mon chef désire vivement vous entretenir, chère madame, fit le policier en un sourire engageant.

Mme de Linières pinça les lèvres et ne répondit pas.

XXVIII

En ne trouvant pas Renaud et Blanche au Palais des Roses, on ne voyant pas revenir Mme de Linières, Gaston de Pervençère, Montaiglon et le jeune René s'inquiétèrent.

Qu'est-ce que cela signifiait ?

Que se passait-il ?

Gaston envoya un domestique s'informer. Cet homme chercha d'abord le cocher pour le questionner. Il ne le trouva pas. Il se

rendit à l'auberge et apprit que la dame, le vieux monsieur et le voyageur descendu dans la maison étaient montés en voiture et s'étaient fait conduire à la station voisine.

— Ils n'ont pas laissé un mot d'écrit !... Une explication pour le château ?

— Non, rien ; ils sont partis comme si le diable était à leurs trousses, répondit l'aubergiste.

— Voilà une drôle de chose ! Tout le monde se sauve au moment de se montrer ! remarqua le domestique en riant.

— Je crois bien, à quelques mots que j'ai entendus, que la dame voudrait bien être ailleurs qu'avec l'homme qui l'attendait ici...

— Pourquoi cela ?

— Parce que m'est avis que c'est un agent de police venu pour l'arrêter.

— Pour l'arrêter ?

— Oui, pour l'arrêter... Elle n'a pas osé faire d'esclandre, elle a filé doux.

— Eh bien, voilà une agréable réponse à leur donner ! s'écria le domestique.

Ce n'était rien moins qu'agréable, en effet. Aussi, lorsque Gaston, en le voyant entrer, lui demanda :

— Quoi de nouveau, Jean ?

— Monsieur, la dame que vous attendez ne viendra pas.

— Pourquoi ?

— Elle est montée en voiture avec le docteur Delort et un autre monsieur ; ils se sont fait conduire à la gare.

— Quel est ce monsieur dont vous parlez ?

— Il paraît que c'est un agent de police.

— Un agent de police ! Que venait-il faire ici ?

— Dame, vous savez...

— Non, interrompit Gaston en jetant un regard inquiet à Montaiglon : si je le savais, je ne vous questionnerais pas...

Jean balbutia :

— J'ai entendu dire que la dame était arrêtée, quo...

— Ma mère !... Arrêtée !... Vous êtes fou !...

Le jeune René jeta ces exclamations d'une voix violente, mais en pâissant. Montaiglon éclata d'un rire sardonique :

— Oui, Jean, on vous a conté des sornettes.

Et, se tournant vers Gaston :

— Il ne serait pas convenable de demeurer ici en l'absence de M. et de Mme de Pervençère, nous attendrons à l'auberge leur arrivée dont on nous prévient.

Il prononçait ces mots du ton péremptoire auquel Gaston céda toujours. Il les soulignait d'ailleurs d'un regard expressif.

— C'est cela, parfaitement ; nous attendrons à l'auberge voisine le retour de mon frère et de ma belle-sœur, dit Gaston au domestique.

Gaston se sentait fort mal à l'aise. Il ne lui semblait pas que l'arrestation de Mme de Linières fût une folie et il se disait qu'il pouvait bien leur en arriver autant ; le mieux était de s'éloigner.

Au moment où ils se disposaient à quitter le Palais des Roses, un exprès de Renaud y arrivait. Il remit à Gaston un pli cacheté.

— De la part de M. Renaud de Pervençère, dit-il.

Il repartit aussitôt.

Gaston brisa le cachet et lut ce qui suit :

« Gaston, vous êtes un misérable. Après avoir tenté de me faire assassiner en Afrique, vous tentez maintenant de me voler ; le jeune homme que vous et votre complice, M. de Montaiglon, voulez me présenter comme mon fils, comme l'enfant enlevé depuis vingt ans à la tendresse de sa mère, ce jeune homme est le fils d'une aventurière, Adèle Traversin, qui se fait appeler Mme de Linières.

« La providence n'a pas permis que vous accomplissiez un nouveau crime plus lâche et plus odieux encore que ceux dont votre existence est souillée.

« Je vous ordonne de ne jamais plus vous présenter devant moi. Par respect pour le nom que je porte et qui, malheureusement, est aussi le vôtre, je ne veux pas vous dénoncer à la justice. Je ne porterai pas plainte contre M. de Montaiglon, contre le bandit dont les conseils font pour vous des ordres.

« Gaston, si vous n'étiez pas le dernier des lâches, je vous dirais : fuyez-vous sauter la cervelle, évitez ainsi l'échafaud que vous méritez.

« Ce conseil vous ferait hausser les épaules, à vous et à votre complice ; couverts de sang et de boue, vous tenez à la vie, misérables coquins !

« Vivez donc, vivez dans l'opprobre et le mépris de tous les honnêtes gens.

« Vous avez sans doute dissipé les sommes que vos mensonges m'ont extorquées, partez en Amérique, partez, et vous trouverez chez mon banquier de New-York assez pour vivre et trop peu pour faire le mal.

« Si j'apprends votre retour en France, Gaston, et quel que soit le scandale qui en résultera, je vous ferai arrêter, j'ai les preuves de vos crimes.

— Jo vous donne, à tous deux, misérables bandits, le temps du repentir.

— "RENAUD DE PERVENCHÈRE."

La lecture de cette lettre fit grincer les dents à Gaston. Ses traits se contractèrent affreusement. Sa physionomie revêtit une expression de haine et d'épouvante.

Il était démasqué !

Tous ses calculs et ceux de Montaiglon donnaient ce résultat : La misère !

Renaud lui faisait dédaigneusement l'aumône d'un morceau de pain !

Il tendit la lettre à Montaiglon :

— Tiens, lis ! fit-il d'une voix étranglée par la colère.

Montaiglon prit la lettre... Ses sourcils se froncèrent... Une flamme passa dans ses prunelles... Une sorte de rictus souleva le coin de sa lèvre et découvrit ses dents.

Le tigre prêt à se jeter sur une proie n'est pas plus effrayant que ne le fut Montaiglon.

— Nous restons ici, déclara-t-il, Gaston, fais-nous servir... .

Et comme l'autre le regardait, effaré :

— Je suis fatigué par le voyage ; j'accepte l'hospitalité que, par cette lettre, ton frère nous offre ; je présenterai à M. Renaud de Pervençhère mes remerciements.

— Servez de suite, commanda Montaiglon au domestique venu à son appel ; nous dînons et couchons ici.

Le jeune René, blême, tremblant, demanda :

— Que se passe-t-il ?... Je vous en prie, parlez ?... Il me semble que, s'il y a danger... il serait plus sage de se sauver !

Il se levait éperdu, cherchant la porte des yeux.

— Rasseyez-vous, jeune homme, ordonna Montaiglon, vous allez vous donner la fièvre.

René, grelottant de peur, prit place à table. Il n'avait pas la force de souffler. Chaque fois que la porte s'ouvrait pour livrer passage à un domestique apportant les mets, il se dressait à demi.

— Du calme, petit, faisait Montaiglon sardonique, vous reverrez votre bonne mère. Essayez donc de manger, cela vous donnera des forces.

Mais René n'était pas en situation de suivre ces conseils ; il s'éroulait de terreur.

— Allez vous coucher, lui dit Montaiglon durement.

René ne se le fit pas répéter ; il suivit un domestique.

— Vous borderez soigneusement le lit de cet enfant ; il a la fièvre, commanda Montaiglon au valet de chambre.

Il passa au fumoir avec Gaston.

— Que veux-tu faire ? Pourquoi rester ici ? questionna celui-ci.

— Pour me donner le temps de réfléchir, de concevoir un plan.

— Il ne nous reste qu'à filer en Amérique. Là-bas nous pouvons nous refaire.

— On ne se refait pas sans argent.

— Espères-tu en trouver ici ?

— Peut-être, répondit Montaiglon.

— Montaiglon, je t'en prie... .

— Bonsoir, interrompit Montaiglon.

Et il gagna la chambre qu'on lui avait préparée.

Montaiglon ne se coucha pas.

Lorsque tout fut éteint dans le château, il se leva, se rendit sans bruit dans la galerie de peinture où, grâce à sa parfaite connaissance des lieux, il arriva sans encombre, découpa avec un canif, en suivant adroitement la bordure d'or du cadre, un chef-d'œuvre de l'école italienne, roula la toile, la cacha sous ses vêtements et retourna dans sa chambre.

Le lendemain il dit à Gaston :

— J'ai réfléchi, nous n'avons rien à faire ici, partons... Mme de Linières peut faire la sottise de trop parler, de nous compromettre.

— C'est à quoi j'ai pensé toute la nuit, répondit Gaston.

— Moi aussi, déclara Montaiglon.

— Qu'allons-nous faire du jeune René ; nous n'allons pas nous embarrasser de ce diable ?

— Non, Gaston, nous allons l'envoyer à Paris.

Ils n'eurent pas à l'y envoyer ; René fut introuvable. Il s'était enfui au petit jour.

— Bon débarras ! déclara Montaiglon ; cet adolescent m'agaçait ; je me sens nerveux comme une femme... Et ton frère ! Il se conduit bien mal envers nous !... Je ne m'attendais pas à cela de sa part : Renaud m'a trompé.

— Nous qui pensions être si bien reçus !

— Qui lui rendions son fils ! Car, enfin, il devait le croire !

— Qui a pu le prévenir ?

— C'est inimaginable, Gaston ! Renaud devient d'une méfiance !... .

— Où peut-il être allé ?

— Ce n'est pas lui que je voudrais rencontrer.

— Qui donc, Montaiglon ?

— Fanchon et Georget !... Quels otages, Gaston ! Ils valent un million chacun !

— Renaud ne croira plus maintenant à notre parole.

— Nous lui donnerons des preuves, Gaston, que nous disons vrai.

— Il faudrait d'abord retrouver Georget.

— Cela est difficile, je l'avoue ; aussi, ai-je pensé à autre chose.

— A quoi as-tu pensé, Montaiglon ?

— A nous emparer de Fanchon ; nous la découvrirons aisément, elle !

— Blanche ignore qu'elle a une fille.

— Nous le lui apprendrons en dénonçant Catherine Devoissoud qui la lui a volée.

— Comment lui expliquerons-nous notre silence jusqu'à ce jour ?

— C'est bien simple ; nous pensions que l'enfant avait succombé dans la catastrophe où tu as failli trouver la mort, où tu as été dangereusement blessé ; ta belle-sœur était en danger de mort ; cette nouvelle l'aurait tuée ; notre devoir exigeait que nous gardions le silence... .

— Mais, depuis ?

— Depuis, Gaston, depuis nous cherchons Fanchon... nous ne pouvions parler avant que le hasard... .

— La Providence, mon cher Montaiglon.

— Avant que la Providence ne nous eût fait connaître que cette enfant que nous croyions morte était vivante, qu'elle avait été miraculeusement sauvée.

— Renaud ne nous croira pas : il est trop tard, Montaiglon.

— Il croira Catherine Devoissoud.

— Qu'y gagnerons-nous ?

— De rentrer en grâce auprès de ton frère. De plus, si Mme de Linières parle, nous expliquerons l'enlèvement de Catherine Devoissoud en prétendant avoir voulu l'obliger à avouer la vérité, à dire que Fanchon n'était pas sa fille.

— Tout cela me paraît bien dangereux, mon cher Montaiglon.

— Les grands dangers ne s'évitent que par des déterminations hardies.

Gaston réfléchit un instant :

— Tu as raison, mon cher Montaiglon, recherchons Fanchon la Vieilleuse, et si Renaud refuse de la reconnaître pour sa fille, s'il nous refuse la juste récompense de nos peines... .

Gaston s'interrompit. Sa physionomie était sinistre.

— Fanchon mourra, fit Montaiglon d'une voix sombre.

Les deux misérables quittèrent le Palais des Roses. Ils allèrent prendre le train de Paris.

Ils y apprirent par les journaux les succès de Fanchon en Amérique.

— Tu le vois, Gaston, Renaud lui-même nous conseille de nous rendre auprès d'elle !

Montaiglon, pour des raisons qu'il ne jugea pas à propos d'expliquer à Gaston, décida qu'ils s'embarqueraient sur un bateau anglais à Liverpool. Ils se rendirent d'abord à Londres où ils ne restèrent que quelques jours.

Montaiglon, à l'insu de son compagnon, vendit cent mille francs à un marchand de la cité la toile volée par lui au Palais des Roses.

Ces cent mille francs seraient un en-cas ; Renaud pouvait ne pas tenir la promesse faite à son frère et Montaiglon était homme de précautions.

Ils s'embarquèrent à Liverpool, arrivèrent à New-York et, sans perdre un instant, se présentèrent chez le banquier de Renaud où ils touchèrent vingt mille francs.

Ainsi que l'avait supposé Renaud de Pervençhère, les deux misérables avaient dissipé la presque totalité des sommes qu'il leur avait fait remettre.

Gaston, lesté de ces vingt mille francs, se sentit plein de confiance en l'avenir. Il se dit sûr de retrouver Fanchon et de ne rendre la jeune fille à ses parents que contre une fortune.

Retrouver celle qu'ils cherchaient n'offrait, d'ailleurs, aucune difficulté ; les journaux étaient pleins de récits des triomphes de l'artiste française. Ils donnaient son portrait, publiaient les interviews qu'ils avaient eues avec elle.

Montaiglon apprit ainsi qu'elle avait quitté Newport pour se rendre à Rio-Janeiro. Ils partirent pour la capitale du Brésil où ils ne pouvaient manquer de la rejoindre ; Fanchon devait y chanter pendant un mois.

Quittons pour quelque temps la société de ces bandits et retournons en France, auprès des amis que nous y avons laissés.

Entourée de soins par le docteur Delort, Catherine revint rapidement à la santé.

Mais, en même temps que revenaient ses forces, augmentait sa tristesse ; Fanchon et Georget, dont le docteur lui annonçait chaque jour l'arrivée, Fanchon et Georget ne donnaient pas signe de vie.

S'ils étaient à Beauchamp, pourquoi n'écrivaient-ils pas ?

Pourquoi ne donnaient-ils pas de leurs nouvelles ?

Germain, le domestique de M. Delort, semblait, lui aussi, s'attrister de jour en jour.

—Tu as une figure d'enterrement, disait quelquefois son maître, qu'as-tu ? parle. Es-tu malade ?

Mais Germain, après avoir balbutié quelques phrases inintelligibles, s'en allait en se prenant la tête dans les mains.

—Le pauvre garçon a toujours été stupide, pensait le médecin, est-ce qu'il va devenir fou, à présent ?

Non, Germain n'était pas menacé de démence. Il avoua un jour à M. Delort la cause de sa tristesse.

—Je suis un imbécile ! sanglota-t-il.

—Je sais cela, mais, qui te le reproche ?... Est-ce que je ne suis pas habitué à tes bêtises ?... Voyons qu'est-ce que tu as encore fait ?

—Ce que j'ai fait ? Je n'ai rien fait... rien dit !

—Alors, tu n'as fait ni dit des bêtises, mon pauvre Germain.

—Je demande pardon à monsieur, j'ai mérité d'être pendu.

—Tu as donc commis un crime ?

—Je n'en sais rien... J'avais la tête en capilotado avec toutes ces histoires ! C'est Mlle Fanchon qu'on dit qu'est une *assassine* ! C'est M. Georget qu'on dit qu'est un assassin ! C'est Mme Catherine qu'on enlève comme une jeunesse !... C'est le diable et son train... que tout ça m'a fait oublier de vous dire... .

Le brave Germain s'interrompit tout à coup.

—Qu'est-ce que tu as oublié ? Ta cervelle dans ton chapeau ?

—Ce ne serait pas grand'chose, mais ne riez pas, monsieur.

—Je ne rirai pas.

—Ne vous mettez pas non plus en colère... J'aimerais mieux me sauver que de penser... .

—Enfin, finiras-tu par t'expliquer... Est-ce que tu as oublié déjà ce que tu avais à me dire ?

—Monsieur, fit le valet de chambres en prenant, comme on dit, son courage à deux mains, monsieur, j'ai oublié de vous dire, qu'en votre absence, Mlle Fanchon... .

Germain, la gorge sèche s'arrêta. Ses grosses prunelles se mirent à tourner.

—Mlle Fanchon ?

—Mlle Fanchon et M. Georget sont venus en votre absence... .

—Et ?

—Et je leur ai dit que vous étiez absent et Mme Catherine aussi... que l'on n'avait pas ce que vous étiez devenus... que... enfin, ils sont partis avec des larmes plein les yeux... et ils ne sont pas revenus... et ça inquiète Monsieur et Mme Catherine... et ça m'inquiète aussi au point... .

—Tu ne m'as pas dit cela, Germain !... Fanchon et Georget sont venus et tu oublies de me le dire !... Malheureux !... .

M. Delort pâlisait d'émotion et de colère.

Après un instant de réflexion :

—Ils ne t'ont pas dit où ils allaient ?... Ils ne t'ont pas chargé d'une commission pour leur mère ou pour moi ?

—Non, je ne crois pas... Ils paraissent tristes, tristes à vous retourner le cœur !

—Oh mon Dieu, que sont-ils devenus ? Sont-ils retournés à Beauchamp ?

M. Delort apprit le même jour qu'ils n'y étaient pas. Il reçut une lettre de la comtesse, lui faisant savoir ce qui s'était passé et l'appelant auprès d'elle.

Mme de Beauchamp écrivait :

“ Mon ami,

“ Jacques est libre, il est auprès de moi. Oh ! que je suis heureuse ! Un autre bonheur aussi grand est la complète guérison de Simone. Oui, mon ami, Simone a recouvré la raison. Il ne reste d'inquiétant dans l'état de la chère enfant qu'une tristesse invincible. Elle a tant souffert !

“ Jacques, lui aussi, est chagrin, préoccupé. Il rêve de projets qu'il ne veut pas me confier, car Jacques me boude ! Il fait effort pour me cacher son mécontentement de ma conduite.

“ Pourquoi, allez-vous me demander, Jacques est-il mécontent de sa mère ? Hélas ! pour le même motif que, vous aussi, vous allez l'être de moi.

“ Avant de vous avouer mes torts, permettez-moi de vous dire que je n'ai agi qu'accablée de désespoir, folle d'inquiétude.

“ Mon ami, j'ai refusé durement de voir Fanchon et Georget à leur sortie de prison ; ces enfants sont partis désespérés.

“ La démence de Simone ! L'arrestation de Jacques ! Imaginez, mon ami, l'état de mon esprit !... Ma raison s'égarait devant tant de malheurs et, dans mon cerveau affaibli, je me disais qu'avec Fanchon et Georget, le malheur était entré chez moi... .

“ Oh ! que je regrette ma dureté ! Jacques vient de m'apprendre que désolée en se voyant repoussée, Fanchon a repris sa vieille et est partie pour l'Amérique !

“ Je vous écris ces derniers mots avec des larmes dans les yeux ! Venez auprès de nous, mon cher Delort, venez, car je devine le projet de Jacques : il va partir pour l'Amérique. Il n'ose me demander mon autorisation, il s'en passera, fuira loin de moi.

J'apprendrai un matin que je n'ai plus de fils... Venez et essayez de le retenir.

“ Votre amie,

“ COMTESSE DE BEAUCHAMP.

“ P. S.—M. et Mme de Pervençère sont ici. Ils m'ont raconté votre visite au Palais des Roses.”

Le docteur Delort dit à Catherine Devoissoud :

—Madame Catherine, vous n'avez plus besoin de mes soins, je pars à Beauchamp, je reviendrai bientôt avec Fanchon et Georget.

—Pourquoi ne sont-ils pas ici ?

—Fanchon soigne Jacques, son fiancé, gravement atteint dans sa santé, répondit sans hésitation le vieillard.

Il ajouta :

—Et Georget considère comme nécessaire de rester auprès de son frère d'armes.

—Mes enfants font leur devoir, partez, docteur, répondit la bonne Catherine ; je prierai Dieu de me donner la force d'attendre courageusement.

Le docteur était depuis quelques jours à Beauchamp, lorsqu'il apprit que la comtesse ne s'était pas trompée ; Jacques lui confia son intention de partir en Amérique sans prévenir personne, de revenir avec Fanchon et Georget, et de se marier avec celle qu'il aimait, dont rien ni personne au monde ne pourrait le séparer.

M. Delort le supplia d'attendre quelque temps. Il se faisait fort d'obtenir de Mme de Beauchamp, à peine remise de tant de secousses cruelles, son autorisation à ce départ.

Jacques se laissa convaincre.

Le vieux médecin constata avec joie que, ainsi que le lui avait appris la lettre de Mme de Beauchamp, Simone avait retrouvé l'intégralité de ses facultés mentales, mais il ne put pas ne pas remarquer la tristesse, l'accablement de Simone.

A quoi attribuer raisonnablement l'état de la jeune femme ?

M. Delort, en méditant sur ce sujet, arriva à se convaincre que Simone ne se consolait pas de la mort de son mari, de M. Pulker que, sans doute, elle aimait de toute la force, de toute la violence d'un premier amour.

Il observa Simone et il lui sembla que, en présence de Jacques, sa tristesse se compliquait de gêne, de contrainte ; ses regards s'arrêtaient parfois sur son frère avec une fixité étrange ; ses joues se couvraient d'une rougeur fugitive.

—Elle ne pardonne pas à Jacques la mort de celui qu'elle aimait, pensa le vieillard épouvanté par cette idée.

Ainsi que l'avait écrit Mme de Beauchamp, Renaud et Blanche demeuraient auprès d'elle et essayaient de distraire Simone et Jacques.

Leurs efforts étaient vains.

Eux aussi en vinrent à imaginer que Simone haïssait son frère, le meurtrier de son mari. Celui-ci était un faussaire. Le nom sous lequel il s'était présenté n'était pas le sien : qu'importe. Simone l'aimait ! Elle eut tout pardonné.

En l'absence de Jacques et de Simone, les hôtes du château s'entretenaient entre eux de ce triste sujet. Mme de Beauchamp avoua à ses amis que son fils était hanté par les mêmes appréhensions.

—Simone hait maintenant son frère, son frère pour lequel elle aurait donné sa vie ! s'écria-elle en se tordant les mains. En recouvrant la raison, Simone a senti se réveiller sa haine endormie !

“ Il y a des jours où j'ai envie de conseiller à Jacques ce voyage en Amérique dont l'idée seule, d'abord, me faisait frissonner de douleur !

“ Oui, peut-être devrais-je souhaiter que pendant quelque temps Simone ne le vît pas !... Oui, il faudra que je me résigne à cette séparation !... Jacques vient de m'être rendu par la justice et la haine de Simone m'en séparera !

—Peut-être nous trompons-nous, madame, ne précipitons rien, conseillait Renaud de Pervençère.

—Autorisez-moi à interroger Simone, proposait M. Delort, je vous promets de le faire avec toutes les précautions nécessaires.

—Soit, mon ami, interrogez Simone, nous ne pouvons rester dans une incertitude aussi cruelle, répondit Mme de Beauchamp.

Lorsque M. Delort pu se trouver seul avec Simone, il lui dit :

—Ma chère Simone, vous me savez votre ami dévoué, n'est-ce pas ? Eh bien ! confiez-moi la cause de la tristesse profonde imprimée sur vos traits... Simone, vous êtes guérie, bien guérie ! les événements tragiques sous l'épouvante desquels avait sombré pauvre enfant, votre raison, ces événements, vous les connaissez aujourd'hui aussi bien que nous... .

—Mieux qu'aucun de vous, monsieur Delort, interrompit Simone d'une voix profonde.

—Mieux que nous ?... Que voulez-vous dire ?... Ce que nous en savons n'est-il pas la vérité exacte, la vérité entière ?

—Non, cher monsieur Delort, non, cette vérité dont vous parlez, moi seule la connais.

—Et c'est la connaissance de cette vérité qui vous empêche,

Simone, de revenir à la tranquillité, au calme, à l'espérance en l'avenir ?

—C'est le remords de ne l'avoir pas dite.

—Qui donc souffrirait de cet aveu?... Jacques, que la justice a déclaré innocent?... Fanchon et Georget seraient-ils donc coupables ?

En posant ces questions, la voix de M. Delort se faisait sourde, tremblante.

Il considérait Simone avec une anxiété extrême.

D'abord, elle ne répondit pas et resta le front appuyé sur sa blanche main amaigrie.

—La justice se serait-elle trompée ? Un coupable inconnu aurait-il échappé au châtement ?

—Oui, le coupable existe ! Oui, il a échappé au châtement !

M. Delort, éperdu, frissonnant, crut que le coupable dont parlait Simone, ce coupable qui, grâce à un mensonge, avait été innocenté, ce coupable était Jacques.

Ce nom s'échappa malgré lui de ses lèvres :

—Jacques ? questionna-t-il.

Simone releva le front, et le regardant bien en face :

—Jacques !... Jacques ! s'écria-t-elle. Jacques, coupable !... Jacques est un martyr !... Jacques s'est sacrifié pour un autre !

—Que dites-vous, Simone ! Vous m'effrayez !... Georget ?... Est-ce que Georget ?...

—Seuls, M. Georges Bernard et moi connaissons l'assassin de M. Pulker !

—Et Georget s'est tu ?

—Oui, monsieur Delort, le lieutenant Georges Bernard s'est tu... Il s'est laissé emprisonner, fût monté à l'échafaud sans qu'on pût lui arracher le nom de l'assassin !

—Georget connaît l'assassin !... Le récit de Jacques ?

—Le récit de Jacques est faux ; mon frère a voulu sauver une personne qu'il aime... Jacques a voulu que le nom de cette personne ne fût pas prononcé.

M. Delort se dressa livide :

—C'est Fanchon que vos paroles accusent, Simone !

—Fanchon est innocente.

—Oh ! mon Dieu ! Qui donc, qui donc est coupable ?... Quel horrible mystère !

—Réunissez ce soir ma mère, M. et Mme de Pervençère dans le pavillon du parc, éloignez Jacques, et je vous dirai tout.

—Je n'ose vous demander cela, Simone !... Je n'ose l'accepter !... Si faible encore !...

—Il faut que je parle, monsieur Delort, c'est ce secret qui me tue !

—Je ferai selon vos désirs, Simone. Mais, ne présumez-vous pas trop de vos forces ?

—Ne craignez rien, monsieur Delort.

Le soir même étaient réunis dans le pavillon Mme de Beauchamp, Renaud de Pervençère et Blanche.

Simone y entra au bras du médecin.

Elle était pâle. Ses yeux noirs lançaient des flammes.

—Ma mère, mes amis, dit-elle, je vous ai priés de vous trouver ici pour y apprendre de ma bouche la vérité sur ce qu'on appelle le "drame de Beauchamp".

"Cette vérité, moi seule la connais toute entière. Ce drame de sang, moi seul en connais les raisons. Moi seule, je puis vous dire pour quels crimes M. Pulker est mort et qui a été le justicier..."

—N'est-ce donc pas votre frère Jacques ? questionna Renaud.

—Non, monsieur de Pervençère, non, ce n'est pas lui. Jacques a menti !

—Simone !... Ma fille ! Ne parlons plus de ces choses, elles te torturent, leur souvenir nuit à ta guérison.

—Ne crains rien, mère, ma raison revenue ne sombrera plus... Écoutez-moi... écoutez-moi tous...

Simone se tenait debout. La lumière d'argent de la lune se levant dans le ciel sombre éclairait son visage et son buste, l'enveloppait d'une lueur bleuâtre et transparente.

Dans sa longue robe blanche, elle ressemblait par sa pâleur naquée à quelque apparition surnaturelle.

Simone se recueillit un instant.

—C'était pendant la guerre néfaste... Nous vivions seules ici, mère et moi... tristes, oh ! tristes jusqu'à la mort ; de mon frère, nous étions sans nouvelles... Mêlé au sang de milliers d'autres, son sang, comme un fleuve rouge écumant, roulait sur notre terre de France envahie et souillée par l'ennemi.

"Nous étions seules et tristes et nous pleurions en nous cachant nos larmes... Ces larmes tombaient sur notre cœur en gouttes brûlantes... Que de souffrances !

"Un homme vint, un ennemi... Il osa me dire qu'il m'aimait... Mon frère peut-être était mort sous ses coups !

"Je repoussai ce misérable avec dégoût... Un soir, il me surprit ici, Dieu, que j'inplorai, n'entendit pas ma voix. Des champs de bataille tant de râles montaient vers son trône !

"Je fus la victime de ce misérable..."

"Cet homme, je le revis ; c'était M. Pulker !

—Simone ! Mon enfant ! s'écria Mme de Beauchamp.

—Laisse-moi dire, mère, fit Simone en levant les yeux au ciel, laisse-moi terminer ce lugubre récit !... Que ta douleur ne m'enlève pas mes forces !

M. Delort prit dans ses mains les mains de la comtesse.

Tous étaient haletants.

Leurs regards éperdus étaient fixés sur ceux de Simone.

De leurs poitrines oppressées s'échappait leur souffle que le profond silence faisait distinct.

Simone continua :

—Ce monstre osa me demander ma main !... L'indignation faillit me trahir... Je parvins à cacher à tous mes sentiments ; j'avais résolu de me venger !

"Désespérée d'être devenue indigne de celui que j'aimais en secret... Oui, ma mère, j'aimais et j'aime encore un homme d'honneur..."

"J'avais furieusement mordu près de l'épaule ce misérable Pulker qui ne put me cacher la cicatrice que mes dents avaient faite dans sa chair..."

"Le soir de mon mariage avec lui, ce monstre voulut que je vinsse ici.

"Ma vengeance ne s'égara pas sur un innocent ; ses paroles me le prouvèrent... J'étais armée d'un poignard... Je le frappai à la gorge... Je le tuai !... C'est moi, mère, c'est moi, mes amis, qui ai tué le monstre !... C'est moi qui me suis vengée !

Tous se dressèrent, terrifiés :

—Vous, Simone !

—Oui, moi, moi seule... Et si la démence n'avait pas envahi mon cerveau, je serais allée le dire aux juges, en plein tribunal, devant tous... Je n'aurais pas laissé accuser Fanchon et M. Georges Bernard, que j'aime... J'aurais refusé le sacrifice de mon frère !

"Devant tous j'aurais crié : "C'est ainsi qu'une Beauchamp venge son honneur !"

—Mon enfant !... Simone ! Reviens à toi !

Mme de Beauchamp tomba à genoux, les mains tremblantes.

—J'ai toute ma raison, ma mère... mère chérie, j'ai dit la vérité...

Questionne Jacques, mère. Questionne M. Georges Bernard... Questionnez-les, mes amis ; vous, monsieur Renaud de Pervençère ; vous, madame Blanche que j'aime et je vénère, questionnez-les... Questionnez mon frère et Georges, monsieur Delort, et ils vous diront que je dis vrai !

"Mon frère et M. Georges Bernard connaissent ce secret qui me tue !

"Cette confession, je devais vous la faire, si douloureuse soit-elle, reprit Simone d'un ton subitement calme ; ma conscience ne me reproche rien maintenant ; le mensonge seul me pesait ; le silence d'une coupable, je ne pouvais le garder ; j'eusse laissé peser sur d'autres des responsabilités, des soupçons injustes ; le meurtrier de M. Pulker, ce n'est ni Jacques, ni Fanchon, ni Georges Bernard : c'est moi, Simone de Beauchamp.

"Et je vous ai priés de vous réunir ici pour vous demander ceci : Selon vous, en toute sincérité, dois-je aller révéler à la justice ce que je viens de vous dire ?

"Oh ! ne craignez pas de prononcer librement les paroles que votre conscience vous dictera, je suis forte à présent, et ce que vous aurez décidé je l'accomplirai sans défaillance et sans honte !

Blanche se jeta dans les bras de la jeune fille et, la couvrant de baisers :

—J'approuve votre acte et vous conseille le silence... Vous avez débarrassé la terre d'un monstre ; songez à votre mère que ce nouveau scandale tuerait.

Renaud et M. Delort furent de l'avis de Blanche.

—Et moi, ta mère, dit Mme de Beauchamp en pressant sa fille contre son cœur, je te supplie de garder le secret du crime dont, pauvre enfant innocente, tu as été victime.

—Je vous obéirai, ma mère ; je suivrai vos conseils, mes amis, répondit Simone.

La tranquillité, à défaut de bonheur, eût régné de nouveau à Beauchamp s'il n'eût été évident pour tous que Jacques formait des projets mystérieux.

Sa mère et ses amis en vain le questionnaient. Lui, si ouvert jadis, se renfermait dans un silence obstiné.

Il se confia cependant à Simone : il entendait réparer l'insulte faite par sa mère à Fanchon et à Georget. Il irait sous peu s'embarquer pour l'Amérique sans prévenir personne de son dessein, il y rejoindrait sa fiancée et son compagnon d'armes, il les ramènerait avec lui.

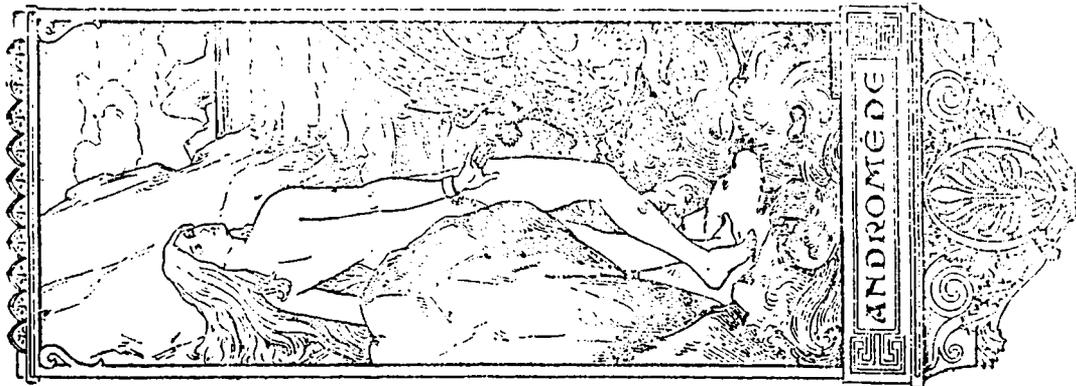
(A suivre.)

ANDROMÈDE

TRAGÉDIE
MUSIQUE
dans le style ancien, par
PIERRE CORNEILLE
JULIEN TIERSOT

E. — PRELUDE ET ENTREE DE VÉNUS

Majestueux, mais sans lenteur



PIANO

1

III

AIR DE LIRIOPE

Modéré

PIANO

Phi . ne est plus ai . mé qu'Andro . me . de n'est bel . le . Bien qu'i . ci - bas tout cède
 Bien que le juste ciel fasse voir que sans cri . me . On la pré . fère aux dyms .
 En . fin . . si ses beaux yeux passent pour us . mi . re . ble . C'est un mi . racle aus . si

— que son a . mour —
 — ses a . traits —
 — que de la mer —
 — que son a . mour —

Comme il est beau de si . com . traits . l'in . st
 Ce n'est que de sa . voir . ai . mer Quelle
 Pour ça qu'Andro . me . en ce . beau . jour Ap . ron .

(A suivre.)

4

SÉRÉNADE DU PAGE

II

PIANO

Assez lent

mf

* *p*
 Qu'el . Je est Je . len te . jour .
 Tu lus en : dois pos - se - der An - dic -
 core, et ta la .

né . e Dont la fin me doit rendre heu . reux ! Cha . que me .
 - mé - de : Ju - ge so - leil, quel est mon bien . - Vis - tu ja -
 - mie - fe Sem - ble se plai - re à cat - fi : - ger : - Ah ! mon a -

ment à mon cœur a - mou - reux — Sein — bie du . rer plus d'une an - né
 - mais amour — gal au mien ? — Vois - tu beau - té qui ne lui cé
 - mour te va bien o - bli - ger — A - quitter sou - dain — ta car - rié

2

— e — — — — —
 - de ? — — — — —
 - re — — — — —
 O Pâis dont que la longueur du jour — — — — —
 Vions, so - leil, viens voir la beau - té — — — — —
 Si — — — — —
 De — — — — —
 Dont — — — — —

— quand il en a l'as - su - ran - ce, Si, — — — — — quand il en a l'as - su,
 — mon nou - veau mal est la sur - ce, De — — — — — mon nou - veau mal est la
 — le di - vin é - clat me domp - te, Dont — — — — — la di - vin é - clat me

ral
 - ran - ce, Sa juste im - pa - ti - ence Est un nou - veau tour - ment.
 - mour - ce, Precipi - te ta course Et tar - de tout re - tour.
 domp - te Et tu mourras de honte D'a - voir moins de clar - te .

mf

3

TÊTE DE LINOTTE

L'ancien castel des Tréhic s'élève à la pointe extrême de la côte du Morbihan.

Pas de verdure autour de ce castel, pas de jardin fleuri l'encerclant, mais la mer bat le rocher qui lui sert de socle, et les algues marines lui envoient leur arôme vivifiant.

Le bonheur sembla longtemps s'y oublier ; il en aimait sans doute les hôtes : lui, ce gentilhomme un peu fier peut-être ; mais d'un caractère si droit ! elle, si douce et si bonne, et entre eux, trois beaux enfants, leur souci et leur joie, leur vis enfin.

Et le bonheur s'était arrêté là. Jalousement, la mère de famille veillait sur cet hôte si rare qui ne demande qu'à s'envoler, et à qui personne encore n'a pu couper les ailes pour le retenir captif.

Il s'envola un certain printemps et il ne revint jamais.

Ce printemps-là, on attendait au castel un nouvel héritier. Tout était

prêt pour le recevoir. Depuis déjà bien des jours, à la flèche du berceau de chêne, on avait drapé le rideau de guipure, et la mère l'avait plusieurs fois entr'ouvert, pour regarder l'oreiller minuscule sur lequel allait bientôt reposer une tête d'enfant.

Eh bien ! il y manquait quelque chose à ce berceau. C'était le drap, un drap brodé d'une façon merveilleuse par quelque châtelaine du temps jadis. Il était de tradition qu'il servit à chaque nouveau-né de la famille, et on aurait craint, en y manquant, d'attirer sur le castel les foudres vengeresses des générations passées.

Or, cette année, en sortant le drap de l'armoire, on s'était aperçu qu'une souris avait eu l'audace d'en ronger l'écusson : il fallait à tout prix remédier à la chose.

Il y avait, dans le pays, une jeune fille qui était réputée pour être une brodeuse émérite. On lui confia le précieux travail, qu'elle devait rapporter très promptement ; mais si Nelly avait des doigts de fée, elle était d'une étourderie sans exemple. C'était une véritable écervelée ; on ne pouvait fonder sur elle rien de sérieux : la moindre chose, le vol d'une mouche, le chant d'un oiseau, un souffle de vent, la distraction de ses occupations. On en riait comme d'un reste d'enfantillage, auquel on n'attachait pas d'importance, et qui lui avait valu le surnom de "Tête de linotte".

Mais cette légèreté devait avoir de funestes conséquences.

Bien qu'elle partageât la croyance superstitieuse attachée au premier drap du nouveau-né, elle apporta une telle négligence dans son travail, et l'exécuta avec tant de paresse et de lenteur, que les dégâts causés par la souris n'étaient pas encore réparés lorsque l'enfant fit son apparition sur la terre.

Un matin, au lieu de travailler, elle jouait avec son chat, riant de voir sa mine étonnée quand elle le mettait devant une glace, lorsque la porte de sa demeure s'ouvrit toute grande, et la femme de charge du castel parut, l'œil en feu, des malédictions sur les lèvres.

L'enfant n'avait pas attendu, pour naître, le bon plaisir de Nelly ; le drap traditionnel ne l'enveloppait pas ; on pouvait s'attendre à tous les malheurs.

Ils ne tardèrent pas à fondre sur cette famille jusqu'à si heureuse.

La châtelaine mourut au bout de quelques mois, emportée par une maladie de langueur, et le nouveau-né ne lui survécut que peu de semaines. Le châtelain, fou de douleur, abandonna le castel, qui abritait maintenant la désolation et le deuil, et on apprit bientôt qu'il était mort de

chagrin, laissant à ses fils un héritage compromis par l'intendant à qui il avait confié ses affaires. Les jeunes gens rassemblèrent les débris de leur patrimoine et s'expatrièrent pour tenter de reconstruire leur fortune, mais, par de fâcheuses spéculations, ils arrivèrent à une ruine complète. Personne ne s'étonna de ces tristes événements, que l'on considéra comme la suite toute naturelle du manquement qui avait été fait à l'une des plus sacrées traditions de la famille. Pour tous, c'était la malédiction du ciel qui s'abattait sur le castel, et elle retombait aussi sur celle dont l'étourderie l'avait provoquée.

Nelly, honnie de tous, bourrelée de remords, vécut assez pour voir tous ces malheurs et tous ces désastres ; désastres et malheurs qu'on lui imputait comme un crime.

Il y a de cela bien, bien longtemps ; le castel tombe en ruines... mais, dans les ruines, à minuit, une jeune fille passe et repasse, furetant partout, à la recherche d'un drap qu'elle devrait broder, et qui est introuvable.

C'est une des légendes que l'on raconte chez nous aux veillées.

¶ Pour la narrer, le plus âgé de la famille se lève, et s'accoude au chambranle de la cheminée.

En l'écoutant, les enfants se serrent les uns contre les autres, et les jeunes filles sentent un frisson leur parcourir le corps.

On en rêve la nuit. En est-on plus sage le matin ? et la légende de "Tête de linotte" a-t-elle corrigé l'étourderie de la jeunesse de chez nous ?

A. VERLEY.

UNE DÉFINITION DU SOCIALISTE

Entre deux compagnons :
— Dis donc, Polyte, qu'est-ce que c'est que le socialisme ?

— C'est pas malin : t'as un sou, j'ai une pipo ; t'achètes du tabac, tu me le donnes.

— Et après ?

— Eh bien ! je fume.

— Eh bien ! et moi ?

— Toi, tu craches.

— Merci, je n'en suis pas.

EXPÉRIMENTÉE

Toto. Prête-moi ta corde ?
Pifine. — Oui, je veux bien ; mais toi, donne-moi de tes dragées.

Toto. — Après.

Pifine. — Non, avant... je connais trop bien les hommes.

LES VOIES DE LA NATURE

Bertheureau fils. — Dis, père, crois-tu qu'il fait assez chaud ? Ce qu'on transpire !

Bertheureau père. — Admire, mon fils, la prévoyance de la nature qui, par les journées torrides comme celles que nous traversons, a

donné à l'homme la sueur pour créer un peu d'humidité dans la sécheresse ambiante.

L'APPRECIATION DE FLACK

Flick. — Comment le 4 juillet s'est-il passé à New-York ?

Flack. — Pas mal... pas mal. Les accidents ont été rares. Et pourtant Dieu sait ce que les gamins ont fait partir de pétards sur la voie publique au risque d'effrayer les chevaux et les bicycles.

L'UTILE PRÉCAUTION

La réponse de Triboulet, le bouffon de François I^{er}, est connue de tout le monde. Il vint se plaindre au roi qu'un des seigneurs de la cour l'avait menacé de lui passer l'épée au travers du corps. "Qu'il ne s'en avise jamais, répondit le roi, car, un quart d'heure après, je le fais pendre. — Oh ! Sire, si vous pouviez le faire pendre un quart d'heure avant," se hâta de répondre le spirituel bouffon.



Elle jouait avec son chat. (Col. I.)

PAT ENCAGÉ



I
Pat. — Je veux être pendu si ce n'est pas un voleur qui va opérer là...

II
... Attends un peu et, si j'ai de la chance, je passe capitaine l'année prochaine...

AUX ENFANTS

Enfants, restez petits ! Vous possédez la grâce ;
Le ciel est dans vos yeux, la joie emplit vos cœurs ;
Vous semblez nés pour vivre entourés de bonheurs...
Mûris, le front penché, nous trouvons que tout lasse.

Enfants, restez petits ! On vous gâte à présent.
Votre vivacité séduit les plus moroses ;
A vos jeux bruyants, les gâteaux et les roses !...
Que de soucis, hélas ! viendront chemin faisant.

Enfants, restez petits ! Les genoux de vos mères
Sont un bien doux coussin pour vos bras potelés ;
Riez donc, emmêlant vos fins cheveux bouclés,
Puisque vous ignorez tant de choses amères !

Enfants, restez petits, pour ne savoir jamais
Que le long de la vie on rencontre la haine,
Au regard sombre et dur ; votre gaieté sereine
Desarme par instants l'esprit le plus mauvais.

Enfants, restez petits ! Vous nous donnez le rêve ;
Vous pouvez adoucir les plus cruels chagrins ;
Quand vous jasez heureux en tendant vos deux mains,
Rajeunis, nous sentons que notre âme s'élève !

ALEXANDRE PIEDAGNEL.

COMMERCANTS ET CLIENTS

ENCORE CHEZ LE PARFUMEUR

III

Une élégante jeune femme. — La mise un peu... excentrique... descend d'un élégant coupé de maître à la porte du magasin. — Elle entre en faisant froufrouter sa robe.

— Salut, madame, que désirez vous ?

— Auriez-vous des fards de théâtre ?

— Oui, madame, c'est une de nos grandes spécialités et nous fournissons presque toutes ces dames du Français et de l'Opéra.

— Ah !

— Oui, mesdames Sarah Bernhard, Barthelet, Reichemberg... madame...

— ... Alors vous avez les petits pots de rouge, blanc, rose, brun ?

— Tous, oui, madame.

— Bon... faites-moi mettre de côté six pots de chaque... dans ce que vous avez de meilleur surtout... Avez-vous des eaux pour la toilette ?

— Oui, madame... Nous avons la célèbre eau originale des *Brises du soir*...

— Et... c'est bon ?

— Tout ce qu'il y a de supérieur, madame.

— Et pourquoi ce nom là ?

— Parce que cette eau là est une composition des herbes et des parfums qu'on respire spécialement en été... dans les campagnes, alors que la brise du soir souffle...

— Très poétique, mademoiselle... envoyez-m'en cinquante flacons... des grands. Vous ferez parvenir le tout, avec la note, à mon hôtel, rue Prony, No...

— Oui, madame, dès aujourd'hui... Je vous salue bien... madame... (Après l'avoir reconduite.) Brave fille... va !... Parlez moi des cabotines pour faire aller le commerce !

* * *

— Oui, c'est ça... rien de violent... Adieu, madame Orchida.
— Madame la marquise, j'ai bien l'honneur... (elle la reconduit jusqu'à la voiture).
— Madame la marquise... (la voiture s'éloigne).

* * *

Une forte femme, haute en couleur, bonnet dont les brides flottent au vent.

— Tiens, madame Julie !... ça va bien, ma belle ?

— Très bien, madame Orchida... je voudrais... je voudrais...

— Allons, qu'est ce qu'il vous faut ?... Ne vous gênez pas. Vous savez que je vous laisse tout au plus juste prix.

— Eh bien ! je vais vous dire... j'ai fait une connaissance au marché !...

— Ah bah !...

— Oui, un marchand de beurre qui est un ancien gendarme à cheval...

— Eh ! vous allez bien, madame Julie ?

— C'est pour le bon motif, naturellement. Avec ça que madame la comtesse permettrait dans sa cuisine un homme qui ne serait pas pour le bon motif... mais, vous comprenez, les hommes, faut leur plaire, hein ?

— Parfaitement, madame Julie.

— Eh bien... l'aut'jour que j'avais une vieille cravate de madame la comtesse, il était tout le temps en arrêt dessus... tellement ça sentait bon.

— Vous n'auriez pas comme ça une eau de senteur à me vendre... pas trop chère et qui sentirait bon... très bon... car les gendarmes...

— Oui, je comprends... Tenez, voilà un double extrait de *Brises du soir*.

— Oh ! les gendarmes doivent aimer ça, les *Brises du soir*... Et c'est combien ?

— Dix francs seulement.

— Oh ! là, là... que c'est cher ! Oh ! là, là !

— Cher ! mais non. Et encore en vous laissant l'extrait à dix francs je vous fais une grosse, grosse concession... c'est quinze francs que je vends ça couramment, mais vous êtes au service d'une bonne cliente et je vous le laisse à dix francs...

— Dix francs !...

PAT ENCAGÉ — (Suite et fin)



III
... Sûr qu'il va y avoir une surprise d'ici à quelques minutes...

IV
... Au meurtre !... A l'aide !... Police !... Police !...

—Comment, vous qui avez une bonne place et de beaux bénéfices, voilà que vous marchandez ?

—Mais, madame Orchida, si je n'avais pas de gros bénéfices, je ne pourrais pas me marier... Allons, huit francs, hein ?

—Non ! non ! C'est dix, dernier prix...

—Allons, huit cinquante ?

—Non, je ne puis pas.

—Oh !... partageons... neuf francs (elle tire son portemonnaie).

—Eh bien... soit. Ah ! j'y perds.

—Prenez votre argent et que je me sauve... ma barbe qui est sur le feu... et Monseigneur l'évêque qui vient dîner ce soir... et mon prétendu aussi... je n'ai que le temps... (Elle s'enfuit serrant le flacon de Brises du soir sur son cœur, tandis que madame Orchida dit philosophiquement).

—Allons, je gagne encore cinq francs cinquante sur ce facon là, il faut bien se faire un peu de réclame parmi les domestiques.

PARISIEN.

L'HOMMAGE AU CRITIQUE

Certain jour, un critique littéraire influent, bien connu par sa vénéralité, reçut la visite d'un jeune écrivain qui, le cœur palpitant d'espoir et de crainte, lui apportait son premier ouvrage, orné de la dédicace traditionnelle.

Sur le conseil de ses amis, lesquels n'ignoraient pas le prix "comptant" des appréciations du feuilletoniste, le débutant avait discrètement inséré, entre les feuillets du volume tout frais imprimé, un billet de banque de cent francs, espérant par ce moyen s'attirer les bonnes grâces de celui qui pouvait d'un mot signaler son œuvre à l'attention du public.

SCÈNES DE LA VIE INTÉRIEURE



Ce dernier le reçut avec humeur, grogna contre "ces innombrables visites qui ne lui laissent aucun repos" et montra au jeune auteur des piles de livres, qui attendaient leur tour pour être jugés, absous ou condamnés.

Sans doute, afin de se débarrasser au plus vite de ce visiteur importun, il lui promit de lire son volume de début avec une attention particulière, salua et le congédia.

Notre poète fort timide, interdit par cet accueil un peu brusque, n'avait osé risquer aucune allusion au cadeau qu'il avait caché dans son livre ; mais il se rassura en pensant que le critique saurait bien le découvrir, et se montrerait gracieux en conséquence.

Les jours, les semaines, les mois se passèrent sans que

la moindre mention de cet ouvrage fut faite dans les articles du fameux critique. Découragé par son insuccès, le pauvre diable d'écrivain finit par n'y plus penser. Renonçant à la poésie, il chercha et trouva une occupation plus lucrative dans les bureaux d'un négociant.

Quelque temps plus tard, il tomba malade. Ne pouvant attendre son rétablissement, son patron dut le remplacer, de sorte qu'il se trouva un beau ou plutôt un vilain matin sans ressources, et sans travail.

Il errait avec mélancolie le long du quai Voltaire, regardant de temps à autre les flots du fleuve avec l'expression des désespérés qui ont envie de chercher la fin de leur misère au fond des eaux... puis, de peur de s'abandonner à ces pensées sinistres, parcourant machinalement des yeux les titres des ouvrages dépareillés, exposés aux étagères des bouquinistes, tout à coup, il s'arrêta surpris : dans l'une des cases de bois posées sur le parapet du quai, il venait de reconnaître un exemplaire de ses poésies.

Le poète s'approcha du marchand.

"Combien ce recueil de vers ?

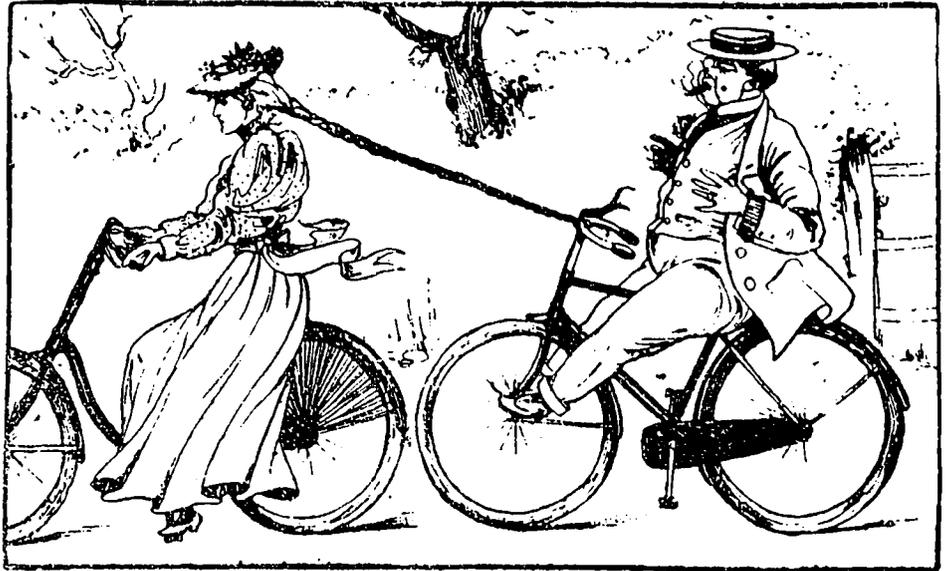
—Cinq sous.

...Cinq sous ! C'était tout ce que possédait l'auteur. Cependant, il se sentit très humilié de voir taxer les fleurs de sa pensée à une somme aussi minime.

"Comment, cinq sous ! vous plaisantez sans doute ? ce volume doit valoir davantage.

—C'est d'un inconnu, déclara le marchand ; je l'ai mis dans le tas à cinq sous, c'est son prix. Maintenant, si vous tenez absolument à me le payer son pesant d'or, je n'y vois, pour ma part, aucun inconvénient.

BICYCLETTE EN FAMILLE



Monsieur Laconnais a réalisé le truc de ne pas se fatiguer en voyage, mais c'est sa fille qui lui trouve mauvaise.

Un sourire et un coup d'œil à l'habit rapé du pauvre auteur soulignèrent la malice de cette phrase.

Le jeune homme tira tout son avoir de sa poche, s'empara du livre, et en s'éloignant l'ouvrit machinalement.

Il lui vint un amer sourire quand sur la première page, il vit, écrite de sa main, la dédicace enthousiaste au critique influent. Ce dernier avait sans doute revendu le volume au poids du papier avec beaucoup d'autres, sans même prendre la peine d'en couper les feuillets.

—Ah ! murmura mélancoliquement le poète, si au moins il y avait laissé le billet !...

Et Dieu sait quel cri de surprise s'échappa aussitôt de ses lèvres, quand il constata que le joli billet tout bleu, tout neuf était encore entre les deux feuillets où il l'avait caché. Ce jour-là, le jeune écrivain dina de grand appétit ; et ensuite il fit mieux encore. Il reprit courage, il travailla le jour pour gagner l'aliment du corps, la nuit pour nourrir son esprit. Il devint un homme de lettres distingué, connu à son tour le succès ; et c'est de lui-même que je tiens cette curieuse aventure.

ACHILLE MÉLANDRI.

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE

Le professeur.—Quelle est la première chose à constater quand le médecin est appelé auprès d'un malade ?

L'étudiant.—C'est s'il est capable de payer.

AU CERCLE

On débline un absent :

—Vous oubliez, dit le petit Z..., qu'Anatole est mon ami, et je n'admets pas qu'on en dise du mal, quand je suis là.

—Et quand vous n'y êtes pas ?

—Quand je n'y suis pas... on aurait bien tort de se gêner !...

SIMPLICITÉ

M. Pradhomme, accompagné de son jeune rejeton, admirait hier le cygne du Luxembourg.

—C'est y une oie, dis papa ?

—Non, mon fi's, c'est un cygno, "cette girafe immaculée des ondes".

BONNES AMIES

—Cette pauvre Héloïse devient d'un embonpoint extravagant, elle tourne à la femme colosse... Son couturier me donnait à ce propos un détail...

—Lequel ?

Il lui prend mesure avec une chaîne d'arpenteur !



—Où sont donc mes prisonniers ? So sont-ils enfuis ?



Un cataclysme.

MODES PARISIENNES



ROBE EN TOILE ÉCOSAISE ET LINON BLANC. Devants festonnés, ouverts jusqu'à la taille sur un plastron bouillonné en linon qui tourne en rond et se termine sous une ceinture en pareil; ce plastron est continué par un devant écossais; dos décollé en rond, ajusté, avec petits côtes biaisés à partir de la taille pour donner de l'ampleur à la jupe; col froncé, surmonté d'une ruche; manches ouvertes du bas sur un poignet de guipure.

Matériaux : 5 verges $\frac{1}{2}$ de toile écossaise en 1 verge $\frac{1}{2}$ de large, 1 verge $\frac{1}{2}$ linon.

Patrons "Up to Date"

(Primes du SAMEDI)



No 189. Robe de Chambre.

No 182 — Cette jolie robe de chambre est faite en étoffe à pois, garnie avec entredeux et bande de broderie; la doublure est ajustée, se fermant devant; l'étoffe du dessus est froncée à un grand empiècement; les petits côtés sont ajustés; le dos a une couture au milieu et biaise sur le côté; un large pli prend du cou jusqu'en bas, formant pli Watteau. Une ceinture en pointe retient les froncés à la taille; le col est retourné. Les manches, d'une seule couture, sont ajustées sur une doublure forme jaquette, l'ampleur est froncée du haut; le bas de la robe est garni d'un volant en broderie de même que le bas des manches et le tour de l'empiècement. Cette robe peut se faire en étoffe se lavant et aussi en étoffe de laine légère, inclus châli, cachemire, henrietta, etc.

No 175. Chemise de nuit pour jeune fille.

Pour une dame de moyenne grandeur, il faut 6 verges $\frac{1}{2}$ en 44 pouces. Le patron n° 189 est coupé dans les grandeurs de 32 à 42, mesure du buste.

No 175. — Cette dernière est faite en nansouk garnie d'une broderie et est ajustée simplement par des coutures sur les épaules et sous les bras; elle se ferme sur le devant par un pli avec boutons et boutonnières; au cou un col retourné avec une bande de broderie froncée. Les manches à Bishop sont assez larges pour permettre tout aisance au bras et sont froncées du haut et du bas avec un poignet en broderie froncé comme garniture. On peut se servir de percale, mousseline, toile, lawn ou cambric ou flanelle blanche. Des étoffes à raies ou à carreaux sont fréquemment employées, particulièrement pour des voyages à la mer où cette sorte de vêtement est absolument de luxe.

Quantité d'étoffe requise en 36 pouces de large :

Pour 10 ans,	—	5 verges $\frac{1}{2}$
" 11 "	—	6 "
" 16 "	—	6 "

COMMENT SE PROCURER LE PATRON "UP TO DATE"

Toute personne désirant le patron ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 30 et s'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centins, argent ou timbres-postes. Ajoutez que le prix régulier de ce patron est de 40 centins. Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

FACILE A FAIRE

Le rédacteur. — Voilà un article sur le lait qui est beaucoup trop long. Le reporter (versé). — Parfaitement; condensez-le.

COMMENT VONT LES ANES ?

Trois jeunes étudiants montés sur de modestes roussins d'Arcadie font la rencontre de trois cavaliers des plus fringants, mais qui sans doute avaient une plus forte dose de vanité et d'orgueil que de savoir-vivre. "Comment vont les ânes, messieurs les étudiants?" demande ironiquement l'un des cavaliers. — Ils vont à cheval, se hâtent de répondre benigne-ment les étudiants, ils vont à cheval." Soudain les cavaliers donnent un coup d'épéon à leur monture, pour se dérober aux rires malins de ceux dont ils voulaient faire le point de mire de leurs impertinentes railleries.

DEVINETTE



— Voyez-vous la mère de cette jeune fille ?

LES CANARDS

Le maréchal Lobau faisait manœuvrer un bataillon de la garde nationale dans la cour des Tuileries. Il avait commandé: "A droite, serrez la colonne, et au pas de course!" Les gardes nationaux tournèrent à gauche et se mirent à courir à la débânde. Alors le maréchal se s'écrier: "Fermez les grilles, voilà mes canards qui vont se jeter à la rivière!"

UN QUI NE MEURT PAS

Elle. — M'aimez vous beaucoup, Emile ?
Lui. — Oh oui, Félicie, plus que tout au monde; d'un amour éternel.
Elle. — Et seriez-vous capable de mourir pour moi ?
Lui. — Non, Félicie; je vous ai dit que mon amour pour vous en était un qui ne meurt pas.

SANG-FROID DE SOCRATE

On se plaît toujours à rappeler ce beau trait de Socrate. Il avait épousé une femme acariâtre et difficile. Cette femme, après lui avoir prodigué les injures et les menaces, osa un jour lui jeter un pot d'eau, qui tomba comme une avalanche sur la tête du philosophe. Socrate, sans s'émouvoir, se contenta de dire: "Il fallait bien qu'il plût, après un si grand tonnerre."

SUPPOSITION PROBABLE

Le client. — Garçon, regardez donc! Je n'ai qu'un seul morceau de viande dans mon assiette et d'habitude j'en ai toujours deux.
Le garçon. — Je pense que c'est le cuisinier qui aura oublié de couper les morceaux en deux.

UNE RAISON

Le professeur. — Voyons, mes enfants, il y en a-t-il un de vous capable de me dire pourquoi la table de multiplication s'arrête à douze ?
Le petit Badlock. — Parce que maman dit que c'est malchanceux d'être treize à table.

Le Manque d'Appétit

est aussi douloureux que la fatigue de la tête ou des membres. Il arrive un moment où vous ne savez vraiment ce que vous désirez. C'est le temps où vous avez absolument besoin d'une tasse de

BOVRIL

afin de donner au système épuisé la nourriture nécessaire, et cela sans le surcharger; aux organes digestifs toute la force nécessaire au travail qu'ils doivent accomplir.

BOVRIL fait pour le système vital ce que ne peut faire nulle autre chose. Il rétablit la vigueur, maintient la santé et combat les attaques de la maladie. Il convient aux jeunes et aux vieux, à l'invalides comme à l'athlète.

BOVRIL, Limited

30 Farringdon Street,
Londres (Angleterre).

25 et 27 Rue Saint-Pierre,
Montreal Canada.

TRIO DE PROVERBES

Mauvais ouvrier n'a jamais de bons outils.

x

Habile qui p'ume une poule sans la faire crier.

x

Mieux vaut le malheur que la honte.

SANCHO PANÇA.

Une Recette par Semaine

Les chaleurs font justement appréhender les moustiques, cousins et autres fâcheux moucheron nocturnes. Voici un moyen fort simple et très sûr de se préserver de leurs piquères.

Mettez, au moment de se coucher, dans une soucoupe ou cendrier quelconque, un carré d'amadou de d'un pouce de côté sur lequel on dresse un petit tas de bonne poudre insecticide de pyrèthre, et allumer ledit amadou, qui communique sa combustion au pyrèthre. Il en résulte une fumigation qui engourdit les insectes et l'on en est débarrassé pour la nuit. Le résultat est infailible.

Au reste, les pastilles insectifuges dites *fidibus* que débitent les pharmaciens italiens ne sont pas autre chose qu'une pâte de poudre de pyrèthre et de gomme arabique additionnée d'un peu de salpêtre. Elles agissent de même mais pas mieux que la fumigation ci-dessus.

B. DE S.

Variétés et Informations

DE PARIS A VERSAILLES EN
DANSANT

Un statisticien — ces gens sont sans pitié — vient de calculer le nombre de kilomètres que l'on parcourt en dansant. Selon lui, une valse ordinaire représente pour chaque danseur un trajet de 1200 mètres environ. C'est le plus long parcours, en exceptant bien entendu le quadrille, dont les quatre figures réunies font faire à chacune des huit personnes qui y prennent part, tout près de deux kilomètres. Pour les danses par couples séparés, après la valse vient la mazurka qui représente 950 mètres, la berline 900, la polka 870 et le pas de quatre à

peine 800 mètres. Mais notre statisticien va plus loin. Il a calculé, en se basant, paraît-il, sur de nombreuses expériences, que dans un grand bal — commençant par exemple à 10 heures du soir pour finir à 5 1/2 h. du matin — une personne ayant figuré à toutes les danses, y compris le cotillon, n'a pas fait moins de 28,000 pas, ce qui représente quelque 19 kilomètres sur le parquet. La distance de Paris à Versailles!

x

ÉTRANGE LOTERIE

On prétend qu'à Smolensk (Russie) et dans toute la province de ce nom, de singulières loteries ont lieu quatre fois par an, à dates fixes. L'enjeu est une jeune fille du pays. Le prix du billet est d'un rouble, valant quatre francs de notre monnaie. Il y a 5,000 billets et un seul gagnant. Celui-ci a le choix entre deux hypothèses: ou bien épouser la jeune fille, avec ses 5,000 roubles (soit 20,000 fr.) de dot, ou bien, si la personne en question ne lui agréait pas, repasser son billet à un ami. Mais, dans ce dernier cas, le gagnant perd ses droits à la dot, qui, en principe, appartient à la jeune fille.

Il peut aussi se produire une troisième hypothèse: la "promesse", en effet, refuse quelquefois d'épouser le gagnant. Dans ce cas, on partage les 5,000 roubles entre les deux intéressés.

x

UN GRAND PROPRIÉTAIRE FONCIER

Le mot "grand" est assez exact, à ce qu'il semble. On sait que le Royaume-Uni compte un nombre considérable de riches propriétaires, mais le duc de Sutherland nous paraît être le mieux partagé, du moins au point de vue de la superficie de ses domaines. Il ne possède en effet pas moins de 1,385,000 acres, ce qui fait à peu près 509,540 hectares.

x

L'AQUARIUM DE L'EXPOSITION DE 1900

On se rappelle peut-être que l'Exposition de 1878 possédait un aquarium qu'on a conservé intact et qui est devenu l'aquarium municipal du Trocadéro. On veut faire mieux en 1900, et l'on prépare un immense aquarium qui sera plein d'eau de mer et qui aura une surface de 684 mètres carrés; il sera installé dans le sous-sol du quai de la Conférence, entre le pont de l'Alma et le pont des Invalides.

Mme BENJAMIN DESROCHERS

Depuis la naissance de son enfant, il y a dix ans, a enduré de grandes souffrances. Elle était bien découragée. Elle se croyait en consommation.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre l'ont débarrassée de toutes ses maladies, aujourd'hui elle est forte, robuste et jouit d'une bonne santé.



MME BENJAMIN DESROCHERS

Le bonheur et le bien-être d'une famille dépendent de la femme. Et si la femme n'a pas la santé, la vie n'est qu'une misère continuelle. Femmes qui êtes faibles, pâles, fatiguées, nerveuses, et qui souffrez constamment de ces maladies malheureusement aujourd'hui si communes, prenez courage et guérissez-vous en prenant les Pilules Rouges du Dr Coderre pour les femmes pâles et faibles, elles rétabliront une santé parfaite et la force pour remplir vos devoirs d'épouses et de mères! Les Pilules Rouges du Dr Coderre accomplissent un travail merveilleux pour des milliers de femmes et de jeunes filles, et tous les jours nous recevons de toutes les parties du Canada et des Etats-Unis des témoignages démontrant que ce grand remède a sauvé des femmes et des jeunes filles du tombeau et leur a donné une vie nouvelle. Lisez le témoignage suivant, une fois de plus, cela vous convaincra de la valeur de ce grand remède: "Après l'anais sance de mon bébé, il y a dix ans, je suis restée d'une grande faiblesse, je souffrais de douleurs dans le dos, dans les reins, faiblesse dans les jambes. Le matin, je me levais si brisée que je pouvais à peine marcher, sans être obligée de me coucher. J'avais toujours comme un brouillard sur les yeux et j'avais de fréquents étourdissements. Je me croyais en consommation, et je ne pensais pas en avoir pour longtemps à vivre. Grâce à une guérison obtenue par les Pilules Rouges du Dr Coderre que je vis sur les journaux, je résolus d'essayer ce remède, et je ne le regrette pas car elles m'ont ramené à une bonne santé d'autrefois. Mon mari est si heureux de ma guérison qu'il se joint à moi pour recommander les Pilules Rouges du Dr Coderre à toutes les femmes souffrant de quelque maladie que ce soit et nous sommes certains de leur guérison. Pour moi j'en aurai toujours dans ma maison." Mme BENJAMIN DESROCHERS, Theford Mines, Co. Mégantic.

Les témoignages que nous publions sont vrais. Nous donnons toujours les noms, l'adresse et le portrait des femmes reconnaissantes qui veulent aider à d'autres souffrantes à se guérir comme elles l'ont été par les Pilules Rouges du Dr Coderre. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont un remède sûr et certain pour le beau mal, le mal de tête, les maux de reins, de côtés, font descendre les mains, les jambes et les pieds, douleurs dans le bas-ventre, douleurs des maladies men-

uelles, irrégularités, leucorrhée, Hystérie, douleurs dans l'estomac, toutes les maladies du chargement d'âge, manque d'énergie, fatigue après le moindre exercice, vertige, étourdissements, bourdonnement dans les oreilles, dépression de l'esprit ou mélanco-olie; aux femmes pâles et faibles, les Pilules Rouges du Dr Coderre font du sang rouge, riche et pur, elles rendent les joues roses, les yeux ter-nes, les cheveux tombants, l'appétit aux estomacs faibles, celles que la maladie rend de mauvais humeur, de viennent souriantes, les femmes nerveuses qui ne peuvent dormir, recon-voient le sommeil. Rien de plus précieux dans les Pilules Rouges du Dr Coderre, elles peuvent être prises par la femme la plus délicate, elles sont très recommandées aux femmes enceintes, elles donnent des forces à la mère et aident à la formation de l'enfant. Nous

inventons rien, ce que nous disons des Pilules Rouges du Dr Coderre est vrai, ne soyez pas surprises, elles sont pour les femmes, c'est pourquoi elles guérissent toutes les femmes.

Rappelez-vous que nous avons à votre disposition un médecin spécialiste des plus éminents pour les maladies des femmes. Si vous le préférez, écrivez-nous pour un blanc de traitement. Le médecin vous répondra confidentiellement et *absolument pour rien*. Il vous donnera de bons conseils, comment vous soigner et vous guérir. Ne retardez pas. Ecrivez de suite. Adressez comme suit: *Department of Medical, Bldg. 2306, Montreal.*

En regard contre les pilules qu'on vous offre à la douzaine, au cent ou à 250, la boîte. Ces pilules ne sont pas les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre, ce sont des imitations, *refusez-les*. Elles vous feront plus de tort que de bien. Ces imitations contiennent presque toujours de la morphine, de la strychnine ou de l'arsenic, et comme vous le savez, ces drogues sont dangereuses. Si votre marchand n'a pas les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre, envoyez nous 50 cents en timbres canadiens ou américains pour une boîte ou \$2.50 par lettre enregistrée ou mandat poste pour six boîtes. Nous envoyons les Pilules Rouges du Dr Coderre au Canada et aux Etats-Unis; pas de douane à payer. Faites enregistrer toutes vos lettres contenant de l'argent. Donnez votre adresse complète afin d'éviter tout retard. Adressez: COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMÉRICAINNE, Boite 2306, MONTREAL.

UN FIL DE 2 MILLIARDS 100 MILLIONS DE KILOMÈTRES

Un curieux a fait le calcul ci après: la ville de Lyon consomme annuellement un million de kilogrammes de soie. Il faut 4 cocons pour produire un gramme de soie. Lyon en absorbe donc 4 milliards 200 millions. La longueur du fil de soie d'un cocon est en moyenne de 500 mètres.

Les 4 milliards 200 millions filés annuellement par l'industrie lyonnaise formeraient donc ensemble un fil de 2100 milliards de mètres ou 2 milliards 100 millions de kilomètres. Cette longueur représente 11 fois la distance de la terre au soleil, et 5,491 fois celle de la lune à la terre. Elle ferait aussi 52,505 fois le tour de la terre sur l'équateur, et 200,000 fois le tour de la lune.

C'EST LE SALUT

Le *baume Rhumal* est le vrai salut pour ceux qui ont les poumons faibles. 25c la bouteille.

Aux grandes manœuvres: — Un général passe près d'une batterie en pleine activité.

Un lieutenant d'artillerie la commande, et les pièces tirent à toute volée.

— Lieutenant, dit brusquement le général, après avoir examiné un instant, sur quoi, diable, tirez vous!

— Mais, mon général, sur l'ordre du colonel!

BUY

Coleman's Salt
THE BEST

Chaque paquet est garanti. Toute boîte de 5 lbs de sel de table est le plus joli paquet sur le marché.

A vendre dans toutes les bonnes épiceries.

Il y a vingt-cinq ans, la scie du jour était de faire des bêtises en distiques et en quatrains.

Ce fut alors qu'on vit le gros Eugène Chavette, le spirituel auteur du *Guil-lotiné par persuasion*, improviser les deux vers que voici :

Pepin le bref est mort depuis bientôt mille ans.

Moralité :

Quand on est mort, c'est pour longtemps.

Le docteur à une de ses clientes :

—Et votre mari, comment va-t-il ?

—Toujours ses maux d'estomac.

—Il fume trop et prend trop d'appétitifs. Vous devriez le gronder sévèrement.

—C'est que, docteur, il souffre de l'estomac, mais il ne souffre pas de reproches !

Calino tenant sous son bras un superbe melon dont il vient de faire l'omplette, est rencontré par un ami facétieux, qui lui dit :

—La santé est bonne, à ce que je vois.

—Comment ça ?

—Dame ! tout le monde peut constater que tu te portes bien !

Un autre fabuliste émettait ce plaidoyer en faveur du divorce, attribué à tort à Pothey :

Un mari quelque peu volage,
Le lendemain du mariage,
Tua sa femme à son réveil.
Rien de nouveau sous le soleil.

Dans un petit restaurant :

—Monsieur désire un dîner à 1 fr. 25 où à 1 fr. 60 ?

—Quelle est la différence ?

—Trente cinq centimes, Monsieur.

IL NE TIENT QU'À VOUS

Do vous guérir vite et bien si vous avez quelque affection de la gorge et des poumons, usez du *Baume Lihual*, c'est le seul remède vraiment efficace.

106

Vagues notions d'histoire :

Deux fantassins sont en contemplation devant le tableau qui représente Judith qui vient de couper la tête à Holoferne.

—Qui ça doit être ? fait l'itou.

—Ça ? c'est une particulière qu'on appelait Charlotte Corday et qui coupa la tête à un nommé Marat...

—Et ! il y a longtemps ?

—Sous le premier Empire.

Tout récemment advint une querelle où le provoqué, marié, père d'un enfant, refusa de se battre, son adversaire étant célibataire, sans charge aucune. L'autre se maria, eut un fils et alla retrouver le récalcitrant.

—J'espère, lui dit-il, que vous ne vous déroberez plus. La partie est égale : j'ai, moi aussi, maintenant, une femme et un enfant.

—Pardon, reprit le monsieur qui ne voulait pas de combat, pardon. Moi, j'ai maintenant, une femme et deux enfants.

RIEZ, MESDAMES !

Oui, "Riez, belles dames, et votre ferblanterie rira avec vous, si vous employez le Brillant St-Antoine."

Telles sont les paroles que vous trouvez en tête de l'annonce du nouveau poli Belge, le plus merveilleux de l'époque, celui que toutes les ménagères emploient de préférence, à cause de sa simplicité, sa durabilité, son économie réelle et surtout en raison du merveilleux luisant qu'il donne, sans travail, à tous les métaux. Grâce à ce poli, votre maison devient brillante et votre image se reflète partout. Chaque article devient une glace, et votre coutellerie, vos ustensiles de cuisine, vos poignées de portes sont autant de réflecteurs charmants. Ça sent la propreté, le confort, et ces pauvres métaux, généralement si ternes, sont jolis à voir.

Le Brillant St-Antoine est un liquide absolument sans acide et un enfant peut l'employer sans danger aucun et avec la plus grande facilité. Il nettoie et polit à perfection tous les métaux, sans exception.

Essayez-le, belles dames. Il suffit de le demander à vos fournisseurs qui s'empresseront de vous le vendre, car tous savent que c'est un produit de valeur qui ne trompe personne.

Bureau et manufacture au No 630 rue St-Laurent, Montréal.

LA SOCIÉTÉ DES ECOLES GRATUITES DES ENFANTS PAUVRES

Elle Accomplit Beaucoup de Bien

La distribution d'Objets d'Arts a lieu tous les jours à 3h. p.m et 8h. 30 p.m.

L'école pour les enfants pauvres s'ouvrira le 1er Septembre.

Vous assurez l'instruction d'un grand nombre d'enfants en encourageant cette institution utile.

RAPPELEZ-VOUS QU'IL Y A

DISTRIBUTION TOUS LES JOURS à 3h et 8h 30 P.M.

Au No 80 Rue St-Laurent, 1er étage

Une actrice finissait de s'habiller et allait entrer en scène, quand sa mère arrive tout effarée dans la loge, une lettre à la main.

—Sais-tu ce que j'apprends ? Ta sœur est morte.

—Oh ! maman, répond l'actrice, pour quoi viens-tu me dire cela ? Je ne peux pas pleurer maintenant. Ma figure est faite.

En sortant du cercle, Molinard passe son bras sous celui de l'igorneau en lui disant d'un air mystérieux :

—Accompagnez moi jusque chez moi, je vous en dirai la raison.

Arrivé devant sa porte :

—Figurez vous, mon cher, qu'il y a une petite femme qui me cherche pour me vitrioler... Alors, je suis bien aise, vous comprenez, d'avoir un ami avec moi... Merci, et bonne nuit !

Le meilleur auxiliaire que puisse trouver la discipline, c'est le danger.

ALFRED DE VIGNY.

LES CHUTES DU NIAGARA ÉCLAIRÉES A L'ACÉTYLÈNE

Les chutes du Niagara sont de plus en plus exploitées par les "entrepreneurs de pittoresque," en dépit des terrains réservés que le gouvernement canadien et le gouvernement américain ont mis, sur les deux rives, à l'abri de tout empiètement. Pour attirer les visiteurs aux magnifiques cataractes, une compagnie d'éclairage et de chauffage par l'acétylène, la "Acetylene light, heat and power Co.", a résolu d'éclairer les chutes durant tout cet été. Elle va, dans ce but, installer quinze fanaux munis de grands réflecteurs, et formés chacun de 7 becs extrêmement puissants. Il est évident que ce sera là un spectacle des plus curieux, étant donné le pouvoir lumineux de l'acétylène et son éclat si pur.

Toupinel, veuf depuis huit jours seulement, est rencontré au Salon par un de ses amis.

—Vous avez raison, lui dit celui-ci, de réagir, de chercher à vous distraire un peu...

Toupinel, avec un geste éploré :

—Je ne viens que pour les natures mortes !

À la cour d'assises.
Une atroce mégère est accusée d'avoir tenté de brûler vif son mari pendant son sommeil.

—À quel mobile avez-vous obéi ? lui demande le président.

—Au plus naturel par le temps qui court ; je voulais avoir mon brevet de chauffeuse.

RACICOT, PERREault & CIE

Fabricants et

Importateurs de . . .

Chapeliers et Manchonniers

CHAPEAUX ET FOURRURES

DES PLUS HAUTES NOUVEAUTÉS

No 1549 RUE SAINTE-CATHERINE

Porte voisine de P. Lapointe, marchand de meubles

MONTREAL.

MAGNIFIQUE ROMAN

LE FILS DE L'ASSASSIN

Cet émouvant feuilleton, qui a tenu les lecteurs du SAMEDI sous le charme de ses dramatiques situations, est maintenant en vente.

Au-dessus de 400 pages, grand format.

Il en sera adressé un exemplaire franco à toute personne qui nous fera parvenir la somme de

25 CENTS

Les timbres-postes (canadiens ou américains) sont acceptés.

ADRESSEZ VOS COMMANDES DE SUITE

TIRAGE LIMITÉ

POIRIER, BESSETTE & CIE

No 516 Rue Craig

MONTREAL

Poirier,
Bessette & Cie

IMPRIMEURS

Commandes promptement
exécutées, caractères
de luxe.

... 516 RUE CRAIG

MONTREAL.

GOUPON — PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No

(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Nom.....

Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTIMS

Prêt à écrire très lisiblement.

Pour détails voir page 28.



Fausces dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par Anesthésie locale, ohés

AVANT APRES
J. G. A. GENDREAU,
DENTISTE

Heures de consultations : 9 hr a.m. à 6 p.m.
Tél. Bell 2818 20 Rue St-Laurent

Caeilli, dans le quartier du Temple, sur le fronton de la boutique d'un marchand d'habits, au-dessus d'une sorte de chromo qui représente vaguement le farouche Marat :

"Aux cent culottes."

Balandard a épousé sa cuisinière, laquelle est d'un caractère absolument grincheux.

—Tu aurais dû te méfier, dit un ami à Balandard. J'ai connu ta femme avant toi; elle abusait du vinaigre dans les liaisons!

On parle d'un absent et, chose rare, c'est pour en dire du bien.

—Quel charmant garçon! Il n'a que des amis.

—Parbleu! s'écrie un vieux Parisien, ce n'est pas malin... il n'a jamais obligé personne!



Riez,
Belles dames, et votre Ferblanterie rira avec vous, si vous employez le...

Brillant
St-Antoine
EN VENTE PARTOUT

Polit. tous les métaux, sans exception. Le plus simple, le plus durable et économique. Sans acide et sans danger. VICTORIA CUP METAL WORKS, 680 rue St-Laurent. Tél. Bell 7297.

Entendu ce dialogue :
—Que d'eau! que d'eau!
—Ne m'en parlez pas! Depuis six mois, j'en suis à mon quatrième parapluie inusable!...

Leçon de grammaire.
LE MAITRE.—Pouvez-vous me citer un mot en *ail*, dont le pluriel soit en *aux*?
L'ÉLÈVE.—Parfaitement, m'sieu : marmaille, marmots.

UN SERVICE A RENDRE

Votre ami a la grippe ou quelqu'autre chose du même genre, conseillez-lui de prendre du *Baume Rhumal*, il vous en sera reconnaissant toute sa vie. 107

Dr A. SAUCIER
DENTISTE
Professeur à la Faculté du Collège Dentaire de la Province de Québec
Heures de Bureau : 9 A. M. à 5 P. M.
1716 RUE SAINTE-CATHERINE, MONTREAL

En l'absence de son maître, Calino fait à un visiteur les honneurs de la galerie des tableaux.

Celui-ci s'arrête devant une toile signée Corot.

—Oh! oh! dit-il, un Corot... authentique?

—Oui, monsieur.

Un peu plus loin, autre paysage, même signature.

—Et celui-là?

—Calino, d'un air capable :

—Authentique aussi... mais moins!

En sortant de l'audience.
Un plaideur, donnant de l'argent à son avocat :

—Sapristi, comme tout est cher aujourd'hui!

L'avocat, opinant du bonnet :

—A qui le dites-vous?

—Parbleu, à vous!

Bibliographie

BROCHURE INTÉRESSANTE

M Rioul Renault prépare, à l'occasion des fêtes de Champlain et de l'exposition de Québec, une jolie brochure souvenir d'environ 150 pages, grand format. Cette brochure contiendra des études sur Champlain, sa vie et ses œuvres et sur d'autres sujets historiques par MM. Benjamin Sulte, N. E. Dionne, J. Elmond Roy, Ernest Gagnon, J. B. Caouette et plusieurs autres. Ces études sont illustrées de gravures inédites. Le tirage est limité à 6,000 exemplaires. Donnez vos commandes d'avance si vous désirez vous en procurer. Prix 10cts, par la malle 12cts.

Prix spéciaux pour les dépôts de journaux et pour les libraires.

Un nombre restreint d'annonces seront prises. Adressez vos commandes à Raoul Renault, Québec.

BAINS
de Natation,
Turcs,
Russes et
Privés...

BAINS LAURENTIENS
Angle des rues Craig et Beaudry

Tous les Jours : Le lundi matin et le mercredi après-midi.

Le neveu de Calino vient d'entrer dans une grande administration.

—Au bout de combien de temps auras-tu droit à la pension de retraite?

—Dans trente ans, mon oncle.

—Ah! Eh bien, il faut te dépêcher de les faire.

Le oui fatal a été prononcé. On sort de la mairie. Juste à ce moment, la pluie commence à tomber. Et le marié, très nerveux :

—Allons, bon! encore un embêtement.

On disait à J... F..., qui cherchoit à se marier : "Laquelle des deux choisiriez-vous, de la plus belle femme de Paris sans un sou ou de la plus laide avec une dot de vingt millions?" Il répondit : "Dame, je serais comme l'âne de Buridan entre deux bottes de foin, je me laisserais mourir d'amour."

QUERY FRERES
PHOTOGRAPHES
Côte Saint-Lambert, No 10
MONTREAL

Poudre Dentifrice au Quinquina
De MOUNT
Excellente préparation pour Nettoyer les Dents, en Arrêter la Carie et donner aux Gencives et aux Lèvres une couleur saine ainsi qu'une odeur agréable à l'haleine.
15 centims la boîte

LISEZ
"Le Monde Canadien"
LA GRANDE REVUE HEBDOMADAIRE
12 PAGES, GRAND FORMAT
Publie tous les semaines...
Articles de Fonds par des écrivains distingués; Plusieurs Gravures d'actualité et des Nouvelles de Tous les Pays
Abonnement
POUR LA VILLE ET LA CAMPAGNE
\$1.00 PAR ANNÉE
UNE PASTRE PAR ANNÉE avec le choix sur une collection de chromos-lithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, et autres sujets. Voir notre annonce de primes dans le numéro du *Monde Canadien* de cette semaine.
Redaction, Administration et Ateliers
No 35 Rue St-Jacques, Montréal
G. A. NANTEL,
Editeur-Propriétaire.
J. A. CARUPELL,
Administrateur.

The Promotive of Arts Association, Ltd.
Incorporée par lettres patentes en date du 7 octobre 1896.
48 RUE ST-LAURENT.

Distribution de Tableaux
ET D'OBJETS D'ART
Tous les **MERCREDIS**
Prix du billet, 10 cents

Distribution Mensuelle
TOUS
Les Premiers **Mercredis** du mois.
Prix du billet, 25 cents.

Deux pêcheurs à la ligne racontent des faits extraordinaires.

—Un de mes amis, qui avait pêché une anguille, mit la tête de cet animal dans sa bouche... L'anguille fila dans le tube digestif et étouffa le pêcheur!

—Moi, reprend l'autre, j'ai vu le même accident. Seulement, l'anguille était plus rapide encore. Elle ne s'arrêta pas dans le tube digestif : elle continua son chemin, et mon ami put la rattraper à la sortie.

LES
CIGARES et CIGARETTES

Chamberlain

... SONT ...

FIN DE SIECLE

ESSAYEZ-LES!

DIX Cents

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 142



AVIS.—La perte inexplicable d'une des pièces devant constituer la solution du Casse-tête de cette semaine, fait que cette solution a été rendue très difficile : nous en annulons donc le résultat, présentant à nos lecteurs et lectrices toutes nos excuses et nos regrets de ce qui est arrivé.

Tel. Bell 784

D^r F. T. DAUBIGNY

Médecin-Vétérinaire
Professeur à l'Université Laval.

Donne des soins, à prix modérés, aux animaux domestiques.

125 Ecurie de première classe

378 et 380 Rue Craig
MONTREAL

Une annonce fin-de-siècle trouvée dans une feuille allemande: "Un jeune homme, sachant faire la cuisine et soigner le ménage, cherche une femme qui puisse assurer son existence."

* * *

Dans une ville d'eaux, un médecin se désole:
— Eh bien, docteur?
— Navré, mon cher, il y a une épidémie de santé; marchons plus vite, que je paraisse aller chez un malade et ne pas avoir rien à faire.

50 ANS EN USAGE !

DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU D^r CODERRE

PILULES DE Noix Longues
(Composées)
De McGALE

POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

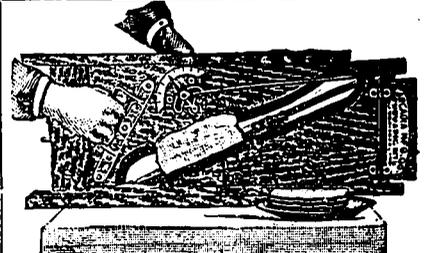
Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

Entre duellistes de second ordre:
— Vous vous êtes battu, vous?
— Une seule fois, avec une notabilité du pistolet.
— Et vous avez été touché, naturellement?
— Touché jusqu'aux larmes... Mon adversaire tira en l'air.

HORACE PEPIN
Dentiste
162 RUE SAINT-LAURENT
Montréal.

C. L. ESMONIN
LE CÉLÈBRE DERMATOLOGISTE
1853 Rue Ste-Catherine, - Montréal

Guérit toutes les **Maladies de la Peau**, quelle qu'en soit l'ancienneté et la gravité. Un grand nombre de certificats attestent de guérisons, envoyés gratuitement, y compris celui de *Mr F. Poirier*, imprimeur, 516 rue Craig, guéri radicalement d'un cas de pelade du cuir chevelu.



TRANCHE-PAIN pour Hôtels, Restaurants, Clubs, etc...
RASOIRS Les Rasoirs "L. J. A. Surveyer" sont garantis donner satisfaction; le plus bel assortiment de...
COUPELLERIE importée directement des manufacturiers et pour cette raison à prix très raisonnables chez...
L. J. A. SURVEYER, Quincaillier
6 Rue St-Laurent.

Le président, à un témoin.— Est-il vrai que l'accusé a dit que les juges et les avocats n'étaient que des vauriens, des larrons?

Le témoin.— Oui, Monsieur le président, il a même ajouté que si nous voulions, il nous le donnerait par écrit.
Le président.— Alors, vous l'avez par écrit?
Le témoin.— Oh! non, Monsieur le président, nous l'avons bien cru sur parole.

* * *

Entre amies.
— Ma chère, comment n'avez-vous pas songé au divorce? La vie doit être intolérable avec un homme aussi emporté que votre mari. On prétend même qu'il vous bat.
— Oui, quelquefois; mais il est ensuite si repentant, si tendre!
— Ah! vous m'en direz tant! S'il y a des retours de bâton!

L'APRÈS-LAVOIR
Photographes
N^o 360 RUE ST DENIS
TÉL BELL 7283 MONTREAL
— MARCHAND 843 P. Q.

Casse-tête Chinois du "Samedi"— No 145



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les carreaux et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition: UNE CAVALE DE MOYEN-AGE, A LONDRES.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénoms, adresse.

Adressez vous enveloppe formée et affranchie à "Sphinx" journal le SAMEDI, Montréal.

Ne participons au tirage que les solutions justes et conformes au présent avis.

Aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-tête, à nous parvenues, au plus tard mercredi, le 31 août, à 10 h. du matin, seront attribuées des primes consistant en: Un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou 50 centimes en argent, au choix des gagnants.



PETIT DUC LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.
"Ourling Oigar," fait à la main valant 10c pour 5c.